

Gare centrale

Andrevon Jean-Pierre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

jean-pierre andrevon
philippe cousin
gare centrale



denoël

JEAN-PIERRE ANDREVON
PHILIPPE COUSIN

***Gare
centrale***

nouvelles

DENOËL

© 1986, by Éditions Denoël
19, rue de l'Université – 75007 Paris

ISBN : 2-207-30424-8

Tu iras quand même !

C'est à cinq heures de l'après-midi que Cyril Brandemburger se glissa silencieusement hors de chez lui.

Cinq heures de l'après-midi, ou un peu plus. Car il venait d'écouter les nouvelles à la radio, d'une oreille distraite, les yeux fixés sur la surface bleue du ciel de juillet qui rentrait par la fenêtre ouverte. Un ciel à la fois limpide, sans grain, sans aspérité, sans bavure, et bouillonnant aussi, boursoufflé de toute la chaleur qu'il couvait. Un ciel de juillet, céruléum foncé, qui promettait l'étouffoir cobalt des jours d'août à venir, avec les vacances à préparer, à subir, à regretter.

Seulement il n'y aurait pas de vacances pour Cyril Brandemburger. Il se tenait dans sa pièce à tout faire donnant sur la rue des Échangeurs, une salle vaste et peu meublée qui servait de salon, de lieu d'écoute pour la hi-fi, la chaîne et la télévision, de bureau pour les petits travaux d'écriture de la maison, plus rarement de salle à manger, quand venaient des parents ou des amis.

Il y avait aussi le téléphone, dans la pièce à tout faire. Depuis le début de l'après-midi, il avait sonné plusieurs fois. Mais Cyril n'avait pas décroché. Il était resté plus de deux heures à la même place, assis dans le vieux fauteuil de cuir brun qu'il tenait de sa mère, ou même d'une de ses grand-mères. Assis, le buste incliné en arrière, les reins calés par un coussin vieux rose, avec de la dentelle, les jambes ouvertes en équerre, les mains posées à plat sur ses cuisses. Un moment, il avait tenté de lire le journal du jour. Mais les nouvelles étalées en gros titres et petites colonnes régulières l'avaient vite lassé. Un meurtre ici, un attentat ailleurs, là-bas une guerre qui ne disait pas son nom, et puis la disparition d'un personnage connu. Des morts. La mort.

Les informations de dix-sept heures, absorbées au hasard d'une touche pressée sur le transistor, n'avaient pas motivé davantage son attention. Émeutes, grèves, assassinats, conflits. Des morts.

Cyril Brandemburger préférait l'immersion totale dans le bleu immuable du ciel. Le ciel : cette plaque irrégulière, cette découpe, cette pièce de puzzle, rectangulaire vers le haut, morcelée vers le bas, selon l'angle des toits et la griffe des cheminées. Le ciel : un bain de chaleur bleue, qui étourdissait les sens. Et pourtant, sous cette chaleur, n'y avait-il pas une onde de froid qui montait ?

Le téléphone avait sonné. Petits coups de poignard glacés dans la chair moite du jour. Il n'avait pas bougé du fauteuil. N'y avait-il pas eu également un coup de sonnette à la porte ? Au moins une fois, probablement. Ou même plusieurs. Cyril n'avait pas bougé.

Juste après les informations, ou en plein milieu, il avait éteint la voix précipitée et s'était levé. Son dos en sueur collait à sa chemise, son slip lui collait aux fesses, et lui-même collait de bas en haut au vieux cuir du fauteuil. Il s'était quand même levé d'un bond, et la station verticale, après un si long temps d'immobilité, avait creusé sa tête d'une passagère sensation de vertige, presque une ivresse.

Il ne fallait pas qu'il reste chez lui.

Il avait traversé la pièce à tout faire au milieu d'un tourbillon de phosphènes, fugitives étoiles nées du vide cosmique de son crâne. Il ne fallait pas qu'il reste chez lui, pas une minute de plus. Dans l'ovale du miroir à bordure de cuivre accroché au mur du hall, son visage l'avait frappé par son apparence hagarde. Il s'était immobilisé quelques secondes, il avait observé le bout de ses doigts palpant la surface de sa joue, une main cauteleuse, appartenant à quelqu'un d'autre et voulant vérifier son élasticité épidermique, ou alors une extension désincarnée de lui-même s'attardant à caresser un fantôme de chair, autrefois lourd de vie. Il se trouva le teint blême et la peau luisante, le cheveu plaqué et les yeux bouffis, sous des joues creuses. C'était un reflet malade, mais il devait cette apparence à la chaleur liquéfiant, à la pénombre blafarde du hall.

Il ouvrit brusquement la porte d'entrée, la tira dans son dos. Le mince panneau de bois renforcé claqua derrière lui, comme un coup de feu contre sa nuque. À peine le battant refermé, il entendit le téléphone sonner. Il lançait déjà la jambe droite en direction de l'escalier. Il suspendit son mouvement, à l'écoute de la sonnerie étouffée. Le grelottement régulier semblait ne pas devoir s'arrêter. Sans compter véritablement, Cyril sentait distinctement chaque sonnerie s'enfoncer quelque part en lui, des clous, des flèches. Il y en eut au moins quinze, peut-être vingt, ou plus. Comme il avait eu raison de quitter l'appartement... Dehors, on ne pourrait plus le harceler ainsi. Lorsque le téléphone se tut enfin, son corps se détendit, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il prit conscience de la tension qui l'avait habité. Il inspira profondément, relâcha lentement sa respiration, enfouit ses mains au fond des poches de son pantalon de toile. Il s'aperçut qu'il était sorti sans prendre ses clés. Mais ça n'avait pas d'importance.

Alors qu'il s'engageait dans l'escalier, la porte palière qui faisait face à celle de son appartement s'ouvrit. Le vieux père Langevin encastra sa silhouette bedonnante dans le chambranle. Il souriait. C'était un retraité, de l'armée peut-être, ou seulement d'une administration

quelconque. Cyril n'avait à son égard que des politesses de voisinage.

— Ah ! monsieur Brandemburger... Justement, j'allais vous rappeler que...

Cyril ne sut pas ce que le retraité allait justement lui rappeler. Il dévalait l'escalier, et le bruit de ses semelles de cuir souple sur les marches de pierre polie du vieil immeuble couvrit les paroles du vieillard.

Une fois sur le pas de la porte donnant sur la rue des Échangeurs, Cyril prit un moment de pose, le temps que se calment les battements de son cœur (sa course saccadée sur trois étages d'escalier), le temps que ses yeux s'habituent à la perçante luminosité de la rue (quinze heures au temps solaire), qui était étroite et commerçante, poinçonnée à la verticale par les échardes du ciel. La façade de l'immeuble d'en face était mate, juste une muraille coupée dans un pan d'ombre brune, mais la chaussée, parcourue d'une circulation moyenne, et les trottoirs, hachés de piétons affairés, cuisaient comme du beurre dans une poêle. Cyril cligna plusieurs fois des paupières. Une moto pétarada devant lui, un casque rouge, des lunettes sombres, une face d'insecte. Une camionnette bleu et blanc frôla les voitures en stationnement, les yeux du conducteur, qui cherchait sans doute une place pour se garer, se posèrent une seconde sur Cyril debout devant la porte. Deux femmes élégantes et bavardes, en tailleur et robe clairs, passèrent devant lui à le toucher. L'une d'elles tourna la tête vers son visage et ce fut une nouvelle paire d'yeux à le scruter, sous l'ombre d'un chapeau fantaisie.

Il fut pris d'un doute. Avait-il bien fait de descendre de chez lui ? Dans son appartement, il était seul, il était à l'abri. Il n'y avait pas tous ces gens, tous ces regards, qui... Oui, mais il y avait le téléphone, il y avait les coups de sonnette à sa porte. Mieux valait l'anonymat et la liberté de la rue, en fin de compte.

Ses yeux s'étaient accoutumés à la lumière, la façade voisine n'était plus un soc d'ombre indifférencié mais un damier de fenêtres ouvertes ou fermées, avec le liséré blanc des rideaux, le fer forgé des balconnets, les taches colorées des fleurs en pots. La rue n'était plus une barre de métal en fusion, seulement une tranchée à ciel ouvert où l'air immobile de l'été invitait à la flânerie. Il se mit en mouvement vers sa gauche. Une voix cingla son dos.

— Mais, monsieur Brandemburger, attendez-moi, voyons... Je vais vous accompagner à...

Il était déjà loin, loin de la voix insistante du vieux Langevin, ce vieux fou, ce vieux con. Il marchait à grandes enjambées sur le ciment chaud du trottoir, les mains obstinément crispées au fond de ses poches, les yeux obstinément fixés sur le bout de ses chaussures, un

ballet mécanique, un arpentage de compas noyé dans son ombre.

Il arriva très vite à l'angle de la rue Cochet. Indécis, il s'arrêta sur le bord du trottoir. Les hauts immeubles datant de l'entre-deux-guerres, jaune pisse, barraient la perspective. Un trolleybus rouge sang glissait silencieusement sur la chaussée, environné d'une coulée fluide d'automobiles, coléoptères à la carapace ivre de soleil. Trois filles rieuses, seize dix-sept ans, habillées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, avec de gros derrières serrés dans des pantalons moulants, s'arrêtèrent à sa hauteur avant de traverser. L'une après l'autre, elles le dévisagèrent en levant haut leur tête à cheveux flottants, elles étaient petites, Cyril grand, un peu plus d'un mètre quatre-vingts, il subit avec des picotements dans la nuque tous ces regards alourdis par des paupières trop fardées.

Il tourna le dos aux trois filles, traversa la rue des Échangeurs sur sa droite, devant un gros pare-chocs de camion bloqué par le feu de circulation du carrefour. Alors qu'il abordait le trottoir opposé, il remarqua les panneaux fléchés accrochés au fût d'un pylône. La pointe blanche des flèches soulignées de noir était tournée dans la direction qu'il s'apprêtait à prendre, le large fleuve de la rue Cochet coulant vers l'est. Il y avait trois panneaux superposés. Le premier indiquait *Palais des Congrès*, le second *Hôtel de Ville*, le troisième...

Le troisième, *Gare Centrale*.

Il se faufila entre le pylône et un conteneur à verres usagés vert pomme, se lança à travers la rue Cochet. Les feux n'avaient pas encore changé, un klaxon mugit à ses oreilles, une grosse voiture bleu sombre zigzagua devant lui, éclat d'un regard furieux derrière la portière, un cyclomoteur passa à moins d'un mètre de son dos avec un vent brûlant qui puait le brûlé, il entendit une exclamation de colère, peut-être une injure, il était sur le trottoir d'en face, à l'aplomb des hautes façades des immeubles 1930. Son cœur cognait, une rigole de sueur glaciale descendait le long de sa colonne vertébrale, sa chemise collait plus que jamais à ses reins. Une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris-violet sculptés en volutes dures, le soupesa d'un œil insistant. Elle léchait de manière obscène un cornet de glace à deux boules.

Cyril marchait sur le trottoir de la rue Cochet. Il allait vers l'ouest, il tournait le dos au palais des Congrès, à l'hôtel de ville, à la gare. Le soleil, qui commençait à perdre insensiblement de l'altitude, lui incendiait les yeux. Il sursauta quand une voix vaguement reconnaissable l'interpella.

— Eh bien, monsieur Brand'burger ! Je me disais, aussi, que c'était dans ces heures-là que vous deviez y aller... J'allais même me décider à faire quelques pas en direction de chez vous.

Une main se referma au-dessus de son coude, qu'il dégagait d'un mouvement exagérément brusque, comme s'il avait été surpris par le contact d'un insecte répugnant. L'homme qui l'avait apostrophé recula d'un pas, le front plissé par un étonnement poli. C'était Laffont, le patron de la maison de la presse où Cyril passait chaque jour acheter *Le Monde*, parfois le journal local, et les revues économiques, géographiques et artistiques qu'il lisait. Laffont était un homme maigre, aux cheveux gris coupés en brosse courte, qui tenait toujours la jambe à Cyril, en lui racontant des histoires sans importance ou en paraphrasant les gros titres des journaux.

— Excusez-moi si je vous ai fait peur, monsieur Brand'burger... Je me doute bien que, dans ces circonstances, il y a de quoi être un peu nerveux.

Laffont sourit à demi, incertain, et Cyril lui rendit un demi-sourire, l'autre moitié en somme. Il fit un vague geste de la main, recula, murmura quelque chose comme « Excusez-moi, je suis pressé », et se détourna de la large devanture vitrée de la maison de la presse.

— Mais oui, mais oui, je sais bien que vous êtes pressé ! grasseya la voix enrouée par trop de cigarettes du marchand de journaux.

Et n'y avait-il pas eu une sorte de rire, derrière la banalité des mots ? Cyril n'avait jamais supporté d'entendre le commerçant écorcher son nom avec une telle constance au long des années. Monsieur Brand'burger, vraiment ! Il marchait vite, il faillit se prendre les chevilles dans la laisse tendue entre un vieillard voûté et un vilain chien rouquin bas sur pattes. Mais cette fois il ne prit même pas la peine de s'excuser. Il filait, la rumeur compacte de la ville bouchonnait ses oreilles, mais il lui semblait encore entendre en filigrane la voix de Laffont. La voix, ou le fantôme de voix, fut étouffée quand il put tourner dans la première rue à sa droite.

Cyril ralentit le pas. Il était essoufflé, en sueur, il avait chaud. Mais sous la chaleur, il y avait toujours cette houle de froid insaisissable qui parcourait son corps de bas en haut. Il replia son bras gauche derrière son dos et passa un pouce agacé sur les nodosités régulières de sa colonne vertébrale. Sa chemise était poisseuse, il eut l'impression de toucher une vieille serpillière jetée en travers de son dos.

Il se retourna. Il avait fait une cinquantaine de pas dans la rue, où de nombreux passants tressautaient dans la perspective embuée. Mais il ne vit pas Laffont, ni Langevin ni personne qu'il eût pu reconnaître. Il respira plus librement. Il était dans la rue Aristide-Briand, une petite rue silencieuse, à sens unique, avec des magasins plus discrets, plus pauvres que dans la rue Cochet, genre laverie automatique sinistrement vide, marchand de vêtements professionnels délavés derrière une vitre sale, office de placement pour du travail temporaire. Il longea une vitrine passée au blanc de chaux et estampillée de

l'affichette COMMERCE À CÉDER, un autre magasin de vêtements dont le propriétaire faisait le guet sur le pas de sa porte, toute la tristesse du monde peinte sur son visage. Cyril évita l'insistance d'un regard brun qui louchait. Il longeait un café délabré, boiseries beiges écaillées, vitres poussiéreuses avec les grandes lettres PMU en rouge, et un panneau de carton pendant de guingois, *Sandwiches variés, croque-monsieur, omelettes, pizzas*.

Il entra. Le carillon de la porte tinta avec une intensité exagérée à ses oreilles. Le bar était sur la droite, il s'y accouda puis, après quelques secondes, se hissa sur un tabouret au rembourrage rouge douteux. Le tabouret oscilla lorsqu'il posa ses fesses dessus, les genoux écartés, comme s'il avait eu à monter une vieille haridelle rétive. Le patron, ou le serveur, qui lisait un journal de turf en mâchonnant une papier maïs éteinte, arriva avec lenteur de l'autre bout du bar, prit la commande d'un air ennuyé. Un demi panaché. L'homme retourna pesamment sur ses pas, un robinet à pression chuinta. Cyril avait de plus en plus chaud, de plus en plus soif. Il passa la langue sur ses lèvres, se redressa. En face de lui, au-dessus d'une haie irrégulière de bouteilles de Martini et autres apéritifs, son reflet le considérait fixement dans le tain marbré d'un grand miroir.

Cyril Brandemburger avait trente-trois ans. C'était un homme grand et mince, au teint mat, aux yeux marron, aux cheveux châtain clair, aux traits réguliers et agréables. On lui disait parfois qu'il ressemblait à Anthony Perkins. Lui ne trouvait pas. Mais ce sont toujours les autres qui voient des ressemblances. Aujourd'hui, cependant, du fond de la nasse blafarde du miroir, il y avait quelque chose... Ce regard inquiet ? Cette longue main fébrile qu'il ne pouvait empêcher de se promener sur son visage luisant de sueur ?

Cyril se pencha en avant. Derrière le reflet des bouteilles, le visage anormalement pâle, maigri, vieilli, le considérait avec une attention soucieuse. Le bistrotier posa devant lui le demi panaché, avec un geste si brusque que quelques gouttes giclèrent et s'éparpillèrent sur le zinc. Cyril s'arracha à la contemplation fascinée de cet autre lui-même qui flottait devant lui, ce noyé vertical qui avait gardé les yeux grands ouverts sous vingt centimètres d'eau sale. Il porta le verre à ses lèvres, but d'une seule gorgée la moitié de son contenu frais et piquant. Le mélange de bière et de limonade cascada dans sa gorge sans vraiment éteindre sa soif. Comme il s'apprêtait à vider le reste du verre, une voix s'éleva dans son dos.

— Bon sang ! Je me disais aussi... Je me disais, cette silhouette... J'arrivais pas à être sûr que c'était toi...

Au fond du café, un consommateur que Cyril n'avait pas remarqué en entrant, il avait cru le lieu désert, se levait, avançait vers lui. Cyril ne se tourna que lorsque l'homme se jucha sur le tabouret voisin, sans

cesser de débiter en rondelles une somme de banalités grosses comme le bras.

— Si je m'imaginais te rencontrer là ! Un jour pareil... Et puis c'est qu'il doit pas être loin de l'heure, non ?

L'homme passait avec une fausse aisance de la cordialité enjouée à la gravité lourde. Cyril ne se forçait même pas à sourire. Il n'avait jamais aimé Alex Corgiat, un collègue de l'agence d'architecture, un type qui devait avoir son âge à peu près, mais arborait un cheveu clairsemé, un teint fleuri, et de grosses lunettes à monture noire qui glissaient continuellement sur la fine arête de son nez pointu.

— De toute façon, ça me fait vraiment plaisir de t'avoir revu avant... de t'avoir revu, quoi !

La main de Corgiat vola vers l'épaule de Cyril. Mais le geste achoppa, la main dérapa dans l'air, retomba mollement. Alex Corgiat gonfla les lèvres, ses yeux bleu pâle devinrent vagues dans le miroitement de ses lunettes.

— Quand même... On croit être à l'abri, et puis... Mais toi, j'aurais pas cru, tu vois. Pas si jeune ! Tas pas encore les trente-cinq, hein ? Tu sais, cette expression idiote : ça n'arrive qu'aux autres. Ben... même les autres, enfin... c'est jamais non plus les proches, si tu vois ce que je veux dire.

Corgiat parlait, parlait... Mais les mots ne parvenaient plus jusqu'à la conscience de Cyril ; ils se délitaient quelque part entre le pavillon de son oreille gauche et la membrane cachée du tympan, et ce n'était plus qu'une bouillie de sons sans identité qui s'engouffrait en lui. Il avait baissé les yeux, mobilisant son attention sur la main de l'architecte, posée à la base d'un verre où stagnait un reste de liquide rouge vif, rouge sang artériel, de la grenadine probablement. Un glaçon se balançait au fond du verre, un glaçon énorme, qui surplombait la boisson comme le bec d'un iceberg au-dessus d'une hémorragie océanique. Pour Cyril, c'était comme si la seule réalité tangible du monde avait été ce glaçon planté dans le cercle sirupeux, refusant de fondre, et tanguant, tanguant, cette structure cristalline aux mille facettes taillées dans le froid, cette écharde de lumière qui ondulait au fond d'un cylindre topologique.

Cyril se leva soudain, lâcha un rapide « Excuse-moi un instant », demanda les toilettes au tôlier qui cracha le renseignement sans décoller de ses lèvres le tesson gluant de sa papier mâs, fonça vers la porte brune située au fond de la salle. Quand la porte fut refermée dans son dos, il se plaqua un moment au battant, indécis et soulagé à la fois. Il se trouvait dans un couloir sombre aux murs couverts de taches de salpêtre ou d'une autre concrétion de l'humidité du temps. Mais au moins, Corgiat et sa présence poisseuse étaient loin. Cyril se

mit en marche, dépassa la porte entrebâillée des toilettes, poussa, au bout du couloir, une seconde porte qui comportait l'inscription PRIVÉ. Derrière la porte était creusée une étroite courette, un puits d'ombre barré à hauteur du troisième étage par le badigeon incliné du soleil qui continuait sa glissade dans le ciel. À l'autre extrémité de la cour, l'embrasure d'une autre porte sans battant. Et puis un couloir, et puis une porte, et à nouveau la rue Aristide-Briand, à distance de deux ou trois magasins du café.

Le soleil retrouvé lui cogna la nuque, le bruit de la circulation pourtant clairsemée lui gifla les tympans. Il fila comme un voleur (qu'il était, pour sept ou huit francs de panaché) jusqu'au bout de la courte rue, tourna machinalement à droite... et pila net. Une bille de sueur glacée, un fragment d'iceberg, se détacha des poils de son aisselle droite, roula avec une lenteur exaspérante sur ses côtes. Un grand panneau fléché, un immense panneau fléché blanc liséré de noir lui barrait le chemin, fiché sur deux montants métalliques au beau milieu du trottoir.

GARE CENTRALE

Il recula d'un pas, de deux, heurta une vieille dame aux yeux délavés qui lui jeta un regard d'effroi avant de trotter loin de lui. Cyril avait étourdiment tourné deux fois sur sa droite, il était revenu dans la direction de la gare. Un tic agita ses lèvres. Il se lança à travers la large artère qui se trouvait en face de lui, l'avenue Clemenceau, parallèle à la rue Cochet. Il filait en diagonale sur sa gauche, à nouveau des coups de klaxon furieux accompagnèrent sa course hasardeuse, une 2 CV verte gémit en freinant derrière lui comme il sautait sur le trottoir.

Il marcha tête baissée pendant une vingtaine de mètres, avant de s'arrêter à côté d'un Abribus dont le dos était couvert par un grand panneau publicitaire agressivement coloré. Il lut TRAIN DE PÉRIR, les lettres et le dessin se brouillèrent, il avait de la sueur dans les yeux, une sorte d'étourdissement le saisit, il dut s'appuyer de la hanche sur le montant de plastique transparent de l'abri pour ne pas tomber. Il s'essuya les paupières, tenta de reprendre sa respiration, TRAIN DE PÉRIR ? Qu'il était stupide ! Ce devait être TRAIN DE PLAISIR, ou même BAIN DE PLAISIR. Mais il n'avait pas envie de vérifier. Il resta collé au côté de l'abri, près de lui une jeune fille aux cheveux très noirs, nattés, le couvrait d'un regard soupçonneux. C'était une Maghrébine, elle se tenait exagérément cambrée, ce qui faisait ressortir son ventre bombé, serré dans une jupe trop courte, abominablement rose. Elle était sans doute enceinte. Cyril tenta de lui sourire, mais le visage mat et nu de la jeune Arabe resta figé dans sa contemplation butée.

Un trolleybus arrivait, qui se rangea devant l'abri dans le sifflement feutré de ses freins hydrauliques. La porte avant coulissa, Cyril laissa

monter un homme encore jeune qui s'aidait d'une canne, puis escalada les deux marches à sa suite. Il avait eu le temps de voir que le bus portait le numéro 18, mais il en ignorait sa direction. Mais ça n'avait pas d'importance. Dans son porte-monnaie, qui se trouvait heureusement dans la poche arrière de son pantalon, il avait trouvé un carnet de tickets entamé. Il en compta un, et faillit perdre l'équilibre alors que le bus démarrait. Il essuya le regard courroucé d'une grosse femme en noir qui sentait le désinfectant et qu'il avait légèrement bousculée, et il put s'asseoir à une place libre, à côté d'une autre femme, sèche, au teint jaune, qui lui jeta un coup d'œil oblique, ses mains comme des serres refermées sur le sac qu'elle portait sur ses genoux.

La jeune Maghrébine n'était pas montée, Cyril la vit à travers la vitre, toujours immobile sur le trottoir, les bras semblant soutenir son ventre ballonné. La jeune femme paraissait toujours regarder dans sa direction, mais elle ne faisait sans doute que suivre machinalement des yeux le véhicule qui s'éloignait. Cyril enfonça le dos dans son siège. Les façades des maisons défilaient, les passants sur le trottoir semblaient courir après leur ombre, ce gros poisson mauve attaché à leurs talons sous le beurre roux du revêtement. Cyril ferma les yeux, passa une main lasse sur son front. Des traits et des points rouges et verts formaient à l'envers de ses paupières un message en morse qu'il était incapable de comprendre. Le ronronnement du bus l'étourdissait, il lutta un moment contre cette pression hypnotique, rouvrit les yeux alors que son corps penchait en avant, poussé par un ralentissement soudain.

Le trolleybus se rangeait devant un abri. Un nouvel arrêt, déjà. Il interrogea les façades, mais il se trouvait toujours le long de la grande avenue Clemenceau. En se recalant contre le dossier, ses yeux rencontrèrent brièvement ceux de la femme au teint jaune qui eut un petit sursaut, comme si cet échange subreptice de regards avait été accompagné d'une décharge électrique. Cyril ferma à nouveau les yeux. Des pieds martelaient le plancher du véhicule, des gens, des gens, dont il ne voulait plus soutenir l'inquisition. Il se laissait aller à nouveau au bourdonnement léthargique du moteur, lorsque quelque chose effleura son épaule. Une main ? L'effleurement devint un poids, léger mais insistant, juste à côté de son cou, sur le col de sa chemise. Une main. Il ouvrit les yeux, leva la tête.

— Cyril... Cyril ! Tu dormais ? Réveille-toi, mon petit. Qu'est-ce que tu fais là ? Ce n'est pas la bonne direction, voyons !

La main s'était refermée plus fortement sur la pelure synthétique de la légère chemise de saison et, à travers le tissu, sur sa chair. Il n'osa pas se dégager, pas encore. La main était rose, boursouflée, avec des ongles soignés, laqués de bordeaux, et des phalanges surchargées de

bagues en or, avec des pierres précieuses. Elle appartenait à sa tante Marcelle, une grosse dame élégante, dans la soixantaine. Marcelle Renouvrier se tenait debout dans la travée, contre son siège. Elle le regardait avec une lueur à la fois sévère et apitoyée, ses petits yeux myosotis scintillant à travers le double foyer de ses lunettes. Derrière elle, contre elle, se tenait son mari, l'oncle Paul, grand, sec, sombre, vêtu de noir, comme une gravure 1900. Ils avaient dû monter à l'arrêt précédent. Cyril voulut dire... Allons, que pouvait-il bien dire ? Il avait ouvert à demi la bouche, mais aucune phrase, même la plus banale, ne parvenait à s'y former.

La main de sa tante était toujours agrippée à son épaule, un crabe rose, hideux, qui remuait. Marcelle commençait à le secouer.

— N'est-ce pas, Paul, qu'il n'est pas dans la bonne direction ?... Tu as pris le 18. Il a pris le 18. Pour la gare, c'est dans l'autre sens. Le 26. Il faut que tu changes, mon petit. Il faut que tu prennes un autre bus. N'est-ce pas, Paul, il doit prendre un autre bus...

La main pleine de bagues faisait aller et venir son épaule, un morceau de chair qui ballottait sans plus appartenir à son corps. Tu dois descendre. Il doit descendre. Tante Marcelle ne parlait plus, elle criait, et la femme à figure jaune assise à côté de lui portait alternativement ses yeux humides vers son visage et celui de sa parente. La paume de tante Marcelle devait exsuder une sueur acide, ou alors c'était un produit qu'elle se mettait sur la peau, car l'épaule de Cyril, sous la pression du crabe bagué, commençait à le cuire à travers sa chemise. Il voulut tenter un geste pour frapper la chose, ou au moins la repousser, mais au dernier moment il n'osa pas. Heureusement le trolley ralentissait, un arrêt encore, un arrêt enfin. Il se leva. La main de tante Marcelle se détacha de son épaule irritée. Il put déglutir :

— Tu as raison, tatan. J'ai dû me tromper de ligne. Je vais descendre. Je vais changer...

Il répéta « Je vais changer » à l'intention de Paul Renouvrier, mais le grand homme maigre s'abstint de toute réponse, de toute mimique d'approbation. Son oncle regardait dans le vide, à quelques centimètres de Cyril, comme si son neveu n'eût pas été là. Paul ne devait pas prononcer plus de dix mots par jour, il était le plus souvent plongé dans un autre monde dont il couvrait le secret dans sa raideur de cire.

Mais le bus s'était arrêté. Cyril se faufila vers la porte, sauta sur le trottoir. Il fit un geste d'au revoir, répéta :

— Je vais changer !

Les mots moururent sur sa langue. Paul et Marcelle descendaient à leur tour. Nerveusement, Cyril glissa une main sous le col de sa

chemise, frotta son épiderme là où la main urticante l'avait si longuement empoigné. Le trolleybus redémarrait, Cyril eut le temps d'apercevoir derrière une vitre le regard gluant de la femme au visage maladif attaché à lui.

— Nous allons te mettre au 26. Tu es tellement étourdi, mon petit Cyril... N'est-ce pas, Paul, nous allons le mettre au 26 !

La main de sa tante se referma sur son biceps. Marcelle le poussa à travers la chaussée de l'avenue Clemenceau et, une fois le trottoir opposé atteint, elle continua de le guider jusqu'à un Abri bus, près duquel le trio stationna. Cette main ! Cette main qui ne le lâchait pas ! Déjà le bras de Cyril se hérissait de démangeaisons, et il devinait que l'acidité sécrétée par les paumes de sa tante se mêlait à sa propre sueur, qui coulait depuis ses aisselles. Derrière ses lunettes, les yeux de Marcelle semblaient des billes d'acier. Et il n'y avait aucun réconfort à trouver dans le lourd visage de Paul, qui était toujours réfugié quelque part à l'intérieur de lui-même, Paul dont la grande main blanche, aux ongles soignés, tripotait l'œillet rouge de la Légion d'honneur piqué au revers de son veston d'un autre temps.

Lorsque le bus n° 26 se colla à la bordure du trottoir, la main vénéneuse relâcha enfin son étreinte. Cyril bondit, franchit la porte du véhicule, s'engouffra dans le tunnel moite et encombré. Les portes coulissèrent, le bus démarra, Paul et Marcelle, cette fois, ne l'avaient pas suivi. Plantée sur le trottoir, sa tante agitait les lèvres. Sans doute lui envoyait-elle une dernière recommandation. Cyril se laissa aller à la vague de soulagement qui n'attendait que ce moment pour le rouler dans sa fraîche écume. Le bus roulait, il recula de quelques pas dans l'allée centrale, dans la hâte d'appuyer son dos fatigué à un montant.

— Excusez !

L'exclamation avait fusé tout contre son oreille. Il sursauta, un petit homme trapu, aux cheveux noirs et frisés, le fusillait de ses yeux furibonds.

— Excusez ! répéta l'homme dont il avait écrasé le bout du pied.

— C'est moi qui m'excuse..., souffla Cyril.

Il battit en retraite, s'accota au dossier d'un siège, apparemment il n'y avait plus aucune place assise à l'intérieur du trolley, rempli jusqu'à la gueule de travailleurs à la mine creuse, de femmes se battant avec leur marmaille, de vieilles tassées sur leur banquette, d'Arabes silencieux vêtus de gros pulls et de vestes sombres. Cyril jeta un coup d'œil à son bracelet-montre. Six heures cinq. Déjà. Le bus s'arrêta, repartit, il avait tourné à gauche rue Victor-Lagrenne, et à gauche encore rue des Alliés, une autre de ces grandes artères commerçantes qui coupent la ville d'est en ouest, comme l'avenue Clemenceau ou la rue Cochet. Tranquille, le trolleybus poussait son

groin vermillon à travers le flot dense des voitures d'après dix-huit heures, il allait vers l'est, majestueux dans sa bande réservée.

Alors qu'il ralentissait pour un nouveau stationnement, Cyril vit passer derrière les vitres, au-dessus des têtes hâtives, un grand panneau blanc et noir qui paraissait flotter sur cette mer de cheveux, dans une navigation rêveuse. GARE CENTRALE. Il faillit ne pas pouvoir atteindre la porte avant le redémarrage du bus. Pardon, pardon ! Il s'infiltra entre une grosse fille à gros seins qui sentait le parfum et la sueur, et un jeune homme à blouson de cuir qui ne s'écarta pas d'un doigt pour faciliter sa sortie. Il sentit un sein malléable s'aplatir contre son bras, un contact désagréable, un pneu qui se dégonfle. Il sauta à terre, la porte coulisssa dans son dos avec un grincement rouillé. Il se retourna pour regarder le véhicule s'éloigner dans la cohue, plaqué contre une fenêtre l'homme brun qu'il avait bousculé le mitraillait de ses yeux charbonneux, et le grincheux hocha la tête, menton en avant, comme s'il avait voulu indiquer à Cyril une direction à prendre impérativement.

Cyril fit quelques pas, laissant le panneau derrière lui. Il se trouvait devant la façade en aluminium des Quatre-Éléphants, un centre commercial aménagé depuis quelques années dans la carcasse évidée d'un vieil hôtel 1900, ou Napoléon III, atteint par la limite d'âge et des charges excessives. Jusqu'à hauteur du premier étage, la belle pierre ocre, avec ses colonnades et ses sculptures en ronde bosse, avait été masquée par un revêtement de métal brillant, une absurde cuirasse qui étincelait au soleil jusqu'à l'aveuglement. Cyril avait à nouveau soif, ou alors sa soif ne l'avait jamais quitté. Mais c'était devenu maintenant une soif de fièvre, qui asséchait le centre de son corps. Dans les Quatre-Éléphants, il y avait des cafétérias, des pizzerias, une brasserie, quelques restaurants exotiques ; il décida d'y aller boire un autre verre.

Son ombre étirait à sa gauche de grands membres flasques dans l'eau sale du trottoir. Il se coupa l'ongle d'un pouce d'un coup de dent. Deux battants vitrés s'écartèrent devant lui, il se propulsa dans le ventre des Quatre-Éléphants, Jonas dans une baleine remplie jusqu'au cloaque d'épaves éventrées dégorgeant bijoux, draperies et bois précieux de cent cargaisons noyées.

Un groupe de jeunes gens bronzés, probablement des Algériens de la deuxième génération, le dépassa dans un vent de rires et de paroles lancés haut. Un œil oblique, orné de longs cils féminins, se posa sur lui, un vrai profil égyptien. Il se dirigea vers le centre du complexe, un faux patio à ciel fermé creusé jusqu'au quatrième et dernier étage des Éléphants, au fond duquel une sculpture mouvante dressée dans un bassin rectangulaire mêlait des pans tournoyants de plastique coloré à des tubulures inclinées où courait une eau topaze, de l'art cynétique et

aquatique, comme on en voit partout.

Au bord de la placette, une librairie d'angle l'attira. Il ralentit le pas devant la vitrine, s'arrêta tout à fait, accroché par un titre qui ressortait en grosses lettres noires sur une couverture blanche. **GARE CENTRALE**. Avant qu'il ait pu lire le nom de l'auteur et de l'éditeur, quelque chose d'autre accrocha son regard. Une haute silhouette miroitante venait de s'imprimer dans le verre, se superposant aux livres étalés. Cyril se retourna. La silhouette devenue chair tendit la main, broya la sienne dans une poigne d'acier. Une voix grave, de celles qu'on dit bien timbrées, lui demanda s'il allait bien.

— Comme tu vois, murmura Cyril.

— Toujours dans les livres...

— Oh ! je passais juste.

Le nouvel arrivant se pencha à son tour vers la vitrine, son front nu toucha le verre, y laissant l'ovale d'une île grasse.

— Tiens, un nouveau Glucksmann... Qu'est-ce qu'il peut pondre comme conneries, celui-là ! Et le dernier Cavanna, tu l'as lu ? Il faudrait que je l'achète, je suis un fidèle. Hé ! regarde *Images de la mer*... le genre de bouquin qui me fait saliver. Tu sais que je suis de plus en plus dingue de bateaux ? Au mois d'août, je pense que je vais faire une virée côtière avec le treize-mètres de Chester Hood, tu te rappelles, mon pote australien...

Cyril écoutait, ses lèvres modelées sur un sourire de circonstance. Philippe Cuccioli était le meilleur ami de Cyril dans la ville, un ami de dix ou douze ans, les années d'études. Maintenant Philippe était médecin, spécialisé dans la recherche bactériologique. Les deux hommes avaient le même âge exactement, et la même taille ; mais Philippe était un colosse, un arbre, il devait bien faire vingt ou vingt-cinq kilos de plus que lui. Son crâne, entièrement rasé pour nier une calvitie précoce, et ses longues moustaches blondes tombant de chaque côté de sa bouche lui donnaient un aspect de Mongol recuit par le soleil, image farouche en partie démentie par les petites lunettes ovales derrière lesquelles étincelait la malice de ses yeux brun-vert.

En toute autre circonstance, Cyril Brandemburger aurait été heureux de rencontrer Philippe Cuccioli, de bavarder et de boire un pot en sa compagnie. Mais aujourd'hui... Son regard glissait du visage ouvert de son ami à la vitrine où se détachait toujours GARE CENTRALE, au milieu d'autres titres qu'il ne remarquait que depuis quelques secondes, *Du nouveau sur la vie après la mort*, *Le Grand Livre des morts*, *Représentations de la mort dans l'Histoire*.

Un coup de coude dans les côtes interrompit sa fascination.

— Dis donc ! Tu as vu celle-là ? Les nibards ! Bon Dieu, les nibards ! Retiens-moi, mec, je meurs...

Le Mongol lui désignait une fille splendide qui passait, de longs cheveux blonds qui ondulaient, des cils qui battaient au-dessus des iris aigue-marine, une peau de pêche mûrie au soleil, de longues jambes de biche nerveuse tricotant sous une courte jupe blanche et, dansant en cadence sous un léger pull lavande, les nibards...

Cyril hocha la tête, élargit son sourire d'une moitié de centimètre. Mais le commentaire salé qu'il aurait voulu faire ne vint pas. Le rêve blond aux talons hauts et claquants, l'éclatant rêve de jeunesse était passé. Les deux hommes se détachèrent de la vitrine aux livres, ils contournèrent le bassin où des enfants glapissants trempaient leurs mains et leurs pieds déchaussés au milieu des éclaboussures et des cris des parents, ils traversèrent de part en part les Quatre-Éléphants, longeant les carteries, boîtes à cadeaux, antiquaires, magasins de diététique, produits naturels, herbes de Provence, les meubles, les matériels ménagers, et tous ces empilements de vêtements pointillés sur les confettis des maillots de bain.

Philippe parlait de bateaux, de vol à voile, de films vus et à voir, de soleil, de nature, de vacances, de mouvements, de santé. Parfois sa large main se posait sur l'épaule de Cyril. Par là, par là, semblait dire cette main. Ils sortirent du centre commercial par la rue Masséna. Cyril ne savait même plus ce que lui disait Philippe. La chaleur extérieure lui serra les tempes dans un étau, la lumière jaune lui jeta des épines plein les yeux, et sa grande soif lui dévorait la gorge et le ventre, dans un nid de frissons. Il regarda discrètement sa montre. Six heures vingt, presque six heures vingt-cinq. Par là, Philippe le poussait vers un grand espace bourré de hauts arbres, des marronniers, la place du 21-Août-1944, la plus vaste, la plus belle de la ville. Le poussait ? Mais non. C'était simplement leur chemin, le chemin que les panneaux fléchés...

Cyril s'arrêta brusquement. La face lunaire de Philippe Cuccioli, partagée par un énorme sourire carnivore, lui mangeait l'atmosphère, près, trop près de sa propre figure, insupportable, comme était insupportable le bavardage léger, faussement léger de son ami, insupportable aussi cette fausse insouciance, cette fausse joie, cette tromperie pesante.

— Il faut que je file, maintenant, dit Cyril avec effort.

Le sourire ne quitta pas le visage de Philippe.

— Moi aussi, mon pote. Faut que j'aille récupérer le monstre chez sa gardienne. Ce soir Fabienne est de garde et...

Mais Cyril traversait déjà la chaussée en direction de la place du 21-Août. La voix de Philippe Cuccioli se perdit dans son dos, avec sa fausse bonne humeur et ses problèmes de famille. Cyril atteignit l'ombre noire des marronniers, entre les fûts desquels la verdure acide

des pelouses scintillait comme une succession d'arcs électriques. Un gosse poursuivant un ballon s'abattit dans ses jambes, il ébaucha un geste agacé, peut-être menaçant, le garçonnet recula en trébuchant, un air de frayeur stupide gonflant sa figure rougeaude.

Cyril s'apprêtait à virer sur sa gauche, vers l'ouest encore, quand il vit que Philippe était toujours de l'autre côté de la rue, planté au bord du trottoir, mains aux hanches, comme un sémaphore attendant de se mettre en branle, si visible au milieu de la foule avec son T-shirt vert épinard et son pantalon de flanelle rose. Philippe le suivait des yeux, ses petites lunettes ovales envoyant dans sa direction des éclairs syncopés, un message en morse. Cyril détourna vivement la tête, planta les mains dans ses poches, repartit à longues enjambées vers le centre du jardin qu'il traversa en diagonale, passant près du socle de marbre de la statue à la Victoire, ou aux morts, mais c'est la même chose, sourd aux piailllements des enfants, aveugle à l'explosion multicolore des fleurs proliférantes, muré à la soif de fournaise qui gonflait toujours en lui.

Il fut vite à l'autre extrémité de la place, se lança à travers la chaussée. Une voiture bleu marine passa derrière lui, ralentit, klaxonna, se serra contre la bordure du trottoir où il venait d'aborder.

— Cyril !

Il brida son élan, atteint de plein fouet par la voix familière. La portière arrière de la voiture, une grosse R5 méticuleusement entretenue, s'ouvrit au ras de ses jambes.

— Monte ! reprit la voix si connue.

Il monta, se laissa couler dans le cuir gris foncé de la banquette, tira la portière sur lui, clac ! Tordus vers lui de part et d'autre du siège avant, son père et sa mère le dévisageaient. Son père, ce grand homme maigre aux traits mobiles, aux joues creuses, aux cheveux blancs et filasseux mais encore fournis, ce portrait de lui dans trente ans. Sa mère, cette femme épaisse et sans élégance, cette paysanne espagnole aux cheveux toujours si noirs, à la figure pleine mais marquée par une chaîne de petits chagrins connus d'elle seule.

— Mais qu'est-ce que vous faites là..., murmura Cyril.

Ce n'était pas une question, juste une phrase banale arrachée à son gosier sec et douloureux.

— On est passé chez toi, commença la paysanne espagnole. Il n'y avait personne. Ton père ne voulait pas, mais...

— Ce n'est pas que je ne voulais pas ! coupa l'homme aux joues creuses. Je m'étais simplement dit qu'un jour comme aujourd'hui, tu préférerais peut-être rester avec ta femme et ton fils. Et puis quand même... L'heure tournait, et nous avons pensé qu'on pouvait au moins faire un saut en direction de la gare, pour...

La voix de son père eut un curieux fléchissement, comme si elle avait buté sur un gravier remonté du fond de sa gorge.

— Oui, pour te voir encore un moment, avant de... avant que...

Y avait-il un autre caillou dans la bouche de sa mère ? Elle aussi buta sur les mots, finit par se taire au milieu de la phrase avortée. Cyril entendit un bruit de déglutition étranglée, sa mère se détourna, ne lui présentant plus que sa nuque large, surmontée d'un chignon serré, une fleur noire sur son cou. Le bras de son père bougea, sa main vint se poser sur l'épaule de la femme, brièvement. Les doigts tapotèrent avec gaucherie la chair qui semblait trembler sous le chemisier violine, puis son père retira le bras, ce n'était pas vraiment un démonstratif. Cyril ne fit rien, ne dit rien, il n'avait rien à faire ni à dire. Lorsque les yeux gris de son père se posèrent à nouveau sur lui et que le vieil homme lui dit *Nous allons te conduire à la gare*, il ne trouva pas davantage quoi que ce fût à dire ou à faire.

La première craqua, son père n'avait jamais été un conducteur émérite, et la R 5 quitta le bord du trottoir. Cyril voyait dans le rétroviseur les yeux de l'homme et de la femme qui, alternativement ou ensemble, se posaient sur lui. Mais, à cause de la pénombre qui régnait dans la voiture et contrastait avec la brillance extérieure, Cyril ne pouvait rien lire dans ces reflets furtifs, ces regards sous verre, encore qu'il lui semblât que les yeux de sa mère se mouillaient parfois. Il crut aussi l'entendre prononcer tout bas « mon petit » mais à peine ces mots assourdis, presque inaudibles, furent-ils passés, qu'il douta de les avoir réellement perçus.

La voiture roulait lentement dans le lacy des petites rues situées au nord de la place du 21-Août-1944, beaucoup de sens uniques, barrés de voies piétonnes. Les façades laquées de soleil défilaient dans la moiteur, parfois le triangle agressif d'un panneau blanc souligné de noir écornait l'angle d'une maison. Dans la voiture, plus personne ne parlait sauf du bout des yeux.

Lorsque Cyril vit se profiler entre les têtes inclinées de son père et de sa mère les colonnes disgracieuses jalonnant le périmètre du square Léon-Bloch, ces piliers tronqués à leur sommet et à la base bourgeonnante de volutes et d'animaux ébauchés, toujours de la Restauration ou du 1900, il agrippa l'épaule du conducteur d'un geste convulsif.

— Arrête-toi, s'il te plaît !

Il ne reconnut pas sa voix, tant la sécheresse de sa gorge l'avait rabotée au passage. Sous la veste de serge grise, l'épaule de son père lui parut dure et cassante, une architecture d'os dépourvue de toute chair. Les deux paires d'yeux le scrutèrent une fois encore depuis les bas-fonds mouillés du rétroviseur.

— Arrête ! répéta-t-il, étonné encore par cette voix étrangère.

Les vitesses craquèrent, la voiture se rangea en bordure du square, à l'aplomb d'une colonne gardant prisonnière de ses flancs gris une demi-douzaine de lionnes enkystées, aux grandes gueules noires. Cette fois la bouche de Cyril était si sèche qu'il ne put dégorger le moindre mot.

Pas même un au revoir, pas même...

Il s'échappa de la voiture, claqua la portière derrière lui. La tiédeur de l'air, sa moiteur lourde et humide, le surprirent autant qu'à la sortie du centre commercial. Sous sa chemise, son torse ruisselait. Ses cheveux étaient collés à son crâne par la sueur, il cligna des yeux face à la rousseur torride du ciel. La R 5 de ses parents glissait le long du trottoir, ténébreux bateau voguant dans une mer de lumière orange. Derrière la vitre de la portière avant, ni les regards ni même les visages ne lui étaient perceptibles. Puis l'angle d'une colonnade lui déroba la voiture. Il monta lentement l'escalier aux larges marches de pierre fissurées, où le chiendent poussait entre les lèvres des jointures. Une vingtaine de marches donnaient accès au premier terre-plein du square, cette espèce de chemin de ronde maussade que le vent balayait faiblement, soulevant des flocons de sable léthargiques. La colonne aux lionnes s'appuyait aux marches sur sa face arrière. De près, Cyril vit que leur tonalité grisâtre se partageait entre le noir de fumée des dépôts d'essence brûlée et les coulées blanches de la fiente de pigeons.

Le chemin de ronde, large de cinq ou six mètres, comportait à intervalles réguliers de grands bacs de ciment destinés à recevoir des massifs de fleurs, et des bancs en pierre blanche accotés au muret cernant le deuxième niveau du square. Mais le premier bac qu'il longea était vide, ou plutôt il ne contenait qu'un magma de papiers froissés, de journaux déchirés, d'emballages de plastique, de bouteilles cassées, de vieux jouets brisés. Tassé dans un angle, il aperçut même une vieille fourrure en boule qui pouvait être un cadavre de chat ou de chien.

Il s'écarta du bac, passa devant un banc où deux vieillards étaient prostrés, qui tournèrent la tête vers lui, peut-être sans le voir tant leurs yeux étaient pâles, ternes, presque transparents. Cyril remarqua une main blanche et maigre, celle de la vieille, accrochée comme des serres au dos du vieux courbé en deux sur sa canne, dont le pommeau effleurait son menton. La posture suggérait que la femme essayait de retenir son compagnon au seuil d'une chute définitive.

Cyril allongea encore le pas, il lui semblait sentir sur ses épaules tout le poids de fatalité de ces yeux sans regard. Il escalada une nouvelle volée de marches, il était maintenant sur la grande esplanade centrale surélevée du square Léon-Bloch. Le vent, plus violent qu'au

niveau inférieur, lui jeta aux yeux, aux narines, à la bouche des grappes de postillons solides enveloppés dans son souffle chaud. La soif qui l'asséchait était désormais si intense que chaque inspiration lui était une brûlure. Un feu couvait à l'intérieur de sa poitrine, une douleur palpable qui pulsait.

À la surface du grand carré de béton et de sable noyé dans le soleil penché, des ombres se croisaient, longues et violettes, traînées par des silhouettes vaporeuses. Cyril s'était immobilisé devant ce vaste espace à franchir, une main refermée sur son côté, où fluctuait la douleur. Il lui fallut une minute, ou plusieurs, avant de se rendre compte qu'au milieu des errants bidimensionnels qui ondulaient faiblement dans la lumière, quelqu'un d'autre s'était immobilisé, pas loin de lui, et qui le regardait.

À dix enjambées, même pas, une jeune fille, une jeune femme était debout, bien droite dans le vent qui faisait voler haut sur ses jambes la corolle vert pâle de sa robe. Ses cheveux aussi volaient, semblant griffer l'arrondi rosé de ses joues de leurs courtes ondulations brunes. Les cuisses de la jeune femme étaient jointes, ses bras nus étaient serrés le long de son corps mince. Elle le regardait. Sa bouche était entrouverte sur des mots qui ne pouvaient pas venir et, sous la lèvre charnue, l'émail des incisives brillait au soleil. Elle le regardait, et l'intensité de ce regard rendait ses prunelles semblables à deux escarboucles.

Cyril aurait voulu avancer vers elle. Mais il ne pouvait pas. Il aurait voulu tendre les bras vers elle, et la prendre dans ses bras, mais il ne pouvait pas. Il aurait voulu parler, crier, sourire, rire et pleurer, et il ne pouvait pas. Il restait figé, plus pierre que toute la pierre qui l'entourait. La corolle verte de la robe gonflait et retombait, nénuphar dans le courant aérien. Le temps durcissait, la douleur sous ses côtes s'était creusée, était devenue un trou béant au centre de lui-même, par où s'engouffraient toutes les choses enfouies, tous les moments disparus, tous les actes manqués, tous ces non-dits, tous ces non-faits qui tissent l'envers de la vie.

Le soleil au-dessus des toits était toujours un cercle de feu bourgeonnant, mais sa circonférence devenait molle et son éclat passait de l'argent à l'or. Il sembla à Cyril que la jeune femme tout à l'heure sérieuse modelait l'ouverture de sa bouche en un sourire très doux, qu'il reçut comme une fraîche ondée, vite bue par le vent sableux. Le temps s'éternisait, la silhouette à la robe flottante devenait floue, elle se mouillait dans l'air moite, se délavait, fondait.

Cyril put enfin lever un bras vers elle mais son geste s'infléchit à mi-course, il dut essuyer les mouillures salées qui embuaient son regard. Des voix s'élevaient autour de lui, des voix rugueuses, étrangères, il était entouré d'un groupe d'hommes et de femmes qui parlaient,

parlaient et gesticulaient, des touristes, des Allemands probablement. Lorsque la horde se fut dispersée, l'esplanade était nue sur des dizaines de mètres autour de lui, déserte, déserte, la jeune femme en robe vert pâle n'était plus là.

Il ébranla son corps lourd et douloureux, ses pas de hasard le portèrent vers le centre du quadrilatère. Il se retrouva au bord d'un espace de jeu, des bacs de sable, un toboggan, des boudins de plastique rouge, des balançoires, un portique. Il avança au milieu des gamins qui hurlaient, se poursuivaient, se battaient. Quelque chose le tira par le bas de son pantalon, une main. Il baissa les yeux sur une petite figure ronde et grave, cheveux de paille, yeux noisette, Olivier, son fils, six ans. Il ne fut pas même étonné de le trouver là, tout seul. Il voulut tout de même lui dire un mot gentil, mais comme un peu plus tôt avec ses parents, comme quelques minutes auparavant avec la jeune femme, sa gorge bloquée ne laissa pas filtrer le moindre mot.

Il se contenta de prendre dans ses bras le petit bonhomme accroupi dans le sable, de le relever, de le hisser à hauteur de regard. Olivier avait du sable en croûte sur ses genoux, ses coudes, ses joues, le bout de son nez. Il ne souriait pas, ses grands yeux sérieux plongèrent horizontalement dans ceux de son père.

— Je t'attendais, papa.

Cyril aurait aimé questionner son fils au sujet de cette étrange affirmation, mais sa gorge était toujours bloquée.

— Viens, on va retrouver maman, fit encore Olivier.

La voix menue avait claqué comme un ordre. Cyril reposa le garçon à terre et se redressa. Un coup de vent brutal prit l'esplanade en enfilade et, pour la première fois de cette journée placée sous le signe de la chaleur, il ressentit dans la tonalité de ce souffle une nuance de froid. La petite main d'Olivier était venue se nicher dans sa paume. Le vent renouvela sa bourrade, il frissonna, sans pouvoir deviner si les étincelles frileuses qui la traversaient naissaient en lui ou venaient des éléments extérieurs.

Il avait reçu du sable dans les yeux, il se détourna, se frotta les paupières, cligna des yeux. Il faisait maintenant face à l'arête nord du terre-plein – l'arête nord, cette frontière coupante au-dessus de laquelle s'élevaient les bâtiments de la gare.

— Dépêche-toi, papa... On va être en retard.

La petite main le tirait en avant. Il ne résista pas, ou si peu. Olivier se cramponnait à sa main, il tirait, il tirait, de toute la force de ses petites jambes, de toute la force de son petit corps de six ans. Il le tirait en avant, vers le nord, vers la gare.

Ils traversèrent l'esplanade et, à mesure qu'ils se rapprochaient de l'extrémité du square, la gare enflait, sortait du sol, étendait ses

ramifications rampantes à droite et à gauche, meublait l'horizon, bouchait la perspective, envahissait l'univers.

Elle était laide, basse, gris sombre, comme sculptée dans la fumée des locomotives à charbon de jadis. Le socle des bâtiments centraux ressemblait de manière absurde à la façade d'une église, avec les portes ARRIVÉE et DÉPART ouvertes dans de véritables porches à voûte ogivale, surmontés d'une unique rosace ayant dû autrefois être en vitrail, mais qui ne comportait plus aujourd'hui entre ses branches de béton que d'obscurs pétales de verre fumé. Un clocheton aigu s'élevait au-dessus de la rosace et scrutait l'espace de l'œil unique de son horloge.

Lorsque Cyril mit le pied sur la première marche de l'escalier monumental descendant vers la gare, les bras en bronze verdi de l'horloge étaient raidis sur dix-neuf heures. Cyril baissa les yeux. Son pied allait s'abattre sur une surface grisâtre étalée au pied de la seconde marche, qu'il reconnut à la dernière fraction de seconde comme étant le cadavre d'un oiseau, une pauvre petite chose emplumée, coupée dans son dernier vol. Il fit un écart, trébucha, faillit tomber, dégringola sur plusieurs mètres, se stabilisa *in extremis*. Olivier leva vers son père un regard étonné. Un couple qui montait, enlacé et bouche gourmande, rit fort en le croisant.

Pourquoi cette descente paraissait-elle si longue ? Des marches, des marches, des marches, qu'il fallait débouler sans trêve, sa main nouée à la main d'Olivier... Ils atteignirent enfin le chemin de ronde du premier niveau, mais ensuite il y avait encore d'autres marches à parcourir, encore un pan incliné à débouler plan par plan. Cyril était devenu léger, léger, il ne sentait plus son corps, il flottait au-dessus du sol, porté par le battement mécanique de ses jambes, qui ne semblaient plus heurter la moindre surface solide. Il ne sentait plus sa soif, il ne souffrait plus de la chaleur frissonnante, il n'avait plus de douleur au côté. Son corps avait achevé de se vider, il n'était désormais qu'une enveloppe creuse dépourvue de chair sensible.

Ils posèrent enfin le pied sur le trottoir, où était planté un grand, un immense panneau fléché noir et blanc, au moins trois ou quatre mètres de long. GARE CENTRALE. Le panneau était si mal placé, en plein sur leur chemin, qu'ils durent en faire le tour pour se retrouver en face de la gare, et ce ne fut qu'au moment de le dépasser que Cyril prit conscience de sa particularité. Le panneau n'était pas blanc avec des lettres noires, mais noir, entièrement noir, avec des lettres blanches, comme s'il se fût agi d'une signalisation inversée, d'un signe en négatif.

Cyril traversa la chaussée en flottant sur ses jambes de coton, au-dessus de la mer de bitume. Le clocher de la gare le surplombait, et au sommet du clocher l'œil fixe de l'horloge était toujours ouvert en

grand sur le même chiffre, sept heures.

Ils abordèrent le trottoir d'en face, un vaste espace d'au moins vingt ou trente mètres de profondeur, qui s'étendait devant le bâtiment central de la gare. Des gens fourmillaient sur ce parvis, de gauche à droite et de droite à gauche, des gens qui allaient vers la gare ou en revenaient, qui portaient ou non des valises, qui parlaient ou se taiseaient, qui étaient joyeux ou tristes, ou indifférents. Mais tous ces gens n'étaient rien que des bâtonnets agités, des traits de fusain mouvants, à moitié effacés par leur propre vitesse. Cyril avait-il inconsciemment ralenti le pas ? Olivier le rappela à l'ordre.

— Dépêche-toi, papa... Maman nous attend.

Ils atteignaient le porche ogival du DÉPART, dont les vieilles portes à montants de cuivre avaient été remplacées depuis longtemps par des plaques de verre nu mues par un œil photoélectrique. Deux panneaux coulissèrent devant eux avec un bruit mou, ils traversèrent. Ils étaient dans le hall de la gare.

Le gouffre du hall, avant de sauter aux yeux de Cyril Brandemburger, lui sauta aux oreilles, sur lesquelles il aurait bien voulu plaquer ses mains. Mais la droite était toujours prisonnière de la menotte d'Olivier, et puis ses bras étaient trop lourds, ou alors dépourvus de consistance pour qu'il tente seulement de les hisser jusqu'à son visage. Aussi laissa-t-il le bruit lui entrer dans les tympans, les perforer, les colmater, comme l'aurait fait une avalanche cacophonique de cuivre et de zinc, de cailloux et de rochers, de cristal et de fonte. Le magma roulant était fait de cinq cents conversations mêlées et disloquées en échos, du lancinement périodique des annonces jetées par haut-parleurs, du staccato sourd des rames qui arrivaient, s'arrêtaient, repartaient, de la transhumance de tous ces pieds sur le dallage sonore, du roulement des chariots à bagages, des aboiements de chiens, des coups de sifflet ; mais, pour Cyril, ce n'était qu'une explosion unique, le battement ininterrompu de baguettes forcenées sur la peau d'un tambour dont il occupait le centre.

L'agression visuelle était aussi forte que l'attaque auditive. Le hall avait un toit vitré en deux pans inclinés, morcelé en longues lamelles translucides verdâtres encastrées dans des poutrelles métalliques ; l'éblouissement ocre de l'extérieur était tamisé, mais la lumière qui filtrait jusqu'au sol de cette serre possédait une tonalité tellement sourde qu'elle en buvait tout relief ; se trouver dans le hall, c'était se voir isolé dans un décor en trompe-l'œil peint sur du verre, un faux-semblant où les bâtonnets agités des voyageurs perdaient leur dernière touche anthropomorphique.

Cyril tenta d'avaler une gorgée de salive qu'il ne parvint pas à faire glisser au fond de son œsophage. Même respirer était devenu pour lui un effort gigantesque et dérisoire, hors de proportion avec l'ingestion

des maigres filets d'air fade qu'il parvenait à propulser dans ses poumons de carton.

— Viens, papa...

S'était-il immobilisé une fois de plus ? La voix de son fils lui parvint comme à travers un rideau de brouillard acide qui rongait la tonalité des mots, et la force considérable de la petite poigne d'enfant accrochée à sa main lui fit faire en avant un bond de bouchon de liège tiré par un fil de pêche. Ses yeux rencontrèrent le rectangle de la pendule électronique fixée au mur principal du hall et il put lire, en vert phosphorescent sur fond noir, **19.00**.

Il reporta son regard droit devant lui, sa bouche s'ouvrit, mais les mots qui auraient dû en sortir ne s'étaient même pas formés dans la pulpe de son esprit. Une femme petite et blonde se tenait en face de lui, elle souriait, elle avait les cheveux bouclés, coupés court, des yeux bleus et gais, un petit nez relevé, une jolie bouche rose et ronde et un menton poinçonné d'une fossette, elle portait une toute simple robe blanche sur l'épaule de laquelle tranchait la lanière rouge d'un sac à bandoulière, son cou était orné d'un collier en perles de bois noires.

Cette femme était sa femme, Élodie Brandemburger, qu'il avait coutume d'appeler Lodie. Mais cette fois, ici, en ce moment précis, il était incapable de même lui murmurer ce diminutif.

— Te voilà enfin, prononça Lodie. Nous allons donc pouvoir y aller...

Curieusement, malgré le borborygme sonore, les mots s'imprimèrent avec une netteté parfaite dans les tympons de Cyril. Lodie prit place à côté de lui, il sentit les doigts de son épouse se nouer aux doigts de sa main gauche. Ainsi encadré, il n'eut plus qu'à se laisser glisser à travers le hall, constatant avec surprise que tous les gens qui l'emplissaient, toutes ces ombres sans consistance réelle, s'écartaient de leur chemin pour former autour d'eux trois une sorte de haie respectueuse. Ils laissèrent à leur droite les petites boîtes vitrées des guichets et, plus loin, la grande vitrine lumineuse du buffet, à leur gauche les kiosques à journaux, à cigarettes, à cadeaux et, plus loin, l'enceinte des Réservations et des Renseignements, pour s'arrêter devant un orifice carré trouant le mur du hall et surmonté de l'enseigne ACCÈS AUX QUAIS accompagnée du panneau indicatif des trains en partance.

Toujours souriante, Lodie se tourna vers Cyril pour lui dire :

— Tu avais oublié ton ticket à la maison. Je vais te le composter.

Elle sortit de son petit sac écarlate un rectangle de carton, qu'elle enfila dans la bouche d'une des bornes vermillon qui faisaient une lâche chicane au porche. Il y eut un claquement sec, elle retira le ticket, le lui tendit. Il le prit machinalement, le ticket était noir et ne

comportait que deux indications en lettres blanches, son nom, *Cyril Brandemburger*, et la date du jour, *27 juillet 1986*. Il le fit tourner deux fois dans sa main, puis le glissa dans la poche poitrine de sa chemise avant de sentir les doigts de Lodie capturer à nouveau les siens.

Passé le porche, ils descendirent un escalier qui débouchait dans un sous-sol cruellement éclairé par des rampes lumineuses d'un blanc cru. Lodie et Olivier le tirèrent à travers cet espace incandescent, qui blessait ses prunelles. Nouvellement creusé sous les quais, le sous-sol était encombré de boutiques clinquantes, devant les étalages desquelles des ombres humaines voletaient comme de la cendre. Là encore, Cyril eut l'impression que les ombres papillonnantes s'écartaient devant eux pour leur faire une haie inconsistante. À intervalles réguliers, la rampe inclinée d'un escalator emportait vers les hauteurs d'autres ombres pressées. Ils dépassèrent un premier escalier mécanique surmonté du panneau luminescent **QUAI A nord-sud**, Lodie et Olivier le tiraient, ils dépassèrent pareillement les **QUAIS B, C, D, E**, arrivèrent au bout du quadrilatère, tournèrent sur la gauche, dans le dos des boutiques. Ils marchèrent longtemps, peut-être cinq cents mètres, avant que Lodie, par une pression de sa main, fasse obliquer Cyril dans un petit escalier banal, à peine visible, creusé dans la paroi et s'enfonçant en hauteur dans une cage maigrement éclairée d'un sourd lumignon orange.

Si les escalators avaient été surchargés, aucune ombre ne se pressait dans l'escalier ; pourtant, Cyril remarqua que les marches en étaient affaissées, fendillées, comme si l'endroit avait supporté le poids d'innombrables passages. Ils débouchèrent à l'air libre, au milieu d'un quai désert. Ils avaient dû parcourir une distance bien plus considérable que Cyril ne l'avait imaginé, car ils se trouvaient très éloignés de la partie principale de la gare. Au loin, tout là-bas à l'extrémité d'une perspective curieusement embrumée qui donna à Cyril l'impression que sa vue avait brusquement baissé, il pouvait apercevoir le dos des bâtiments gris sombre de l'ancienne gare, encadrés par les deux parallélépipèdes plus modernes et vitrés qui abritaient sans doute les services techniques et administratifs. Au centre de cet espace clos sur trois côtés, les quais abrités sous un ensemble de portiques avec des marquises de plastique orangé semblaient être en proie à une agitation frénétique, des ombres qui grouillaient, des convois qui circulaient – de la poussière crépitante, des sucres d'orge colorés glissant sur un réseau de cheveux argentés. Tout ce mouvement rendait plus frappante encore la paralysie du quai où ils avaient pris pied, un quai si éloigné qu'aucun son ne parvenait de ce vortex d'activités perdu dans la distance. Cyril laissa errer son regard flou de la grosse masse oblongue du poste d'aiguillage au portique à signaux lumineux, cette grande sculpture rouillée, du

portique à la rotonde hémisphérique qui servait de garage aux motrices, de la rotonde au parc des rames en attente. Mais toutes ces structures tremblaient dans l'atmosphère, elles aussi étaient loin, loin, à l'autre bout du monde.

Il leva les yeux au ciel, qui avait perdu sa densité bleue pour se délayer dans une coulée lactée uniforme ne répandant plus qu'une pauvre luminosité froide. Mais faisait-il froid, en réalité ? Bouclé dans son corps insensible, Cyril était bien incapable de le savoir. Il n'était qu'une pensée pure prisonnière d'un corps de ciment, il ne sentait même plus le moindre souffle d'air parvenir à ses bronches.

Était-il si tard ? La nuit s'apprêtait-elle à tomber ? Mais non... Le quai possédait une horloge, pas une horloge électronique comme dans le reste de la gare, mais un simple œil rond fiché au sommet d'un pylône de vieux bronze, un œil dont les aiguilles immobiles indiquaient sept heures du soir.

Le quai, un tout petit quai étroit, sans bancs ni abris, bordait une unique voie qui se perdait vers le nord au sein de la brume lactescente. Il était toujours désert et, pourtant, de même que les escaliers d'accès, les dalles de pierre jaune qui le formaient étaient concaves, martelées et taraudées par les pas sans nombre de voyageurs effacés par le temps.

Cyril n'y avait pas pris garde sur le moment, mais Élodie et Olivier avaient lâché ses mains de marbre. Ils lui faisaient maintenant face et, pour la première fois, il vit que sa femme ne souriait plus.

— C'est l'heure, Cyril. Il ne me reste plus qu'à te dire adieu.

La voix de sa femme avait résonné de manière tout particulièrement intense, deux phrases de cristal dans un silence de plomb. Adieu ? Pourquoi adieu ? Que voulait dire Lodie ? Pourquoi n'avait-elle pas dit au revoir ? Mais elle posait déjà les mains sur ses épaules, elle hissait son visage rond et rose, pommelê de cheveux dorés, vers le visage de Cyril, elle l'embrassait doucement, longuement, avec tendresse, aux deux coins de sa bouche. Et Cyril avait senti l'humidité des larmes passant de peau à peau.

— Moi aussi, je te dis adieu, papa...

Cette fois Cyril dut se courber pour saisir son fils dans ses bras et le porter jusqu'à son visage ; et ce nouveau baiser d'adieu laissa une autre empreinte humide sur ses joues.

Il reposa son fils à terre, Élodie et Olivier reculèrent de quelques pas. La mère et l'enfant se tenaient à leur tour par la main.

— Va, maintenant, dit sa femme.

Il aurait voulu demander où, et comment, et pourquoi, et bien d'autres choses encore sans doute, mais sa gorge, sa langue, sa bouche, ne lui appartenaient plus. Il tourna les yeux vers la voie.

En bordure du quai, un wagon stationnait, portière ouverte. Il ne l'avait pas remarqué l'instant d'avant, ou alors le wagon venait seulement d'arriver à quai, dans le silence, poussé par une motrice absente. C'était un wagon vieillot, une petite caisse rectangulaire aux parois de bois peintes en vert foncé, haut perchée sur de grêles roues à rayons – un wagon comme on n'en utilise plus depuis longtemps. Cyril s'approcha du wagon, s'approcha de la portière ouverte, empoigna la barre de cuivre fixée contre l'ouverture, se hissa sur les deux marches de bois, pénétra dans le wagon.

Le plancher poussiéreux craqua sous son pied. Le wagon ne comportait ni plate-forme, ni couloir, ni compartiments, ni banquettes. C'était un simple espace vide, flou à son regard comme toute chose sur laquelle il se posait, et baignant dans la même luminosité blanchâtre que celle qui avait pris corps à l'extérieur. Il avança de quelques pas dans le parallélépipède nu, la portière coulisssa dans son dos, se referma dans un bruissement feutré.

La vitre de la première fenêtre à sa droite était abaissée. Il s'y accouda. Sur le quai, Élodie et Olivier étaient toujours là, immobiles, le visage tourné dans sa direction. La lumière avait encore baissé, bien que les aiguilles de l'horloge fussent toujours fixées sur dix-neuf heures. Ou alors c'était sa vue, qui continuait de décliner. En tout cas, la gare et tous ses prolongements avaient fondu dans cet épaississement engourdi de l'atmosphère, l'horizon s'était réduit à une vingtaine de mètres de quai que frangeaient les vagues molles de la brume.

Cyril constata que ce bout de quai perdu dans la pénombre pâle s'était meublé d'un petit groupe de gens, qui s'étaient rassemblés derrière sa femme et son fils. Au sein du groupe, il reconnut son père avec sa tignasse blanche de poète, et sa mère, ample dans son chemisier lilas, il reconnut Philippe Cuccioli, avec son crâne bronzé et sa moustache tombante, et puis Paul Renouvrier, maigre et noir, accompagné de tante Marcelle soignée jusqu'au bout des ongles, et encore l'irritant Alex Corgiat, et Laffont, le marchand de journaux, et même le père Langevin. Isolée à l'extrémité de la partie visible du quai, déjà mangée par la brume, la jeune femme en robe vert amande dressait sa frêle silhouette.

Les premiers, Lodie et Olivier levèrent le bras et l'agitèrent vers lui. Le geste dut agir à la manière d'un signal car tous les autres levèrent la main à leur tour, même la jeune femme en vert amande, et la balancèrent un moment en direction du wagon, lentement, avec une léthargie languide, comme si les mouvements avaient été accomplis sous l'eau, par des noyés que le courant balaie.

Ces signes d'adieu avaient dû précéder ou accompagner le départ du wagon car, sans que Cyril eût conscience d'un mouvement

quelconque, sans qu'il eût ressenti le moindre choc d'accrochage d'une locomotive, sans même qu'il entendît le moindre bruit de moteur, la plus minime scansion des roues sur la césure des voies, il vit par la fenêtre où il se penchait toujours les silhouettes de sa femme, de son fils, de son père et de sa mère, de son oncle et de sa tante, de ses amis et connaissances, la silhouette d'Hélène aussi, s'amenuiser, se perdre, se fondre dans la pâte grise qui avait coulé sur l'univers, se fondre et disparaître, avec l'impression que c'étaient eux qui s'éloignaient, vite, de plus en plus vite, alors que lui et son wagon restaient immobiles.

Lorsque les silhouettes eurent tout à fait disparu, lorsque l'univers de l'autre côté de la fenêtre se fut réduit à cette impalpable taie grisâtre où ne se devinaient même pas les rails ou le ballast, Cyril se tourna vers l'intérieur du compartiment.

Avait-il mal regardé quand il était entré dans le wagon ? Au centre du plancher se dressait maintenant une petite estrade rectangulaire recouverte d'une draperie noire ornée de galons et de pompons d'argent. Les initiales C B, en argent également, étaient visibles à l'angle de la draperie. Sur l'estrade, reposait une sorte de boîte hexagonale luisante munie de poignées de métal doré. Le couvercle de la boîte était ouvert, révélant un douillet capitonnage rose fané.

Cyril s'avança vers la boîte jusqu'à la toucher. Et il la toucha, et il posa les mains sur le rebord de la boîte, qu'il empoigna fermement. Puis, tandis que le wagon poursuivait son long voyage silencieux vers sa destination dernière, Cyril Brandemburger, enfin apaisé, enjamba le rebord de la boîte et s'allongea dans son cercueil.

Le mystère des treize consignes

Il trouva la première clé un matin, alors qu'il finissait de prendre son petit déjeuner, toasts grillés à point, bacon frit, café noir non sucré.

La clé était dissimulée... Non, le terme était sans doute inapproprié : la clé était cachée par un pot de faïence décoré de trois petites fleurs roses ridicules, qu'il avait déplacé en remettant la boîte à café dans le placard de la cuisine. Il la fit tourner quelques secondes entre ses doigts. C'était une clé plate ordinaire, avec une dentelure peu prononcée. La seule chose curieuse avec cette clé était son anneau, enrobé dans une épaisse gaine de plastique rectangulaire jaune vif.

À quoi pouvait-elle bien servir ? Qu'ouvrirait-elle ? (Ou que fermait-elle ?) Il n'en savait rien, il n'en avait pas la moindre idée, il n'avait pas souvenir d'avoir possédé une clé semblable. Appartenait-elle à Suzan ? La clé toujours dressée entre pouce et index, il appela :

— Suzan !

Mais il se rendit compte immédiatement de son erreur : Suzan n'était plus là, bien sûr, à cette heure de la matinée elle était partie faire les courses. Qu'allait-il faire de cette clé ? Cette histoire le contrariait. Il n'aimait pas les mystères, grands ou petits, il aimait l'ordre, la propreté, la tranquillité, il aimait que chaque chose fût à sa place et qu'il y eût une place pour chaque chose. Chez lui, chez les autres, en ville, dans le monde... Mais chez lui tout particulièrement.

Il rangea les reliefs du petit déjeuner. Mêlées, les odeurs du bacon et du café rôdaient agréablement dans la cuisine. Derrière la fenêtre, le ciel était lumineux. De son index droit, il extirpa un filament de bacon qui était resté coincé entre ses incisives. La clé était toujours dans sa main gauche.

D'où pouvait-elle bien venir ? Elle n'avait pas été mise volontairement derrière le pot, certainement pas. On avait dû la poser sur la tablette du placard et l'oublier là – preuve qu'elle n'avait pas grande utilité. Mais qui, on ? Lui-même ? Suzan ? Un visiteur, ami ou parent ? Cette dernière hypothèse était bien invraisemblable...

Bon ! il n'allait pas se gâcher la journée pour ça. Il mit la fâcheuse clé dans la poche de sa robe de chambre et alla ramasser le courrier que le facteur avait glissé sous la porte pendant qu'il prenait son petit déjeuner. Pas grand-chose au demeurant : deux ou trois enveloppes

genre administratif ou commercial, qu'il déposa sans les ouvrir sur le paquet d'enveloppes semblables qui grossissait insensiblement sur le guéridon du hall d'entrée, et le journal du jour. Il passa au salon, s'installa avec volupté dans son fauteuil préféré, celui en cuir souple, poussé à l'angle de la double fenêtre donnant sur le square. Les ressorts couinèrent pendant que son postérieur cherchait sa place dans la concavité polie par l'usage, un bruit familier, un bruit qui faisait partie de l'ordre quotidien.

Il cisailla de l'ongle la bande de papier à son nom qui fermait le journal et déplia celui-ci. Il lisait toujours avec application, en commençant par la première page et en finissant par la dernière. Il suivait ligne après ligne les articles qui l'intéressaient particulièrement (politique, arts et lettres), parcourait plus rapidement mais néanmoins complètement les sujets qui le motivaient moins, sport, faits divers. Parfois, lorsque les bruits de la circulation montaient au-dessus du niveau moyen, à l'occasion d'un coup de klaxon prolongé, du grondement vibrant d'un camion ou du choc froissé de deux véhicules, il détournait avec agacement la tête des pages imprimées pour regarder vers la fenêtre. Mais il habitait au troisième et ne pouvait voir sans se lever que le haut des marronniers rouquins de l'automne bien avancé, et les toits gris des immeubles d'en face.

Il atteignit ainsi sans encombre midi, ou même midi et demi. Il replia le journal et le posa sur la tablette à côté du fauteuil. Une légère crampe au niveau de son estomac lui signalait une faim en attente. Il appela son épouse.

— Suzan ?

Mais, à peine le prénom eut-il franchi ses lèvres qu'il le ravala avec un petit claquement de la langue. Suzan ne rentrait pas à midi, évidemment, ses horaires et son lieu de travail ne le lui permettaient pas. Bon, eh bien, il se débrouillerait tout seul.

Il repassa dans la cuisine, fit le tour du frigo et des placards, opta pour des œufs brouillés, une boîte d'épinards en branches jetés dans une poêle avec un peu d'ail, et encore des toasts, il adorait les toasts. Un repas léger, parfumé, croustillant, qui ne l'alourdirait pas pour le reste de la journée. Il le savoura sans hâte à la table de la cuisine, tourné vers le rectangle joliment limpide de la fenêtre sur cour. Ensuite il se fit chauffer du café (il en faisait toujours un grand pot pour avoir de l'avance) et entreprit de s'habiller, puisque jusque-là il n'avait été vêtu que de son pyjama et de sa robe de chambre. Il opta pour une chemise blanche à col dur et un costume deux-pièces gris moyen. Le temps semblait se maintenir à la clémence, et cette tenue était parfaite pour la température qu'il devinait dans la pureté azurée de l'atmosphère.

Le reste de la journée se déroula comme d'habitude. À dix-neuf

heures Suzan n'était toujours pas rentrée, mais il se souvint avant de commencer à se faire du mauvais sang qu'elle devait passer la soirée avec des amies, jouer aux cartes, peut-être même aller danser, quelque chose dans le genre. Il tira donc du congélateur deux biftecks de dinde qu'il prépara avec de la purée mousseline. Il accompagna son repas d'une demi-bouteille de beaujolais primeur. Il ne se permettait le vin que le soir. Par contre il ne prenait jamais de dessert, il n'était pas « sucré ». Il termina avec une dernière tasse de café, léger, il ne prenait jamais le risque de gâcher son sommeil. Enfin il fit la vaisselle de la journée et rangea.

Qu'allait-il faire, maintenant ? Télévision ? Il consulta méticuleusement le programme mais ne trouva rien à son goût. Autant se consacrer à la lecture. Il avait un bon livre en train, et avait acheté en rentrant son hebdomadaire du mercredi. À raison d'une demi-heure par soir, il lui faisait la semaine, moins le dimanche. Pour être confortable, il quitta ses vêtements de ville et remit pyjama et robe de chambre, avec des savates aux pieds. La lumière rosée de la lampe murale placée derrière le fauteuil avait remplacé la taie vaporeuse du matin et l'enrobait d'un cône presque palpable dressé contre la pénombre du salon. Il se sentait bien. Ces soirées solitaires, quand les bruits de la ville s'apaisent et que l'immeuble est silencieux, étaient ce qu'il préférait par-dessus tout.

À quel moment, sous quel prétexte glissa-t-il la main gauche dans la poche de sa robe de chambre ? Peut-être avait-il ressenti une gêne aux sinus et cherchait-il un mouchoir. En tout cas, il se retrouva avec la clé entre le pouce et l'index. Ses doigts jouèrent un moment sur le bourrelet de plastique jaune. Puis ses yeux accrochèrent le titre sur la page du magazine qu'il venait de tourner :

INAUGURATION PROCHAINE DU TRAIN DE HAUTE ALTITUDE ALPENNIC 7077
EN GARE DE...

L'illumination lui vint : la clé était une clé de consigne automatique, tout simplement. Tout simplement ? La résolution de ce premier mystère ne faisait qu'en lever un second... Que faisait une clé de consigne dans le placard de la cuisine ? Traînait-elle là depuis un précédent voyage que Suzan et lui auraient fait, des mois auparavant, des années peut-être ? Cela tendrait à signifier qu'un bagage était resté à la gare, oublié dans son compartiment de consigne depuis un temps qu'il ne parvenait pas à évaluer. C'était gênant, extrêmement gênant. C'était contraire à l'ordonnancement rigoureux de sa vie personnelle – disons même : de sa vie de couple. Il se promit de poser la question à Suzan dès son retour. Elle saurait peut-être...

N'empêche, la résurrection de la clé, la résurgence du mystère, avaient troublé sa soirée. Dire qu'elle s'annonçait si calme, si douce ! Il s'arracha au fauteuil, gagna la chambre conjugale. Il avait toujours

la clé à la main. Il l'examina une fois encore, pour découvrir un détail qui lui avait jusque-là échappé : sur le protège-anneau un chiffre était modelé, dont il sentait le très léger relief sur la peau de son pouce. 47. Sans doute le chiffre avait-il à l'origine été teinté en noir, mais l'usage répété de la clé de consigne entre d'innombrables mains en avait effacé l'enduit. Bien ! un bagage l'attendait à la gare, casier 47.

Il soupira, posa la clé sur la table de nuit, quitta sa robe de chambre et se glissa entre les draps. Il était à peine dix heures et pourtant il n'avait plus envie de lire. Son attention vagabondait, cette histoire de clé le perturbait en profondeur. Il n'allait pas avoir de difficultés à s'endormir, au moins ? Il avait en général de bonnes nuits, mais la seule idée d'avoir à se tourner d'un côté et de l'autre pour trouver le sommeil le rendait nerveux.

Il ouvrit le tiroir de la table de nuit, y prit un tube de calmants d'où il sortit un comprimé à sucer. Tant pis si Suzan le trouvait endormi à son retour. Il lui parlerait le lendemain matin.

Il ouvrit un peu plus grand le tiroir pour ranger le tube, et c'est là qu'il découvrit la deuxième clé.

Il s'était finalement décidé à y aller. Il avait tourné et retourné le problème dans sa tête, tout en sachant bien que se morfondre en réflexions stériles ne servait à rien. Suzan était rentrée après qu'il se fut endormi et était repartie travailler avant son réveil. Il ne pouvait attendre jusqu'au soir pour les explications. Il fallait trancher dans le vif. Il détestait sortir le matin, mais là, c'était une question de tranquillité d'esprit pour le reste de la journée.

Il s'était vêtu d'un pantalon de velours et d'un veston de sport pied-de-poule, il avait passé un manteau de Tergal mi-saison. Il avait poussé du pied vers l'intérieur du hall les prospectus et les rappels de factures glissés sous la porte par le facteur, et avait descendu à grands pas ses trois étages sans ascenseur. Le temps était le même que celui de la veille, tiède, doux, avec peut-être un rien de peluche brumeuse en plus au ras des toits.

Il marcha d'une allure soutenue jusqu'à la gare, distante de son domicile de moins d'un kilomètre. C'était un bâtiment imposant, gris, vieillot, qui datait d'un bon demi-siècle et se dressait au bout d'une esplanade piétonne, annoncé par son massif clocheton percé de l'œil de cyclope d'une grosse horloge. Sans qu'il s'en expliquât la cause, il frissonna et ralentit le pas sur quelques mètres en abordant l'esplanade. La gare enflait dans son champ de vision, sombre, inhospitalière. Mais c'était une impression sans aucun fondement. Il se força à reprendre le rythme normal de sa marche, et c'est d'un pas martial qu'il pénétra dans le grand hall criblé d'échos.

Les casiers de la consigne automatique étaient rassemblés de part et d'autre d'un long et large couloir au plafond bas situé sur la droite du bâtiment principal. Il les trouva très facilement, bien qu'il ne se souvînt aucunement d'y avoir eu recours à une occasion ou à une autre. Les casiers étaient uniformément gris. Il y en avait des centaines, peut-être des milliers, alignés les uns à côté des autres, empilés les uns sur les autres. Il pensa aux cellules d'une gigantesque prison pour nains. La porte de certains casiers béait sur un intérieur parallélépipédique jaunâtre et écaillé, mais la plupart étaient fermées. L'ensemble, à cause de cette évocation concentrationnaire, était sournoisement hostile. Il tomba tout de suite sur le casier 47, correspondant à la première des clés qu'il avait trouvées. La lame de la clé à quelques centimètres de la serrure, il se surprit à hésiter. Cette hésitation sans raison suffit à faire monter son agacement. Il enfonça la clé d'un brusque mouvement de tout le bras, batailla pendant quelques secondes avec le mécanisme. Le pêne joua enfin, il tira. Le carré métallique pivota en grinçant. Il pencha le buste, inspecta la cavité offerte. Le casier de consigne contenait un étui à violon.

Il resta un instant décontenancé, observant l'oblongue forme noire tapie à l'intérieur de la trappe comme un animal léthargique dans son terrier. Un étui à violon ? Il n'était pas musicien, il n'avait jamais joué d'aucun instrument, Suzan pas davantage, aucun violon n'était jamais entré chez lui, il en était sûr et certain. Est-ce qu'il se serait trompé de casier ? Cette stupidité fut sommée d'un pincement de lèvres : la clé n° 47 ne pouvait ouvrir que le casier 47, dont le chiffre noir était d'ailleurs bien visible sur le battant émaillé.

Il tira l'étui par sa poignée et recula d'un pas, laissant grand ouvert l'ancre vidé de son occupant. Son bagage à bout de bras, il se sentit emprunté, ridicule. L'extrémité de l'étui heurta une femme âgée qui trottnait vers l'autre bout du couloir, et il bredouilla une excuse inaudible. À ce moment-là il faillit partir, et il faisait déjà demi-tour vers l'entrée du couloir quand une nouvelle poussée de volonté bloqua sa fuite. Il possédait une deuxième clé, il n'allait pas renoncer maintenant ! Le second casier, le 227, n'était éloigné du premier que d'une dizaine de pas. Celui-ci abritait un simple paquet enveloppé d'un fort papier brun soigneusement ficelé.

Le paquet faisait une trentaine de centimètres de long, et il le trouva relativement lourd pour son volume. Pas plus que l'étui à violon il ne portait un nom ou une quelconque identification. Il soupira une fois de plus, coinça le paquet sous son bras gauche, et rentra chez lui.

Ce midi-là, il mangea de mauvais appétit. Il avait déposé l'étui et le paquet sur la grande table nue de la salle à manger, une pièce froide,

austère, qui servait rarement, pour ainsi dire jamais. Il n'avait pas voulu encombrer la cuisine, la chambre, ou même le salon, avec ces bagages qui ne lui appartenaient pas. De même, il n'avait pas eu la moindre envie d'ouvrir ces reliques sauvées de la consigne. Il avait fait son devoir, et au-delà, le reste ne le concernait plus.

Il n'était pas content, ses habitudes, ses si chères habitudes avaient été bouleversées, il n'avait même pas eu le temps de terminer la lecture de son quotidien avant l'heure du repas. Il la rattrapa dans le courant de l'après-midi, mais traîna sa mauvaise humeur jusqu'au soir. Suzan étant au concert avec une parente, une cousine, ou quelque chose comme ça, il vida dans une poêle un cartonnet de paella surgelée. Comme il n'était pas question de finir le vin rouge entamé la veille avec un plat à base de fruits de mer, il sortit sur le minuscule balcon de la cuisine, et retira une bouteille de riesling de la caisse où elles étaient entreposées au frais – sa « cave », comme il disait.

Il avait légèrement déplacé la caisse pour se servir et, quand il se releva, sa semelle écrasa un petit objet qui avait dû se trouver coincé sous un angle de la caisse. Il retira le pied, baissa les yeux. Sur le ciment brut du balconnet se trouvait une troisième clé enrobée de plastique jaune.

Il retourna à la gare le lendemain, vendredi, en début de matinée. La veille, il avait mangé un petit tiers de sa paella l'estomac noué par l'agacement, il avait regardé à la télévision un film policier quelconque dont il avait mal suivi l'intrigue, et s'était endormi avec l'aide d'un nouveau comprimé. Il avait laissé sur la tablette de la salle de bains un mot à l'intention de Suzan :

Suis allé à la consigne de la gare. En ai ramené étui à violon et paquet. Le tout sur la table de la salle à manger. Troisième bagage apparemment en attente. Peux-tu m'expliquer ?

Mais, le matin, le mot n'avait pas bougé, il n'avait pas été complété par l'écriture fine, pointue, penchée exagérément de son épouse. Dépit par cette preuve de désintérêt à son égard, il froissa le papier et le jeta dans la poubelle de la salle de bains. Il s'était pour sortir vêtu comme la veille. Il le regretta dès qu'il eut mis le pied sur le trottoir : la température avait baissé, il faisait frais, presque froid, le ciel était toujours lumineux mais uniformément gris. Cette fois il prit le bus. Le numéro du casier était le 411. Il en retira une petite boîte cubique en carton blanc, genre boîte à gâteaux, qu'un cordonnet doré fermait. Il la secoua contre son oreille. À l'intérieur quelque chose remuait, une chose qui produisait un discret tapotement quand elle glissait et heurtait la paroi intérieure de l'emballage.

Il quitta la gare plus perplexe que furieux. Une boîte à gâteaux dans une consigne de gare ? Le mystère de ces dépôts devenait plus absurde que véritablement inquiétant. Il serait néanmoins plus que temps

d'engager enfin le soir même le débat avec sa femme au sujet de ces trois clés.

Ces trois clés ? Il n'était pas midi quand il découvrit la quatrième...

Très curieusement, celle-ci se trouvait enkystée dans la mie d'un quignon de pain sec qui dormait au fond du sac à pain.

Il avait fait quelques courses pour manger, Suzan n'ayant rien acheté depuis plusieurs jours, et il s'occupait à jeter à la poubelle les restes non comestibles des repas précédents, quand il vit furtivement briller un éclair jaune au milieu des croûtons. Il sortit le quignon de la poubelle, et en retira la clé, complètement éberlué. Cette fois, il ne pouvait accuser une série d'oublis remontant à des mois, si ce n'était à des années. Il vidait très régulièrement le sac à pain : la clé ne pouvait donc se trouver là que depuis une semaine, au maximum une dizaine de jours.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? L'idée d'une farce montée par son épouse l'effleura. Mais ce n'était pas son genre, surtout dans un cas de figure aussi sophistiqué. Une manière originale de lui faire des cadeaux, alors ? Cela revenait au même, et puis Noël et le Jour de l'An étaient encore lointains, son anniversaire tombait au printemps, et aucune autre occasion de festivités n'était en vue...

Il eut l'impulsion de décrocher le téléphone pour tenter de joindre Suzan sur son lieu de travail. Mais c'est vrai qu'il en avait décroché la fiche, pour ne pas être dérangé durant la journée. Inutile de la rebrancher pour si peu. Il avala son repas en quatrième vitesse, se brûla le palais sur son café, courut (littéralement) jusqu'à la gare. Dans le casier 387 se trouvait un sac de cuir usagé, genre sac de médecin à la mode du XIX^e siècle.

Jamais il n'avait possédé un sac de ce style, il en aurait donné sa main à couper ! Le sac pesait lourd. Il prit un taxi pour être plus rapidement de retour chez lui. Farce, cadeaux, oubli, quelle que soit la cause, elle serait entendue, et sans attendre...

Il déposa le sac au milieu de la table de la salle à manger, à côté des legs des trois autres casiers. Et, sans même avoir pris la peine de quitter son manteau pure laine, il rabattit le premier fermoir de l'étui à violon.

L'étui livra un objet allongé, lisse, de couleur pâle, une sorte de cylindre mou de la taille approximative de son contenant. Quand il l'eut sorti, il constata que l'objet présentait en son centre une irrégularité de structure. Tenant l'objet par les deux extrémités, il força. Comme il l'avait deviné, la chose se pliait en deux par le milieu.

Il déposa le cylindre coudé sur le dessus légèrement poussiéreux de

la table et remisa l'étui contre le mur. Cet objet pliant, sans aspérité, de consistance souple et recouvert d'une couche vinylique beigeasse, ne lui évoquait rien de connu. Il n'en voyait pas davantage l'utilité. Un gadget purement décoratif ? Il s'était assis sur une des chaises cannées entourant la table, les doigts de sa main droite pianotèrent un moment sur le bois, y laissant des marques plus claires. Tout de même, Suzan aurait pu faire la poussière de temps en temps, quand bien même la pièce restait quasi inoccupée. Quelle négligence...

Il se racla la gorge, attaqua les ficelles du paquet brun. Il s'énerva dans les nœuds, s'y cassa un ongle, dut aller chercher un couteau à la cuisine. Les liens cédèrent sous le tranchant de la lame à découper le gigot. Le paquet contenait un cylindre trapu, de la même matière semblait-il que l'objet élançé de l'étui à violon. Mais celui-ci ne se pliait pas. Ses deux sections présentaient une surface plus brute que l'enveloppe vinylique, et d'une couleur plus foncée, un brun peu appétissant. À l'une des deux extrémités, une jolie sphère ressemblant à une boule de billard emmanchée sur un support émergeait de la forme brune.

La boîte à gâteaux lui offrit la surprise d'un objet très différent, plus gracile, plus délicat, d'une découpe beaucoup plus subtile, et qui consistait en cinq tiges articulées fixées sur la tranche d'un rectangle légèrement incurvé. Il s'amusa pendant quelques minutes à les faire jouer entre ses doigts, les pliant et les dépliant tour à tour.

Le sac de médecin renfermait un socle massif, de forme indéterminée, qui présentait en trois endroits de vastes surfaces brunes inachevées, évidées aurait-on dit. D'un côté, le socle s'enflait en deux protubérances arrondies, séparées par une profonde rainure. De l'autre, une courbe douce s'achevait sur une énigmatique fente verticale qui semblait cachée ou protégée par un plumet gracieusement ourlé.

À l'évidence, ces quatre objets devaient appartenir à une même série, un même ensemble, un même jeu de construction. Une sorte de machine aérodynamique ? Ou une pièce de mobilier moderne ? Si cela était, et il en eut l'obscur pressentiment en regardant ces artefacts épars, il devait encore manquer des éléments nécessaires à l'assemblage. Peut-être se trouvaient-ils dans d'autres casiers de consigne, et les clés... Mais cela était tellement fou !

Il se leva, s'apprêta à quitter la pièce. Au moment où il allait refermer la porte dans son dos, il se retourna et renifla. Une odeur imprécise flottait dans la salle à manger, une odeur pas très agréable, peut-être tout simplement une odeur de renfermé. Suzan aurait dû penser à aérer de temps à autre. Mais elle avait autre chose à faire, et on se demandait quoi ! Il fallait décidément qu'il lui parle, et pas seulement des objets mystérieux...

Il trouva la cinquième clé (la 19) vers quinze heures, entre deux livres du rayonnage du haut de sa bibliothèque. Et la sixième (712) deux heures plus tard, au fond d'une de ses charentaises, qu'il allait chausser pour le confort de la fin d'après-midi.

Il ne serait peut-être pas retourné à la gare pour une seule clé. Pour deux, le jeu en valait la chandelle. Bien sûr, il fallait remettre chaussures, manteau, écharpe, chapeau, toutes ces pelures destinées à se protéger du froid, qui s'avivait à mesure que les heures passaient. Bien sûr il fallait faire le pied de grue dans la bruine en attendant le bus et, ensuite, supporter les désagréments d'un véhicule bondé qui n'allait pas assez vite à son gré. Mais après, c'était le choc de la découverte...

Il fut déçu. Le casier 19 contenait un banal paquet recouvert de papier brun, très semblable à celui de la veille. Et le 712 une espèce de sacoche en toile bleu marine élimée, fermée par une simple boucle.

Alors qu'il tirait la sacoche du casier, il éprouva ce fourmillement déplaisant que l'on ressent quand un regard insistant vous vrille la nuque. Il se retourna, mais le couloir aux consignes automatiques était tellement grouillant de gens qui allaient et venaient et de petits groupes qui stationnaient en plein milieu du passage et se faisaient bousculer, qu'il fut incapable de repérer celui ou celle dont il avait senti les yeux dans son dos. En tout cas, personne ne semblait faire attention à lui. Il n'avait sans doute été la victime que de son imagination.

Le paquet brun recelait un cylindre galbé, assez semblable, quoique plus fin, à celui contenu dans l'autre emballage de papier. Et la sacoche un objet triangulaire terminé par cinq petits bourgeons ridicules. Il déposa le tout sur la table de la salle à manger. Plus forte encore que le matin, l'idée d'un jeu de construction à monter s'imprima dans son esprit. Mais il ne voyait toujours pas ce que pouvaient bien former ces pièces simplistes une fois assemblées, ni même par quel bout commencer. Il tenta quelques alignements (les trois cylindres de différents diamètres), quelques quinconces (l'objet à tigelles sur le soc fendu), mais ça ne donnait rien. Il repartit vite de la salle à manger, où l'odeur de renfermé était difficilement supportable un long temps d'affilée.

Il était dix-huit heures passées. Suzan ne tarderait pas à rentrer. Il fit quelques aller et retour entre la cuisine, la chambre, le salon. Il était tenaillé par la seconde idée, qui s'enchaînait logiquement à la première : pour faire l'assemblage il fallait d'autres objets, ces objets se trouvaient dans d'autres consignes dont les clés attendaient quelque part, ici, dans son appartement. En marchant, en traînant de pièce en pièce, de meuble en meuble, il se mit à soulever au passage un vase, une assiette, une coupe, à feuilleter un livre ou un carnet à souche, à

déplacer une chaise, un vêtement. D'abord furtifs, machinaux, ses gestes se firent peu à peu plus affirmés, plus réfléchis, plus patients. Au bout d'une demi-heure, il se livrait à une fouille méthodique. Et comme toujours l'ordre et la méthode portèrent un premier fruit : il trouva une septième clé classiquement glissée sous un coin de la moquette du salon.

Il la fixa comme s'il s'était agi d'un adversaire dont il avait enfin réussi à faire toucher les épaules après une lutte acharnée. Il était presque dix-neuf heures, et Suzan n'était toujours pas rentrée. Elle exagérait. Eh bien, tant pis pour elle ! Il fit ni une ni deux, enfila manteau et cache-nez, cavala à la gare. Le casier 68 contenait une petite caisse en bois, allongée, au couvercle cloué. Il fit sauter le couvercle avec la lame de sa hache. La caisse lui livra un objet galbé à première vue exactement semblable à celui du second paquet brun. C'était un bon signe, signe qu'une symétrie s'annonçait...

Il se frotta les mains. Un surprenant changement d'optique s'était opéré dans son esprit. Lui qui, la veille encore – que disait-il ! Lui qui, quelques heures auparavant, était rempli d'agacement devant ce déferlement de clés et de paquets, y trouvait maintenant matière à jubilation. Le mystère à élucider ne lui apparaissait plus comme une agression insupportable, mais tout au contraire comme un piment ajouté au plat sans doute exagérément fade de son existence.

Il mangeait de bon appétit un excellent poisson au four tiré de ses réserves de produits surgelés, quand l'absence de Suzan le frappa. Il interrompit sa mastication, fourchette en l'air. Il s'était préparé à manger, il s'était mis à table l'esprit plein de clés et d'objets à assembler, en ayant complètement oublié l'existence de son épouse. Il était vingt heures trente-cinq. Elle aurait dû être là depuis longtemps.

Il fronça les sourcils, le regard dans le vague, puis hocha la tête avec un demi-sourire. Il venait de se souvenir. On était aujourd'hui vendredi, et c'était précisément le week-end mensuel où Suzan allait visiter sa mère à Mortamon. Enfin, c'est ce qu'elle prétendait. Sa mère ! Il était persuadé qu'elle n'y allait en réalité qu'une fois par trimestre, si ce n'était deux fois l'an. Il ne fallait tout de même pas le prendre pour un idiot...

Il se remit à manger, quelque peu maussade. Mais sa sérénité revint vite. Il n'allait pas se casser la tête pour une absence qui, justifiée ou non, avait l'avantage de lui ouvrir deux jours entiers de solitude, c'est-à-dire de liberté et de paix, à l'abri des jérémiades, des reproches, des criailleries de son épouse. Il allait en profiter. Cette perspective le transporta dans un tel univers de contentement qu'il se déboucha une seconde bouteille de riesling.

Il fit une heure de lecture au salon en compagnie d'Hercule Poirot puis, n'y tenant plus, alla passer le nez par la porte de la salle à manger. Il grimaça. L'odeur de... de moisi, peut-être, était plus forte que jamais. Cela le dissuada de passer plus longtemps dans la contemplation des sept objets qui reposaient sur la table, blêmes sous la lumière du lustre en simili-cristal.

Il se coucha, s'endormit sans problème – et sans cachet. Le lendemain à sept heures il était sur le pied de guerre. Il avait pris la résolution de passer au peigne fin une pièce après l'autre, afin de mettre toutes les chances de son côté. Il amputerait s'il le fallait les deux journées à venir de toute autre activité, mais il trouverait les clés complémentaires !

Il commença par la cuisine. Une très légère odeur y flottait, douceâtre, celle de la salle à manger, qui gagnait. La huitième clé se trouvait sous l'évier, coincée entre le mur et le tuyau d'évacuation. Il fouilla pendant une heure encore, mais il ne semblait pas y en avoir d'autres dans la pièce. Il fit un aller et retour pédestre dans le froid maintenant bien installé, ramena de la gare une panière à chat dans laquelle était replié un double cylindre absolument semblable à celui de l'étui à violon. La symétrie s'affirmait.

La clé n° 9 était sur la cheminée du salon, dans un coffret où il rangeait des pièces de monnaie étrangères et autres babioles qu'on n'ose pas jeter. Du misérable cartable d'enfant en carton bouilli qu'il rapatria serré contre sa poitrine, il retira une masse triangulaire, au petit côté planté de cinq bourgeonnements recourbés, qu'il posa à côté de son double. La volonté symétrique triomphait !

Il s'accorda une pause déjeuner, puis essaya de nouveaux assemblages, toujours sans succès. Il manquait encore des pièces. En outre, l'odeur nauséabonde qui stagnait, plus forte que jamais, le gênait. Bien qu'il fit à l'extérieur un froid à couper au couteau, il se décida à laisser entrebâillées les deux fenêtres de la salle à manger.

Il lui fallut tout l'après-midi pour terminer l'inspection du salon. Il n'y trouva pas d'autre clé. Ensuite il attaqua la chambre, bien décidé à avoir sa peau. Il abattit un ouvrage considérable, empilant tous ses habits et ceux de Suzan sur le parquet, avant de découvrir une dixième clé dans l'ourlet d'une veste d'intérieur qu'il ne mettait plus.

C'en était assez pour aujourd'hui. Tué de fatigue, il se coucha après avoir grignoté un en-cas. L'odeur entêtante venue de la salle à manger s'était infiltrée jusque dans la chambre.

Le lendemain matin, il prit un taxi pour la gare avant même d'avoir avalé le sacro-saint petit déjeuner aux toasts. D'ailleurs il n'y avait

plus de pain à la maison. Le casier 527 lui céda une boîte à outils en métal rouge sang. Il en affermissait la poignée dans sa main quand il ressentit, comme l'avant-veille, la pression d'un regard sur sa nuque. Cette fois, vu l'heure matinale, le couloir aux casiers était presque désert. Presque, car il y avait tout de même un homme en chapeau et imper, adossé au quadrillage métallique à une dizaine de pas de lui.

L'homme baissa la tête et fit mine de chercher quelque chose dans ses poches quand il se vit observé.

Il força à coups de hache la serrure rétive de la boîte à outils. Elle contenait un gros cylindre aux extrémités humides, qui prit place avec le reste sur la table suintante.

La pièce qui lui restait à fouiller était la salle à manger elle-même. L'odeur de pourriture était éprouvante. Il ouvrit en grand les fenêtres et se mit à l'ouvrage. Il n'était plus temps de couper les cheveux en quatre, il fallait percer l'abcès une bonne fois pour toutes. Quand Suzan rentrerait... Et puis au diable Suzan !

Il retira la onzième clé d'un écrin de fourchettes à escargots. Gare.

L'homme à l'imper était toujours là, occupé à se limer les ongles. Il l'ignora.

Dans le casier se trouvait une cage à oiseaux, contenant un morceau de tissu ployé autour d'une forme menue, un objet à cinq tiges flexibles, frère de celui du premier jour.

Il eut du mal à trouver la douzième clé. Il était allé vomir dans le lavabo de la salle de bains. Ce n'est qu'en se rinçant la bouche que l'idée lui vint de fouiller également la pièce. La douzième clé y était effectivement, dans une boîte de tampons périodiques.

Il faisait déjà nuit quand il se retrouva à la gare. Le casier 433 contenait un très lourd coffre en bois. Il dut avoir affaire au service d'un porteur. L'homme à l'imper le suivit de loin jusqu'au taxi. Il avait été rejoint par un autre type dans son genre. Alors que le taxi démarrait, il eut l'impression que les deux hommes s'engouffraient dans un second véhicule.

Il mit longtemps à venir à bout du coffre. Il dut le charcuter, employer la hache, la scie à métaux, le marteau et divers couteaux qui y laissèrent leur lame. Mais il ne manquait pas d'outils tranchants, contondants, cisaillants.

Il sortit du coffre réduit en menus morceaux un gros sac dégoulinant, surmonté de deux hémisphères flasques décorés d'aréoles grumeleuses qui lui faisaient deux gros yeux violacés.

Cette fois l'assemblage final était à portée de sa main, il le sentait. Il

se bourra les narines de morceaux de coton pour échapper à la terrible odeur de putréfaction, et commença son puzzle. Il travaillait sans réfléchir, guidé par un sûr instinct. Le cylindre coudé sur le côté du sac aux hémisphères. Le rectangle aux tiges au bout d'un cylindre coudé, et pareil de l'autre côté. Ça venait, ça venait ! Le socle fendu appliqué contre le sac aux hémisphères... Non, pas dans ce sens. Comme ça, voilà. Ensuite les deux gros morceaux cylindriques contre le socle, de part et d'autre de la fente duveteuse. Les deux cylindres plus galbés à la suite, et les deux triangles bourgeonnants par-dessous. Ça y était. Ça y était !

Il essuya ses mains ruisselantes sur son pantalon, se recula de trois pas pour contempler l'œuvre d'art.

La déception fut cruelle. Le résultat de son assemblage était correct, certes, mais incomplet. Obscurément, il devina qu'il manquait encore quelque chose pour que le tableau fût achevé, quelque chose d'indispensable, sans quoi ses efforts resteraient à jamais sans récompense.

Il devait nécessairement y avoir une treizième pièce, dans un treizième casier. Il devait y avoir une treizième clé. Mais où ? Il avait tout fouillé, tout, avec la méticulosité qui le caractérisait... Tout ? Mais non, bête qu'il était !

Il riait tout seul en retirant la treizième clé du dessus du réservoir de la chasse d'eau.

Il riait encore, et pleurait de joie, en ouvrant le casier n° 13. Trois ou quatre hommes en imper le suivaient de près alors qu'il quittait la gare, un carton à chapeau à bout de bras.

Quand il descendit du taxi, la voiture noire qui le serrait était déjà à l'arrêt au bord du trottoir.

Il riait, pleurait et bavait en défaisant le cordon du carton à chapeaux, en sortant de la boîte la treizième pièce enrubannée de fines volutes dorées, en la déposant au sommet de la sculpture horizontale, à sa place, à sa tête.

Il avait réussi. Il avait réussi ! Il riait, pleurait, bavait, hurlait quand les hommes firent irruption dans l'appartement, dans la salle à manger, et qu'une solide poigne se posa sur son épaule tandis qu'une voix aux inflexions dures résonnait à son oreille :

— Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de votre épouse...

— C'est une histoire sans doute horrible, mais à tout prendre

classique, dit l'inspecteur Rachmull à ses adjoints. Notre homme, malheureux en ménage et, suspectant à tort ou à raison sa femme d'infidélité, a fini par l'assassiner d'un ou de plusieurs coups de couteau de cuisine, sans doute à la suite d'une dispute. Dès lors, il s'est heurté au problème traditionnel de tout meurtrier voulant échapper à la justice : que faire du corps ? Notre homme a opté pour la solution la plus évidente. Il l'a coupé en morceaux – en treize morceaux – qu'il a soigneusement emballés dans tout ce qui lui tombait sous la main, avec la minutie qui semble être le trait dominant de son caractère. Puis il a réparti tous ses paquets dans les consignes automatiques de la gare. Peut-être avait-il trouvé l'idée dans un des romans policiers qui, le contenu de sa bibliothèque en fait foi, sont ses lectures favorites. Cela se passait il y a huit jours, dimanche dernier...

À partir de là, traumatisé selon toute évidence par l'horreur de son geste, notre homme a perdu l'esprit – ou tout au moins le souvenir de son forfait. Il a, dans un état second, disséminé les treize clés de consigne dans son appartement, pour annuler les traces du crime. Et, vierge de tout souvenir, il a vécu pendant quelques jours une existence des plus quiètes. Naturellement, l'absence de son épouse de son lieu de travail, l'absence parallèle de notre homme de l'administration où il avait un poste de responsabilité, le fait qu'il avait débranché son téléphone et n'ouvrait plus sa porte aux visiteurs, ont très vite éveillé l'inquiétude, puis les soupçons de leurs collègues. C'est à partir de là que nous avons ouvert l'enquête et commencé la surveillance.

La suite est facilement déductible. Notre homme a dû trouver par hasard une des clés qu'il avait lui-même dissimulées, et cette découverte a mis en branle dans son esprit un processus rétroversif, qui l'a poussé à cette macabre mise en scène, dont le but inconscient était de remonter jusqu'aux sources du crime... Pauvre homme ! Je pense que c'est l'hôpital psychiatrique à vie qui l'attend, et qu'il est en somme plus à plaindre qu'à blâmer. N'empêche, conclut en souriant l'inspecteur Rachmull, il nous a en fin de compte bien facilité la tâche !

Sur la table de la salle à manger, baignant dans ses humeurs dégoûtées, le cadavre découpé et reconstitué de Suzan souriait au plafond.

Train de guerre

J'avais vingt ans quand la guerre fut déclarée.

Depuis plusieurs mois déjà, elle soufflait son haleine poivrée de grenaille en première page de tous les journaux et réveillait en chacun, jusque chez les enfants, des vertiges qu'on croyait tus pour toujours. Les gens allaient, les yeux fous, faisant avec leurs mains des gestes effarés. Dans les arrière-cours, on devinait une activité fébrile, honteuse, des tas de terre remués, des lingots et des bijoux glissés sous la niche du chien. Pourtant, on ne voyait rien dans les rues, ni tanks, ni canons, ni projecteurs. Rien que les affiches mobilisant le 13^e R.I.P.S.N.C.F., régiment d'infanterie portée par chemin de fer. Mon régiment.

La guerre déclarée, je dus embarquer le soir même, Gare centrale, pour le front.

Je suis issu d'une famille qui compte dans ses rangs un oncle zouave à l'œil crevé par un cactus mexicain, un autre mort devant les Russes dans la division Charlemagne, un cousin ou deux frottés aux Nya Quhé et aux Kabyles de l'Empire, sans compter – et il compte – un père officier de réserve qui m'a fait aimer la guerre dès mon plus jeune âge. Au sortir de médiocres études, je m'étais donc engagé, j'avais suivi le peloton des élèves officiers et j'avais été affecté comme aspirant à la 3^e brigade du 13^e R.I.P.S.N.C.F. La guerre, miraculeusement, justifiait cette morne trajectoire à l'ombre des aînés. Je passai une journée exaltante à visiter mes amis et à parader dans les cafés. À la tombée du jour, je me mis en route pour la gare.

D'un pas martial, le nez droit sous le carton bouilli du képi et caressant de mes gants beurre frais l'endroit de ma joue que ma mère avait touché de ses lèvres, je suivis les petites rues qui menaient à la grande place où commençait le boulevard de la gare. Là, d'une main frémissante, je montrai mes papiers et mon ordre de rappel aux sergents de ville qui gardaient les barrières. Ils s'écartèrent en saluant. J'avancai.

La circulation avait été interrompue, les pavés lavés et frottés, les lampadaires s'allumaient un à un, une foule énorme grossissait sur les trottoirs. Elle éclata en cris et en bravos quand j'apparus au milieu de la chaussée, l'air crâne et frappant de mes talons cirés la longue déclivité qui menait à la Gare centrale. Les enfants hurlaient, les mères

brandissaient leurs nourrissons crispés, les femmes jetaient des bonbons, certaines même agitaient des chiffons de soie arrachés à leurs deltas. Quant aux hommes, ils poussaient des hourras, des sifflets à faire sauter les dauphins et des refrains martiaux qui avaient servi pour les guerres précédentes et sortaient, lustrés et comme remis à neuf, de leurs bouches vociférantes. Des vieux se raidissaient dans un spasme d'orgueil et de leurs bras raidis par l'arthrose me montraient l'unique chemin de gloire, le même qu'ils avaient emprunté un demi-siècle auparavant, eux aussi acheminés vers la gauche du Moloch comme un contingent de charbon par une trémie géante.

Nous étions maintenant plusieurs dizaines de jeunes hommes marchant au combat, d'abord épars et se regroupant à la moitié du boulevard, adoptant après quelques hésitations un pas cadencé, la cohésion rassurante d'une mécanique. C'étaient pour la plupart des hommes du rang, et je reconnus quelques-uns de ceux que je commandais. Les autres attendaient sous la marquise, formant une écume verdâtre au pied des murs noircis de fumée et contemplant d'un œil morne la foule hystérique dont la clameur grossissait. Quand nous les rejoignîmes, un immense silence se fit. Quelques retardataires couraient sur la chaussée vide. Je crois que c'est à cet instant que j'eus mon premier doute.

Des milliers de regards convergeaient vers nous, chargés d'une attente muette. La gare alluma son auvent, dont la lumière jaunâtre nous tomba sur les épaules comme une fine urine. C'est alors qu'apparurent les camions, conduits par des hommes dont nous reconnûmes la livrée. C'étaient les porteurs de la gare. Ils nous distribuèrent nos paquetages et nos armes, ainsi que des rations et des bidons de vin.

Étant officier, j'eus droit à un revolver d'ordonnance, un casque d'acier qui me descendait bas sur le visage et qui était muni de meurtrières en mica orange pour le regard, et un lourd manteau qui sentait le suint et la naphtaline et sur lequel je fixai mes barrettes.

La foule suivait nos gestes, le souffle suspendu. Je pensai à ces tributs que remettaient les villes anciennes au monstre vivant à leurs portes et je frissonnai. Déjà, les hommes de troupe se tournaient vers moi, quêtant une directive, une indication, et quoique j'eusse leur âge, je les trouvai soudain d'une jeunesse tragique pour l'immensité de leur tâche.

C'est sur eux que reposaient les espoirs du pays. On pensait que nous allions vaincre, figer la guerre sur la frontière en assommant l'ennemi de telle façon qu'il courberait la tête comme un bœuf sonné par le merlin et s'effondrerait dans son sang. La ville entière était venue nous le dire : Allez, et gagnez la guerre ! Qu'elle soit courte et lointaine. Que nous puissions reprendre nos fêtes, nos marchés, nos

dances et nos querelles. Il n'y aura pas de musique, pas de danse et pas de futilités tant que vous serez partis. Milliers de taches blanchâtres tournées vers la gare, la bouche grande ouverte dans un cri informulé. Je détournai les yeux et donnai les ordres. Nous nous enfonçâmes entre les portes de fer qui laissaient voir l'infini des voies.

La gare n'était pas comme elle est aujourd'hui. Elle avait la forme d'une coque de bateau retournée et, le quai atteint, on ne voyait que des locomotives à vapeur dont le mufle rond tourné vers les voyageurs soufflait des panaches qui sentaient le fer et la poussière de charbon. Il neigeait des cendres et parfois des escarbilles brûlantes qui faisaient des trous dans les manteaux. On se trouvait tout entier dans une forge dont les cintres réverbéraient le fracas.

Le gouvernement était là : ministres, secrétaires d'État, attachés ministériels, entourant le président de la République flanqué du président de l'Assemblée nationale et du doyen des sénateurs. Tous en frac et en habit. Les militaires jetaient des taches de couleur dans tout ce noir et ce blanc. Ruisselants de médailles, la poitrine en technicolor sous les rubans de leurs exploits passés, ils arpentaient la salle des pas perdus en faisant sonner le talon de leurs bottes. Ils se tournèrent vers nous et je lus la même attente muette dans leurs yeux. Nous traversâmes leurs rangs au pas, et nous dirigeâmes vers un arc de triomphe hâtivement drapé qui menait au quai.

J'étais évidemment un habitué des lieux, puisque mon cantonnement était dans la gare même. Et j'avais eu l'occasion de prendre bien des trains, d'abord enfant pour aller sur la côte, adolescent pour aller camper, jeune homme pour rejoindre des jeunes filles. Mais en voyant ce qui nous attendait, je restai saisi, un goût acide dans la bouche.

Là, devant moi, un immense train blindé occultait le regard, telle une coulée de fer sortie de quelque haut-fourneau géant. Je comptai une dizaine de longs wagons – chacun était plus long que trois voitures de voyageurs mises bout à bout – sur dix-huit essieux répartis en trois boggies. Les voitures étaient aveugles, à l'exception de quelques rares meurtrières, et peintes dans un kaki tirant sur le roux. Leur muraille hostile était surmontée d'un glacis en biais menant à un chemin de guet, tout en haut. Ce chemin desservait des tourelles pivotant sur leurs collerettes de bronze comme des têtes de fémur. De ces tourelles sortaient les canons de grosses mitrailleuses.

Tous les deux wagons, une plate-forme portait une pièce d'artillerie d'un diamètre et d'une longueur tels que je n'en avais jamais vu de semblable : c'étaient des 480 de marine. Ils pivotaient sur un chemin de roulement d'un diamètre égal à la plus grande largeur du châssis, de sorte que toute la voiture se désemboîtait de l'ensemble quand l'obusier monstrueux cherchait son azimut. Je vis qu'on chargeait des

gargousses d'une tonne ainsi que de longs obus de cuivre que les artilleurs coiffaient d'une tête explosive comme un enfant fait tourner sa toupie. Un capitaine portant les insignes du Train (et je fus frappé par cette coïncidence qui n'en était pas une) m'indiqua la voiture qui nous revenait.

C'était la dernière avant la locomotive pousseuse, en queue de convoi. Quelles que fussent les dimensions du wagon blindé, il semblait presque fragile en regard de la masse camuse, haute comme deux étages, de la locomotive. Elle aussi était blindée au moyen de grandes plaques de fer dressées de part et d'autre de la chaudière et tenues ensemble au moyen de raidisseurs, lesquels s'appuyaient sur des pylônes soudés à la plate-forme. De sorte que l'on pouvait aller d'un bout à l'autre du convoi sans s'exposer aux tirs de l'ennemi, en passant par les wagons et en se fauflant derrière les protections de chaque locomotive. J'ajoute, pour les fins connaisseurs, que ces dernières étaient des 1-4-4-2 Système Mallet, Baltimore et Ohio, de ces colosses qui vous traînent trois mille tonnes à cent vingt kilomètres à l'heure. Et il y en avait trois.

Nous fûmes les derniers à embarquer. Les sept autres brigades du régiment étaient déjà là, en tout près de quinze cents soldats qui s'affairaient dans ce tunnel de fer d'une longueur telle qu'il évoquait plutôt un filon sorti tout entier de sa gangue de montagne, comme lui rude et brute, taillé pendant des siècles sous la pression de milliers d'atmosphères, jusqu'à ce que les hommes l'investissent avec des ahanements, des raclements de semelles, des cris et des rires, logeant leurs chairs blanches dans les angles faits pour la pioche, et pressant sur les étroites fenêtres des visages sans couleur et luisants d'une sueur grasse. Enfin, quand le dernier des miens fut casé, assis, coincé derrière les caisses de munition, les cantines, les matelas de foin et les paquets, je descendis rendre compte.

Les officiers du Train étaient dans l'étroite cabine de la locomotive de queue. Je vis leurs silhouettes en ombres chinoises sur le bouillonnement furieux de la vapeur, et je fus frappé de leur ressemblance avec des diables tout droit sortis de l'enfer. N'avaient-ils pas des nez busqués, des mâchoires orgueilleuses, des jambes arquées dans des bottes semblables à des sabots ? Leurs épées de parade ne soulevaient-elles pas le drap souple de leurs manteaux à la manière de tridents raidis pour attiser le feu des bûchers ? Le regard permettant au mécanicien de surveiller son lit de charbon brûlant laissait passer de grandes lueurs rouges et noires qui taillaient dans les visages altiers des biseaux et des méplats d'une sauvagerie effroyable. Quand je me hissai sur la plate-forme, ils tournèrent vers moi un kaléidoscope de chairs carbonisées où luisait le feu blanc d'un monocle, d'une dent ou d'un œil injecté de sang.

Je me présentai et les avisai que l'équipage du train était maintenant au complet. Ils m'écoutèrent d'un air vague, comme il sied aux divinités, mais j'eus le sentiment qu'ils me *jaugeaient*. Après un moment de silence (tout relatif, tant il était meublé par les échos se répercutant sous la voûte de la gare), l'un d'eux me posa la main sur l'épaule :

— Très bien. Départ dans dix minutes. Nous roulerons toute la nuit et aborderons les Terres Hostiles au petit matin. Arrêt à la frontière à six heures. Réunion des officiers d'état-major ici même. J'aimerais que vous en soyez, lieutenant.

— Moi, mon colonel ? Je... À vos ordres ! (J'en bafouillais d'émotion.) Devons-nous nous attendre à des tirs, mon colonel ? Je veux dire, quand nous approcherons des Terres Hostiles ?

— Des tirs ? (il eut un curieux mouvement de la tête, comme s'il avait craint que je lui postillonnasse au visage.) Il rit : Grands Dieux, non, mon ami ! L'ennemi s'est engagé à ne pas tirer !

— À ne PAS TIRER, mon colonel ?

— Bien sûr, lieutenant. (Il me donnait du lieutenant avec tant d'urbanité qu'une bouffée de gratitude m'envahit.) Qui gagne cette bataille gagnera la guerre, c'est un effet du progrès humain. Nous n'allons donc pas nous encombrer de *tirs*...

Je n'osai pas demander d'explication et saluai. Tout ce qui se disait et se faisait dans cette atmosphère stridente marquée de l'urgence du départ semblait tout naturellement absurde, l'effet d'une distorsion subtile et perverse de la raison. Mais, me disais-je en regagnant mon wagon, n'était-ce pas ce que j'avais toujours constaté à être commandé ? Que ma propre raison fût guidée par la raison d'autrui, et ce suivant des règles et une hiérarchie propres à ma condition militaire, n'était rien d'autre que la *règle du jeu*. Je l'avais acceptée une fois pour toutes en signant mon engagement, tout comme j'acceptais maintenant de m'enfermer dans un train blindé pour aller faire une guerre *sans coup de feu*.

Je refermai donc sur moi la porte, puis la contre-porte, ce qui commanda l'allumage de veilleuses bleues et tira de l'ombre les deux cents hommes de ma brigade, la disposition des lieux et le théâtre de ce qui allait être le combat le plus bref, le plus meurtrier et le plus définitif de ma carrière.

Un coup de sifflet retentit, et, aussitôt, un coup sourd ébranla le convoi. Les crochets et les tendeurs d'attelage gémirent tous ensemble, un halètement de fauve naquit sur notre arrière. Il n'allait plus cesser de rythmer le long voyage dans la nuit.

Les lumières de la ville giflèrent les profondeurs obscures du wagon, puis ce furent les feux orange des raffineries, et enfin de nouveau la

nuît noire piquée ici et là de minces lumignons. Les petites gares de la périphérie passèrent dans un grelottement éperdu de sonnerie, puis elles se firent rares. Écrasant les rails sous son poids, le convoi s'enfonçait dans l'inconnu.

Les premières heures furent consacrées à l'installation de la troupe. On déplia les hamacs, on forma les faisceaux, j'installai deux sentinelles, une à droite, l'autre à gauche et fis distribuer les gamelles et le vin. De temps à autre, la porte nous séparant du wagon-canon de l'avant s'ouvrait sur un artilleur. C'étaient des hommes petits, râblés, la tête casquée de liège, des étoupes de chiffon bourrées sur les oreilles et qui portaient d'épais gants de cuir renforcés de rivets. Derrière eux, on devinait des volants, des engrenages, tout un viscère de fonte et d'acier pivotant sur l'énorme affût aux dents luisantes.

À mesure que l'heure avançait, les allées et venues se firent plus rares. Le train, telle une monstrueuse nourrice, avait fini par endormir ses enfants dans le balancement de ses bielles. Je gagnai l'échelle de fer qui menait au toit et sortis.

Le promenoir était vide, mais derrière une tourelle, abrités du vent, je trouvai trois autres aspirants, des camarades qui commandaient les 4^e, 6^e et 7^e brigades. Nous nous serrâmes l'un contre l'autre pour nous protéger du froid et allumâmes des cigarettes.

Je savais ce qui les tourmentait : la destination mystérieuse, les consignes vagues, mais personne n'en souffla mot et je ne dis rien moi-même.

Nous traversions une plaine absolument vide, avec çà et là quelques maisons basses tapies sous leur toit de chaume et reliées entre elles par de minces sentiers blancs. L'électricité n'était pas encore parvenue dans ces contrées austères, et les seules lumières que nous apercevions étaient celles de feux jamais éteints. L'angoisse de mes compagnons était à ce point perceptible que je la sentis s'infiltrer en moi. Que faisons-nous dans cette contrée inhospitalière, lancés à toute vitesse vers l'aurore ? Il nous semblait, à nous, petits officiers venus respirer sur le toit quelque espérance, que nous étions vissés à l'impitoyable fraiseuse du destin, et que chacun de ses tours nous remodelait, nous épurait, nous arrachait les derniers lambeaux d'innocence et de tendresse. Et quand ce fut fait, alors l'un de nous osa poser la question que tous se posaient. Il le fit à voix basse, presque inaudible, mais chacun l'entendit dans son cœur : « Étions-nous les seuls à faire la guerre ? »

— Ils seront déjà là-bas, chevrota le plus jeune. Dix-huit ans à peine, puceau bien entendu, le genre de type qui, versé dans l'aéronavale, aurait pris le porte-avions par le travers. Il reprit d'une voix affreuse : Une armée extraordinaire nous attend à la frontière. Des milliers et des milliers d'hommes, et des canons, des mines, des

mortiers...

Un temps. Nous le fixions sans mot dire. Il acheva en baissant la tête : « Des ambulances, des hôpitaux de campagne, des trains sanitaires... »

Je le coupai – il fallait bien que quelqu'un le fasse :

— Il n'y aura personne. Nous sommes la pointe de l'armée. Sa tête de diamant. Nous gagnerons la guerre, c'est convenu ainsi.

— Avec qui ? souffla le jeunot.

Je ne répondis pas. Le vent de la course rabattait la fumée grasse et des escarbilles de mâchefer qui crépitaient comme une averse sur la tourelle de la mitrailleuse. Quelqu'un demanda :

— Se doutent-ils ?

— Non. Ce ne sont que des soldats, dit un autre. Ils pensent que le train les déposera dans des tranchées profondes, couvertes de tôle et de terre et reliées à l'arrière par des téléphones de campagne. Ils croient cela.

Nous nous mîmes à rire, même le petit aspirant. Mais la visière de nos képis semblait une tranche d'acier enfoncée dans nos fronts, et nous étions plus pâles que des morts. Je me levai et regagnai la trappe.

Ils ne se doutaient de rien, en effet. Des enfants. L'odeur de pet, de clopes, de bière, des armées du monde entier. Le bruit était bien plus fort en bas qu'en haut mais ils dormaient comme du jambon dans son torchon. Ils rêvaient de quoi ? De leur mère les attendant sur le quai de la gare, le père raide et fier légèrement en arrière ? Des copains ? De la petite amie hâtivement enfilée dans les toilettes, cramponnée à la chasse d'eau et tordant son petit visage mangé de baisers : Laisse-moi au moins te voir, sauvage ! Ou d'un repas, d'un simple repas pris sur une nappe blanche avec du pain sans cailloux, de la viande sans shrapnels et du vin blanc ? À qui rêvaient-ils, à quoi ? Et je savais, aussi sûrement que si je l'avais entendu murmurer par leurs bouches d'enfants : À la guerre, à la guerre, À LA GUERRE !

Toute la nuit, nous roulâmes dans un fracas ininterrompu, toute la nuit écrasant les berges de sable qui s'étaient comme un mauvais gâteau de semoule sitôt notre convoi passé, plaquant des touffes d'air tassé au mur des maisons de plus en plus rares dont les fenêtres tremblaient comme papillotes. Parfois, le train sifflait, lugubre et sournois hurlement d'hyène en folie, et parfois il ne disait rien, se contentant de dévaler les marches de l'Empire avec une fureur aveugle. Je finis par m'endormir mais toutes les heures des cauchemars me relevaient, le cœur battant, les mains agitées de tremblements.

Avec le matin vint une lumière de neige, étrange sous ces latitudes.

Je me levai en titubant et gagnai les toilettes. Ça puait, et quand j'appuyai sur le bouton, le robinet cracha deux gouttes d'une eau marron qui sentait le phénol. À la lumière de la veilleuse, je rattachai mon col, boutonnai ma vareuse et lissai mes cheveux. Il était six heures. L'heure de la réunion dans la locomotive de queue.

Mes camarades (je conçus un secret dépit de constater qu'eux aussi participaient à la réunion) et les officiers étaient là, buvant du café arrosé de cognac et puisant dans un sac en papier plein de beignets à la confiture. J'eus ma part. Il me semblait que le train ralentissait.

— Messieurs, dit le colonel, nous y sommes presque. La frontière est à deux pas, ensuite c'est le désert où vous affronterez l'ennemi. (Il déplia une carte marquée en son centre d'une grande tache blanche.) Nous ne savons rien de cet endroit, mais eux non plus. C'est une mer de sel, absolument plate. Des forçats sous le jet d'eau y ont posé des rails, du temps où nos deux peuples se toléraient encore. Le contact devrait se produire... ici (Le doigt manucuré se posa au centre de la tache blanche, mais il aurait aussi bien pu se poser ailleurs, ça n'aurait pas changé grand-chose.) Placez vos hommes en état d'alerte. Chaque pièce sera approvisionnée à dix coups. Mettez vos casques, messieurs, je vais vous expliquer ce que nous attendons de vous...

Nous nous exécutâmes, chaussant nos crânes des lourdes coupoles d'acier qui ne laissaient libre que la mâchoire inférieure. Par le mica des fentes de vision, nous pouvions voir maintenant que le train ralentissait vraiment : le paysage s'ovalisait à l'horizon, la fumée de la locomotive montait comme tirée par d'invisibles cordes et l'infernale trépidation de ces dix dernières heures s'apaisait, remplacée par la brusque fatigue des reins. Un officier manœuvra rapidement quelques volants et abaissa le levier de commande du régulateur. La vapeur fusa par les soupapes de sûreté avec le bruit d'une lame portée au rouge que l'on trempe dans l'eau, et se détendit dans les cylindres de freins. Les roues, serrées par les sabots, stoppèrent toutes ensemble leur rotation, et le train s'arrêta en quelques centaines de mètres dans un tohu-bohu d'acier martyrisé.

— ... Je compte sur vous, messieurs, conclut le colonel.

Du moins c'est ce que nous devinâmes. Les rabats du casque étaient doublés de tampons de feutre, le train frémissait et craquait de toutes parts et les machines se vidaient en rugissant dans l'air froid de l'aube. Comment aurions-nous pu entendre ? Et qu'aurions-nous compris ? Le colonel avait parlé à mi-voix, montrant alternativement le désert, la locomotive, le train immobilisé, et frappant du poing la carte, l'air belliqueux, une petite miette de beignet accrochée à sa moustache. Quand il se tut, je vis bien le regard affolé de mes camarades sous l'épais mica orange, mais je ne dis rien. À quoi bon ? L'irréalité m'envahissait de nouveau. C'est sans surprise que je vis les officiers

descendre.

Une fois en bas, ils s'éloignèrent de quelques pas, dans l'axe du train. *Dans l'axe, pour que personne ne s'aperçoive, à part nous, qu'ils quittaient le bord.* Leurs visages étaient impassibles, fermés, les visages du devoir. Des pères quittant leurs fils à l'orée de la vie. Ils semblaient si sûrs d'eux – n'étaient-ils pas des chefs ? Nous n'osâmes pas leur poser la moindre question. Le colonel nous salua, et nous lui rendîmes son salut. Je sentis son regard posé sur moi, mais chacun d'entre nous n'eut-il pas cette sensation ? Nous étions là, raides, penchés sur l'encorbellement de la cabine du mécanicien, ET IL N'Y AVAIT PAS DE MÉCANICIEN.

Le colonel fit un geste explicite, une seule fois. Je saisis le levier de commande et l'abaissai.

Tandis que les aspirants se précipitaient vers leurs wagons, le train se remit à bouger. L'eau afflua du tender et gargouilla sous mes pieds. Le stocker se remit en marche et déversa le charbon pulvérisé dans le foyer. La fournaise se ralluma en une seconde, passant du rouge sombre à l'orange, puis de l'orange au jaune vif, et à un jaune si pâle qu'il en semblait blanc. Les tubes à fumée aspirèrent les gaz, la vapeur se forma dans le tube de la chaudière et s'accumula dans le dôme, pesant sur l'acier rond jusqu'à ce qu'un tube distributeur s'ouvre. Elle se rua sur les valves distributrices, bifurqua alternativement sur chaque face des pistons à haute pression. Enfin, s'échappant dans d'autres cylindres, elle passa dans les tuyères et de là vers les cheminées.

Le faible mouvement transmis par les pistons à des bielles reliées aux essieux moteurs par des manivelles extérieures fit tourner les roues géantes d'un quart de tour, puis d'un demi, et enfin d'un tour complet, encore paresseux, mais relayé, amplifié, multiplié par le flot de vapeur brûlante ronflant dans les tubes de surchauffe. La machine s'affranchissait, prenait son essor, s'organisait dans son élan aveugle. Le doigt tremblant des manomètres tintait contre le verre, les pompes ronflaient, le charbon se déversait dans la gueule béante, aussitôt transformé en chaleur, vapeur, mouvement, toute une alchimie géante se développant sous les yeux, dont je n'étais plus que l'apprenti sorcier.

Cent, cent dix kilomètres, cent trente kilomètres à l'heure : les deux locomotives tracteuses s'étaient mises à l'unisson, imprimant à l'ensemble du convoi une allure démentielle. J'entendais les rails gémir et craquer sous les meules d'acier des innombrables roues, je voyais la poussière du remblai s'envoler sous le fantastique déplacement d'air, je voyais le néant se ruer sur moi par les fenêtres de contrôle, tirant des écrans et des blindages une vibration mélodieuse, pleine d'une obscure menace.

Je me mis dans un coin, laissant la peur m'envahir, le chaos de mes pensées s'organiser au fil de la panique, tantôt dans la certitude raisonnée de ma mort, tantôt dans l'espoir que quelque chose allait se produire, n'importe quoi, qui viendrait déchirer ce voile de cauchemar qui s'appesantissait.

La mer de sel s'approchait, plaque de mercure étincelant sous le soleil. D'un seul coup, nous fûmes dedans, dans l'éblouissement métallique des milliards de cristaux abandonnés là par une mer quaternaire, rabotés, tassés, agglomérés par des siècles de vent.

Je ne devais qu'à mes visières de mica de ne pas être aveuglé. Le ciel et la terre se confondaient dans un bain de magnésium, mais je me trouvais pour ma part plongé dans une fournaise semblable à celle qui rugissait devant moi, de l'autre côté du pare-feu. Ma vue s'habituant, les détails réapparaissent, et je me rendis compte alors que quelque chose avait changé.

Le train incurvait sa route. Je le voyais, lui dont je n'avais vu qu'une partie. Depuis la veille, il fonçait droit devant lui, dérobant à qui, comme moi, n'avait pas eu le privilège de monter sur le toit, sa propre image et l'explication de son mouvement. Encore n'en avais-je perçu qu'une idée plus que sa réalité : il faisait nuit, les deux locomotives de tête n'étaient que de lointains brûlots. Pour la première fois, je le voyais se déployer sous mes yeux, et cela me fit le même effet que si mon destin s'était matérialisé sous mes yeux. Car mon avenir, j'en eus la certitude, n'était pas séparable du vecteur qui sous-tendait mon existence. J'étais l'otage du train, mais j'avais été celui qui l'avait relancé. J'étais mon maître en étant l'esclave, même si c'était encore là un effet de la règle du jeu. *J'étais le train*, son sort était le mien. Les dernières réticences envolées, j'entrepris de charger le foyer de la chaudière à bloc.

L'aiguille du spidomètre heurta le butoir des 200 km/h, revint en arrière puis prit son élan et pulvérisa le fond du cadran. Les bruits se fondirent en une longue et unique plainte, tandis qu'une vibration profonde s'emparait du convoi. De nouveau, les détails disparaissent. Je voyais à travers mon sang un boisseau de lignes de fuite hérissées comme des lances. Les roues s'étaient transformées en soleils courant sur les rails comme des comètes.

Le train se hérissa de fusils. Les majestueux canons s'élevèrent et flairèrent le vent, de toute leur âme ouverte, avide et dure au mal. Bientôt, oui, bientôt la guerre ! Bandes chargées de balles explosives, brunes à têtes rouges, incendiaires, rouges à têtes brunes, dum-dum finement sciées du bout, bandes enclenchées d'un geste brutal dans les culasses luisantes, chargeurs enfoncés à coups de poing sur le dessus des mitraillettes, bombes glissées dans la gueule des mortiers, la guerre, la guerre, bientôt la guerre ! Je devinais le cheminement

graisseux des obus de 480 sur les chemins de roulement, les gargousses poussées par les écouvillons, le soupir des pistons élévateurs, l'affairement, les ordres, les cris, métal contre chair, chair contre chair, sueur, larmes, peur. Je devinais le train tout entier comme une échine tendue, arc-boutée dans un ultime effort. Un HOURRA ! étouffé me parvint, poussé par mille poitrines. Et je sus que rien n'arrêterait jamais la course du train sur le miroir de sel, qu'un anéantissement profond, complet, que personne n'avait encore entrevu.

Le désastre était là, araignée courant sur les rails à notre rencontre, étincelle invisible de tout le monde, sauf moi, qui étais là au bon moment, au bon endroit, cerveau du train et ses yeux : un train.

Un train venait à notre rencontre. Le train de l'ennemi. Ce n'était qu'un point minuscule, mais il occupait toute la voie. Je n'eus pas besoin de déplier la carte pour savoir que nous étions à l'endroit exact prévu pour notre affrontement. « Ils » avaient réglé ça au millimètre, à la seconde, les politiciens, les états-majors au plus haut niveau, les officiers. Quelque part dans l'immensité de cristaux neigeux, ils regardaient les deux convois se ruer l'un contre l'autre. 10 000 mètres, 8 000, 6 000...

Le train ennemi se dessinait maintenant avec netteté. Il crachait une épaisse fumée noire et derrière lui le sel se vaporisait, formant un nuage d'une blancheur éblouissante. On aurait dit qu'il fuyait une tornade, alors qu'il la créait. Nos canons avaient beau chercher l'adversaire... Il était trop près maintenant. Les soldats avaient beau plisser les yeux pour deviner l'embuscade, le piège, la ruse, ils ne verraient rien. La mort était *devant* eux.

À 250 km/h, nous abordâmes une immense courbe bâtie sur une digue. L'ennemi, trois locomotives sans grâce, carrées, peintes dans un rouge sang veiné de traînées huileuses. Les wagons volaient, comme soulevés de la voie, hérissés eux aussi de canons. Je pensai au colonel : *Nous n'allons pas nous encombrer de tirs*, et je me mis à rire. À rire. Ô Dieu ! nous allions percuter l'ennemi au maximum de nos vitesses conjuguées, près de 450 km/h ! Nous le percutions !

Mes tympan éclatèrent dans le prodigieux jappement du métal enfoncé, chaudière contre chaudière, tampons contre tampons, boggie contre boggie, six mille tonnes jetées dans le même creuset. Roues tranchant d'autres roues, elles-mêmes coupées en deux par des essieux tourbillonnants ! Bielles s'enfonçant dans la carcasse mugissante de l'adversaire ! Monstrueuses lances de métal chauffées à blanc éparpillant l'architecture des marteaux-pilons, pompes et compresseurs en bombes à fragmentation ! L'onde de choc avait à traverser les monstrueux wagons, mais elle les plia tous comme des boîtes de fer-blanc, les malaxa dans sa poigne invisible, les éparpilla

en mille morceaux en un monstrueux concassage, chacun s'emboîtant, déchirant et réduisant l'autre dans un raz de marée de ferraille, de bois, d'acier, et de chair humaine.

Je confesse que je ne vis rien, rien que cette vague noire s'élevant sur l'horizon pour me rouler dessus, rien qu'un maelström dont la vague avant-coureuse me souleva et m'emporta. J'entrai et ressortis couvert de champignons incandescents, chaque gargousse explosant en gonflant l'incendie d'un flot de poudre en furie, me soulevant pour me porter ailleurs, dans des orages de shrapnels, des cyclones de vapeur et des tornades d'air chaud dont l'une d'elles me prit enfin et me jeta à plus d'un kilomètre de là. Je me souviens de la morsure du sel sur mes blessures. Je sais que je criai, puis je m'évanouis.

Quand je revins à moi, un gigantesque incendie dévorait ce qui restait des trains de guerre : deux scolopendres enlacées dans un combat mortel. On dit que ces animaux-là ne craignent pas d'aller dans le feu, et c'est bien l'impression qu'ils donnaient : de s'être rejoints en enfer pour régler un vieux compte, et d'être morts ensemble, à la manière des scorpions. Le feu avait refait ce que le choc avait défait : assez étrangement, chaque convoi était retombé dans l'axe de sa venue, et bien qu'il ne subsistât que carcasses noircies, tôles fracassées, pelotes incandescentes de canons, de tubulures, d'essieux et de rambardes, il émanait de l'ensemble un peu de cette formidable puissance qu'il avait montrée.

Bien sûr, les locomotives de tête avaient disparu. Elles s'étaient fondues dans un magma vermillon que d'ultimes spasmes traversaient encore de lueurs magnétiques.

D'innombrables corps carbonisés jonchaient le sol de sel noirci sur plusieurs centaines de mètres, grésillant sous la pluie. Le nuage né du choc des titans s'était résorbé au contact des hautes couches de l'atmosphère, et d'énormes gouttes tombaient de très haut en sifflant, se vaporisant avec un crachement de chat en colère au contact des débris fumants. L'air était plein de cendres. J'en avais plein la bouche, plein le nez, et jusque dans les oreilles.

Je tentai de me lever, mais en vain. J'avais les deux jambes cassées, un bras démis et la douleur qui rôdait dans mon corps se focalisait avec sauvagerie à chacun de mes mouvements. Mon casque avait roulé un peu plus loin, mais il m'avait heureusement protégé dans ma chute.

C'est grâce à lui que la commission d'examen sur le théâtre du combat me trouva. Elle cherchait en priorité des gradés, et, n'en trouvant pas, allait se décider à fouiller parmi le charnier des hommes de troupe quand le casque aux yeux de mica attira l'attention d'un enquêteur. On me posa sur une civière faite d'un manteau et de deux perches glissées dans les manches, puis de là sur une draine aux roues caoutchoutées.

Dans un semi-coma – mais une partie de moi-même restait lucide, presque sereine – j’assistai aux recherches. Disposés en deux files perpendiculaires, les enquêteurs ratissaient méthodiquement le lieu du carnage. Pour les plus gros débris, on avait fait venir une grue. Les autres étaient ramassés et glissés dans des sacs de jute que des soldats déversaient sur de longues tables. Là, des médecins, des anatomistes et des mécaniciens séparaient la chair du métal, reconstituaient ce qui avait besoin d’être reconstitué, rapprochaient ce qui avait besoin d’être rapproché et finissaient par disposer chaque corps sur les autres, en deux tas sensiblement jumeaux, me sembla-t-il. Les nôtres à gauche, les autres à droite. Deux aréopages d’hommes en noir et de militaires chamarrés allaient de l’un à l’autre, faisant et refaisant les comptes, et je les entendais se disputer pour un métacarpe douteux ou un visage brûlé qu’ils tentaient de se refiler.

Un homme se détacha du premier groupe et s’approcha de moi. Je vis ses yeux m’effleurer. Il demanda à voix basse :

— Il tient ?

Le médecin qui me veillait après m’avoir administré une piqûre de solucamphre et placé des attelles, posa sa main sur mon front :

— Il tient.

— Il faut qu’il tienne, dit l’autre.

— Il devrait tenir, chuchota l’homme de l’art. Sa main sur mon front se faisait légère, amicale. Il ajouta : C’est un brave garçon. (Ou : C’est un patriote ?)

Le colonel vint, lui aussi. Il ne sembla pas me reconnaître, mais il eut l’air content de me voir. Il posa la même question mais n’écoula pas la réponse. Il dit :

— C’est le seul. Le seul rescapé. Il DOIT vivre.

— Il vivra, mon colonel. Vraiment, le seul ?

Le colonel se redressa, mit ses mains sur ses reins et grimaça.

— Quel dur métier. Oui, c’est le seul.

— Alors, nous avons gagné ? souffla le toubib.

— Je le pense, mon ami. Oui, je le pense. Tenez, voici la commission d’armistice. (Sa voix enfla, à l’adresse de quelque invisible interlocuteur.) Il tient, messieurs ! Il tient !

Subitement, je me trouvai entouré d’une vingtaine de chefs de guerre, de ministres et de secrétaires d’État. Je reconnus notre ministre de la Guerre, N..., à sa barbe blanche et à sa coquetterie dans l’œil. Il donnait familièrement le bras au comte Otto de B..., le ministre de la Défense adverse, et celui-ci s’efforçait de faire bonne figure. Légèrement en arrière, je vis des journalistes et des photographes qui se pressaient pour observer la scène dont j’étais le centre. Tout s’additionnait. Cette bousculade jointe au soleil qui

tapait, à la poussière et à l'odeur écœurante de fer, de bois et de chairs brûlés.

J'entendis des mots, « fin des combats... bataille décisive... accord de deux grandes civilisations... », puis une sonnerie militaire et enfin, au milieu d'un grand et miraculeux silence, le grattement de deux plumes raturant un parchemin : on venait de faire la paix sur mon dos.

Mille cent vingt-sept morts de notre côté, contre mille cent vingt-huit de l'autre. Tous les ennemis étaient morts, mais moi j'étais vivant. J'avais donné la victoire à mon camp.

Des fanfares se mirent à jouer *Chatanooga Choo choo*, puis *Boogie-woogie bugle boy* sur un rythme très lent, presque langoureux, et le paysage défila autour de moi : je m'éloignais sur ma draisine de rêve, doucement comme sur les ailes de la gloire. Le soir tombait, diaprant le désert de violines et de roses charnels. La dernière chose que je vis avant de m'évanouir enfin fut la double montagne dressant vers les premières étoiles une dentelle convulsive de bras et de jambes. Les morts. C'étaient des montagnes de morts.

Je me réveillai dans un train sanitaire, près de la frontière. On avait réduit mes fractures et remis mon bras en place. J'étais sanglé, plâtré, lavé et vêtu d'une chemise blanche immaculée. Au bout de mon lit, j'avais le chef d'état-major interarmes, le chef d'état-major de l'armée de terre, le général commandant les troupes portées par chemin de fer et le colonel du 13^e R.I.P.S.N.C.F. J'étais des leurs maintenant, quasiment un camarade de promotion. Ils partageaient ma gloire. Ils me demandèrent de les tutoyer.

Quinze jours plus tard, un autre train entra dans la petite gare-frontière, à reculons. Il ne comportait qu'un wagon, dévolu à mon usage exclusif, meublé de poufs et de méridiennes, avec des tapis épais et des rideaux de cuir. On me donna un uniforme de capitaine, on glissa entre mes doigts les meilleurs cigares orientaux et l'on me posa dans un fauteuil devant une fenêtre, avec à portée de main un seau à champagne plein de bouteilles exquis, un saladier rempli à ras bord de petits grains noirs et des blinis empaquetés dans des serviettes chaudes. Le voyage du retour commençait.

Nous ne revînmes pas dans la capitale par le plus court chemin. Je n'étais pas guéri de mes blessures, et j'imagine que le gouvernement voulait que sa victoire fût incarnée par un ange sans couture, les muscles faisant craquer ses manches et capable de se tenir debout tout seul. Aussi, dès la première gare du parcours, bifurqua-t-on vers les plaines du Sud-Est, ses riches cités portuaires et ses mines.

La chaleur de leur accueil donna le ton du voyage : un délire qui n'allait cesser de s'accroître d'étape en étape, jusqu'à atteindre des sommets dont je ne redescendais moi-même dans le calme et la

solitude de mon compartiment qu'au prix des plus rudes efforts de la raison. Fleurs, télégrammes, orphéons, cris, arceaux de pain bénit, filles et femmes frottant leurs seins sur les vitres, enfants propulsés de bras en bras afin qu'ils me touchassent, vieillards sanglotant de fierté, pièces d'or jetées par poignées, et j'en passe... J'eus tout. La tête me tournait quand le train s'arrachait aux vociférations et s'enfonçait toujours plus avant dans les recoins du pays, petites vallées paisibles où l'on venait me voir en carriole, presque oubliées où des veuves de pêcheur graissaient sans dire un mot la tige de mes bottes avec leurs langues, forêts profondes où le progrès s'engouffrait avec moi et transformait le paysage le temps que j'y restais. J'étais un raz de marée à moi tout seul, dont les journaux exagéraient à dessein la grandeur et la force. De sorte que les populations ne s'étonnaient pas de me voir seul : n'étais-je pas de taille à avoir vaincu toute l'armée adverse ? D'une façon, n'étais-je pas le train de guerre, sinon sa force, du moins son esprit, quelque créature surnaturelle née du bouillonnement de sa vapeur, de l'alchimie féroce de son charbon et de la transmutation de son fer ?

C'est ainsi que de bout en bout du pays gagna le culte du Train, cette adoration d'un dieu dont l'âme s'était réincarnée sous les traits d'un jeune officier. Les gares devinrent des lieux de recueillement, les rails des Voies sacrées, et les chefs de gare des confesseurs qui faisaient patienter la foule en parlant de mes mérites et en lisant d'une voix extatique le récit de mes exploits dans le petit supplément illustré des journaux du dimanche. Quand mon train paraissait, il était accueilli par un gémissement de pâmouison, les cloches se mettaient à sonner et l'on jetait des mouchoirs, des montres et des lettres d'amour sous les roues afin qu'elles en fassent de la charpie dont on bourrerait ensuite la doublure des habits. Des officiers d'état-major me précédaient toujours en voiture, veillant à ce que tout soit prêt. Je n'avais qu'à paraître.

Tant de gloire, tant d'amour, tant d'adoration ! Je finissais par trouver ça naturel, moi aussi. Je ne rêvais plus aux montagnes de morts dans le désert de sel. Mes nuits étaient plus calmes, mes blessures cicatrisaient. Le visage de mes camarades broyés dans le carnage avait cessé de me hanter. Quand enfin mon train s'approcha de la capitale, deux mois avaient passé, deux mois de fêtes, de banquets et de jubilés. Tout cet élan dont j'avais pu penser qu'il retomberait ne faisait au contraire que s'accroître. Les officiers ne souriaient plus. La nuit, je les entendais murmurer et grogner sous mes fenêtres. Depuis leurs voitures, ils négociaient au téléphone de campagne d'obscurs traquenards. Mais je n'en avais cure : je montais en grade à chaque étape. On donnait mon nom aux boulevards, des fabricants de dragées et de papier crépon assaillaient mon wagon et je

signais d'une main négligente des contrats mirifiques qui m'assureraient une retraite heureuse et me feraient paraître dans toutes les confiseries et les boutiques de jouets.

Une seule chose m'importait maintenant : fouler les quais de la Gare centrale, et descendre en vainqueur l'avenue qui m'y avait conduit, deux mois plus tôt. Car il me manquait cette part de moi-même qui à l'homme fait d'aujourd'hui ajoute le jeune homme qu'il a été et ajuste au content d'honneurs et de bienfaits du premier les manques et les espoirs du second. J'avais hâte de rassembler ces deux instants – celui de mon départ et celui de mon retour – dans une continuité glorieuse qui me rassurerait sur mon propre destin.

Quand, ce jour-là, penché à la fenêtre de mon wagon, je déchiffrai sur le flanc rond d'un château d'eau, en lettres rouges sur fond blanc, les mots : GARE CENTRALE 3 KM, j'éprouvai un plaisir que ni les médailles, ni les réceptions, ni la certitude d'avoir sauvé mon pays n'égalaien^t. Le chant des aiguillages, le cliquètement des vitres dans leurs cadres de bois, le heurt sourd des essieux à chaque coup de frein, tout cela composait le chant qu'attendait mon cœur. Le chant culmina quand je vis la toile d'araignée du hall d'arrivée apparaître et emplir le ciel de ses filaments noirs de suie.

Ce fut l'apothéose. Des milliers et des milliers de gens pressés sur les quais, des orchestres militaires, des feux d'artifice en plein jour, des confettis, des drapeaux et des guirlandes, tout y était. Un tapis rouge commençait là où mon train stoppa dans un grand gémissement. Tout raide encore du long voyage, je descendis.

Le Président m'attendait, le Conseil des ministres, l'Assemblée nationale. Un sénateur chut sur les rails, tant on se pressait. Je cherchai des yeux ma mère, mon père, mes amis, mais ils étaient invisibles dans la foule. Déjà, on me poussait devant une brassée de micros. Je balbutiai ce que j'avais dit et redit : honneur, patrie, victoire, pauvres mots, essentiels et pourtant déjà profanés. Inutiles. On me tirait déjà par la manche, j'avançais dans une allée d'éclairs, les yeux crevés par les flashes, serrant des mains, des milliers de mains, comme autant de pieuvres.

Je ne compris qu'au dernier moment, en suivant le tapis vermeil à double liséré d'or qui tournait à angle droit, une fois, puis deux fois, qu'on me menait sur le quai parallèle à mon train. Là, il y avait un autre train, que d'immenses tribunes chargées d'une foule hurlante m'avaient dérobé.

Un autre train de guerre.

Un autre train de guerre, de forme plus moderne, d'un vert profond et le reste noir, l'avant barré d'un soc pareil à celui d'un chasse-neige, épais comme mon bras. Les barbelures étaient grosses comme un doigt

et des pieux d'acier soudés comme les dents d'une double mâchoire. Derrière, des wagons surbaissés, de véritables blockhaus sur roues, des canons, des tourelles... Et ce qu'on criait à pleine gorge, ce cri qui soudain s'unifiait, s'ordonnait et me disait avec clarté ce qu'on attendait de moi, c'était **VIVE LA GUERRE ! À BAS L'ENNEMI ! LA GUERRE, LA GUERRE, LA GUERRE !!**

Le président de la République et le ministre de la Guerre me tenaient le bras, et, derrière, des généraux et des industriels empêchaient toute fuite. Tout ce beau monde souriait, bien sûr. On me mena au pied du premier wagon, une porte s'ouvrit, je vis des soldats, jeunes pour la plupart, le visage blême et tiré par l'insomnie, qui attendaient. Le Président se pencha vers moi :

— La guerre, encore... chuchota-t-il. L'ennemi... odieuse engeance... avons dû lui déclarer la guerre... Qui mieux que vous... ? Espoirs... ne nous décevrez pas...

Qui mieux que moi, en effet ? Qui mieux que moi pouvait conduire ce train de guerre vers l'ennemi, encore une fois ? Encore une fois vers le charnier, vers le choc frontal des deux mastodontes farcis de chair humaine, encore une fois sur la plaine de sel, en un combat définitif ?

Peut-être cette fois-ci la perdrons-nous, la guerre, mais on avait préféré ce risque à celui de voir rentrer un héros trop grand, trop aimé, susceptible d'ébranler les institutions, et, qui sait, de prendre le pouvoir. Je devinai ce qui s'était passé : l'opposition me prenant comme porte-drapeau, s'activant en coulisse, menant une campagne de presse sournoise. Des cartels, des lobbies déléguant des éminences grises, des négociations entre deux portes, des accords à minuit, des pots-de-vin distribués. L'Église. Les curés graissés, la barrette de cardinal promise à ceux qui m'aimaient. Jésus est revenu, il voyage en première classe. Les prêches, les sermons. Les journaux gagnés par le complot, des assassinats... l'opinion publique qui hésite sur le fil du couteau, un ou deux Arabes jetés en pâture : ils ont volé le cabas de ma mère, la maman du héros. Une collecte des bons patriotes, ceux du bon bord, le nouveau cabas que la pauvre femme avait dû recevoir les yeux ronds, aussitôt photographiée. Les sondages inquiétants, la Chambre des députés qui frémit comme une mare de méthane, les pestilences... J'étais au cœur de tout cela.

Le pouvoir s'était débarrassé de moi en suscitant un nouveau conflit, retournant habilement et exploitant les ardeurs belliqueuses de l'opposition, et me confiant le sort de cette nouvelle guerre comme il m'aurait confié la clé des piscines ou des magasins de farces et attrapes si je les lui avais demandés. Bien joué. Mon départ arrangeait tout le monde. Le train de guerre était sous pression, il ahanait comme au bord de l'orgasme, et de ses sphincters d'acier fusaient des humeurs et des gaz trop longtemps contenus. À ce corps gigantesque, il

manquait une âme. Moi. On me poussa. Je montai.

Tandis que le titan sortait de la gare à reculons, manœuvrait sur l'immense nœud de rails et s'orientait vers le large à la manière d'un cuirassé qui prend le vent, je remâchais tout cela dans ma tête. Je voyais déjà les commissions d'experts sur le théâtre du combat arrivant dans le désert de sel, dépliant les tentes, installant les tables, préparant les décomptes. Apéritif le soir sous une moustiquaire. Les officiers ennemis se congratulent. Encore une fois, une guerre civilisée. Pas plus de trois mille morts. Le train prenait de la vitesse. Je montai sur le toit. Je sautai dans un wagon plein de sable qui nous croisait. Je faillis m'y engloutir et périr, d'ailleurs. J'y restai caché jusqu'au soir.

Voilà l'histoire. Pour l'Histoire, avec un grand H, je suis mort là-bas, dans ce deuxième train qui ne compta aucun survivant, comme je l'appris par les journaux. Pas plus que n'en compta le train de l'ennemi. Score nul. Nos conquêtes en furent consolidées. Ma seconde existence, clandestine puis anonyme, n'a aucun intérêt.

Je reviens parfois ici, sous ces voûtes séculaires. Il me semble en fermant les yeux que résonnent encore les fanfares et les pompes de ce temps-là, quand j'étais un héros et que je conduisais le train de guerre à la bataille.

Un jeune con dans le train de l'Histoire

Le jeune con pénètre dans la Gare centrale à 8 h 35 du matin. Il tient un attaché-case à la main, il est coiffé d'un feutre crème ridicule, il porte un costume Rodin en velours élastique crème également, par-dessous une chemise en popeline turquoise pâle Play Boy, et par-dessous encore un slip Hom qui moule serré ses précieuses roubignoles. Le jeune con est chaussé par Stéphane Kélian, son temps est mesuré par la Timex quartz bracelet croco qui lui enserre le poignet gauche, Delon le parfume discrètement, ses petites dents de loup mâtiné mouton ne connaissent que Sanogyl au fluor, son précieux trou du cul est marié avec Scottex, « la douceur là où on en a le plus besoin ». À la main gauche, le jeune con tient une revue à la con, probablement *L'Expansion*, qu'il a achetée pour le voyage au kiosque de la gare, où il s'est procuré également un paquet de Royale, la cigarette de l'évasion.

Le jeune con est de taille moyenne, il est fluët, il a les épaules en bouteille de Perrier, la poitrine creuse et glabre, pas de taille, pas de hanche, des cuisses de poule et des mollets de coq, mais déjà un petit ventre, qu'il doit aux repas de *La Belle Meunière* et à Busch, la bière des hommes de l'Ouest. Le jeune con est âgé de vingt-sept ou vingt-huit ans, mais il fait plus. Il a les cheveux blond-roux coupés à la Harrison Ford, le teint rosé mais fané, des yeux sans couleur, un petit nez pointu avec des narines énormes à l'intérieur veinulé, une bouche sans lèvres, le menton fuyant, un cou de dindon avec une grosse pomme d'Adam pleine de coupures de rasoir, parce que le jeune con s'obstine à raser ses quatre poils avec un coupe-chou Olsen dangereux comme un Bowie Knife. Dans son dos, ses relations l'appellent Laurel.

En somme, le jeune con ressemble à un jeune con comme deux gouttes d'eau. Le jeune con est dans les affaires, des affaires à la con, bien entendu.

À 8 h 37 du matin, le jeune con grimpe dans son train, qui doit l'emmener à Paris pour ses affaires, et peut-être une pute de l'avenue Clemenceau, s'il a le temps. Ou tout au moins, le jeune con croit qu'il grimpe dans le bon train. Mais, comme il a cette habitude de con qui consiste à marcher le nez pointé vers ses chaussures pour avoir un air profondément affairé, et qu'en outre le jeune con est myope comme

un oryctérope mais qu'il est trop coquet pour porter des lunettes, le voilà qui se trompe de train.

Au lieu de monter dans le train pour Paris, le jeune con prend le train de l'Histoire. Mais il ne s'en aperçoit pas. Il pénètre dans le premier compartiment où il a cru distinguer une place de libre, et il se pose, raide comme la justice qui a avalé un parapluie, sur le siège garance des premières classes. Le compartiment est déjà occupé par un mignon froufrouant de dentelles, un poilu de 14-18 crotté jusqu'aux sourcils, et un légionnaire romain du Haut-Empire patibulaire et basané, occupé à se curer les ongles avec la pointe pyramidale en mauvais fer rugueux de son javelot.

Le jeune con ne trouve rien d'anormal à ce voisinage. Il l'ignore. Il a bien pris garde à ne pas dévisager ses compagnons de voyage, il évite toujours soigneusement la communication avec les gens de hasard, souvent *vulgaires*, il a *positivement horreur* de ces bavardages remplis de fausse cordialité qu'on se croit obligé de nouer avec ses voisins de compartiment. Aussi maintient-il fermement son regard myope fixé en direction de la fenêtre, derrière laquelle il devine à peine les pans brouillés de la gare, les flancs baveux et luisants des trains mitoyens, les silhouettes floues des voyageurs.

Il a posé son attaché-case verticalement sur ses maigres cuisses de poule, ses ongles soigneusement manucurés de la veille crispés sur la règle métallique du fermoir. Le jeune con fait bouger ses petites épaules, ses petites hanches, son précieux petit cul contre le dossier et le siège garance, dont le simili-cuir crisse. Le jeune con veut être confortablement installé pour le voyage. Quand c'est fait, quand sa délicate colonne vertébrale est bien d'équerre au-dessus du centre de gravité de son bassin rachitique, il ouvre son attaché-case d'une pression des deux pouces, en sort un petit carnet à la con, avec une couverture verte et des feuilles quadrillées maintenues par un ressort, pose le carnet sur le couvercle de l'attaché-case, qu'il a refermé et mis à plat sur ses cuisses.

Dans la poche intérieure de sa veste, le jeune con prend son stylo, un gigantesque Mont-Blanc à plume de platine offert par maman pour son vingt-cinquième anniversaire (mais en réalité il l'a perdu et s'en est racheté un pareil pour ne pas faire de peine à maman), et le tourne un moment entre ses doigts osseux. Le jeune con se fait un devoir de noter sur des carnets tout ce qui lui arrive d'important au cours de la journée, parce qu'il s'est aperçu que son chef de service le faisait.

C'est à cet instant, alors qu'il est 9 heures, que le train du temps démarre. Et, comme toujours, tandis que les énormes bielles du train du temps commencent à coulisser dans leur cylindre pour entraîner la rotation des roues se produit ce léger déphasage temporel qui projette un court instant le train dans le futur. Une lueur incandescente

illumine la gare, nappe la surface de la vitre d'un tain de mercure, cloue les occupants du compartiment, le jeune con en particulier, contre leur dossier, avec cent mille lances embrasées aux pointes plus brûlantes que les fourches des diables de l'enfer. Le jeune con ferme les yeux, une migraine soudaine lui martèle les tempes, des images rouges et noires bondissent à l'envers de ses paupières, ses oreilles commencent à vibrer dans l'intense roulement de tambour des mégatonnes fracassées. Mais, juste comme le souffle de la bombe va passer sur le train, le déphasage du départ prend fin ; les bielles ont poussé les roues d'un premier quart de tour, et la rame s'ébranle dans la morsure des motrices sur les rails.

Le jeune con rouvre les yeux, émet un petit reniflement agacé. Ses yeux myopes essaient de percer les profondeurs du ciel qui ondoie de l'autre côté de la vitre, mais il ne perçoit qu'un indistinct mélange de gris et de bleu qui clignote. Quelque peu ennuyé, il dévisse le capuchon de son Mont-Blanc et écrit sur la première page de son carnet : *Au départ, éclair, coup de tonnerre, mais sans suite apparemment. Heureux ! je n'aurais pas aimé être trempé à l'arrivée : fait la bêtise de ne pas prendre d'imper.*

Le jeune con revisse le bouchon de son stylo. Il ne sait pas qu'il a perçu, le temps d'une fraction de seconde, l'explosion d'une ogive nucléaire de deux mégatonnes faisant partie du lot qui réduira son pays en cendres au cours de l'échange limité qui l'attend dans un proche futur. Son pied droit, finement gainé par Stéphane Kélian, bat nerveusement sur la moquette du compartiment : ses voisins, qu'il évite toujours délibérément de regarder, font auprès de lui un tapage qui met à rude épreuve ses nerfs fragiles de jeune con. Le poilu de la guerre de 14 chante (horriblement faux) *La Chanson de Craonne* en frappant la mesure sur le sol avec la crosse de son Lebel, le mignon susurre quelques sonnets d'une horrible voix de fausset, le légionnaire raconte ses campagnes dans un dialecte du bas Latium que personne ne comprend, soulignant chaque éventration par un grand rire plein de postillons.

Lorsqu'une minime goutte de salive vient atterrir sur le fin Tergal de son pantalon, le jeune con a une contraction révoltée de tout son être raffiné. Il doit se retenir à quatre pour ne pas lancer au vulgum un regard courroucé, peut-être une injonction définitive. Il y réussit. Il sort de sa poche un mouchoir humecté à l'eau de lavande, frotte discrètement la bulle de salive maculant son genou ; puis il reprend son stylo, pour noter : *Me trouve en compagnie extrêmement déplaisante. Les premières ne sont décidément plus ce qu'elles devraient être. Prochaine fois, frais couverts ou pas, ce sera Air Inter.* Il a à peine écrit ces réflexions qu'une nouvelle série de détonations, qu'il prend une fois encore pour le roulement d'un tonnerre lointain, résonne quelque part

dans le paysage temporel que traverse le train. Il soupire, raffermi sur son crâne étroit son petit chapeau ridicule. Des bruits se produisent dans le couloir, la porte du compartiment est brutalement tirée.

Cette fois il ne peut faire autrement que tourner la tête. Sur le seuil se tient debout un enfant, une enfant plutôt, qui le regarde du fond de ses immenses yeux noirs ; elle est vêtue de haillons qui lui semblent parcourus de traînées brunâtres, comme de la boue liquide. Elle a peut-être sept ou huit ans. Il lui manque une jambe, coupée ras au-dessus du genou. La petite fille tend la main vers lui, noir noir son regard. Le jeune con a la force de refuser cet appel à une pitié par trop voyante. Il incruste ses épaules dans le dossier, écrit : *Les Premières ! Qu'en disais-je ? On y admet maintenant de petites mendiantees – sans doute ces Yougoslaves volées par les Gitans, dont on parle tant. Mais que font les contrôleurs ?* Les lèvres déjà minces du jeune con sont devenues deux lignes de chair blême autour de sa bouche pincée d'écœurement. Au-dessus du paysage qui défile, il aperçoit de petites formes volantes qui font des arabesques curieuses, plongent, remontent en chandelle, replongent. Ce sont des avions. Il croit voir des hirondelles agacées par l'humidité de l'atmosphère. Il l'écrit. Au niveau du sol, des efflorescences globulaires, couleur framboise, illuminent par place le vert éteint des prés. Ce sont les bombes au napalm. Il croit y voir des feux de broussailles allumés par des paysans, l'écrit.

Mais un nouveau tumulte se fait entendre du côté de la porte du compartiment. Le jeune con y glisse un œil coulis. La mendiante a disparu, mais à sa place se tient un... mais oui, un Arabe, et habillé comme un Arabe chez les Arabes, d'une djellaba dégoûtante. Le jeune con a un sursaut, car l'Arabe a fait un mouvement comme pour pénétrer dans le compartiment. Et ne tient-il pas un fusil ? Le jeune con sent son cœur fragile s'emballer. Et si c'était un détournement ? Un enlèvement ? Avec toutes ces histoires de terrorisme islamique !

À peine a-t-il le temps de goûter à la petite peur qui creuse un peu plus son sternum creux, que l'Arabe n'est plus là ; il semble se produire des mouvements confus dans le couloir, où des hommes en kaki, sans doute des gendarmes, entraînent l'étranger. Sur son carnet, le jeune con note : *Encore un exemple du laxisme socialo-badinteriste – un basané dans les Premières ! Et, j'en suis sûr, sans billet ! Mais cette fois, la S.N.C.F. a réagi. Les fonctionnaires ne sont pas tous des communistes.* La bouche du jeune con s'étire en un vague sourire pâle ; il fait glisser sa salive dans sa gorge, son index tâte sa pomme d'Adam, où les coupures du rasoir font de petits bourrelets disgracieux. Le jeune con a chaud ; il ferait bien descendre sa cravate de quelques centimètres, mais il a *positivement horreur* du négligé. Il a l'impression qu'il va s'assoupir. Il décide de faire un tour au bar, boire un café. Il se lève, pose son attaché-case sur son siège pour marquer sa place, traverse le

compartiment la tête droite et les yeux à deux mètres du sol. Il manque s'étaler, il s'est pris les pieds dans la hampe du javelot, qu'il pense être une canne à pêche. Il lance un « Hum ! » bien senti, il est dans le couloir.

À l'extérieur, il voit de hautes cheminées crachant vers le ciel sombre de roulants panaches de fumées. Il prend le temps d'écrire : *Traversons une région industrielle. À la bonne heure ! Il n'y a pas que grèves et fermetures d'entreprises, dans le pays.* Mais le couloir se trouve soudain rempli d'un troupeau pressé d'hommes et de femmes en gris qui se hâtent vers l'extrémité du train, encadrés par des soldats en uniforme noir, curieusement casqués, et tenant en laisse des chiens policiers. Le jeune con s'écrase contre la paroi pour laisser passer ce flot, il entend vaguement : *Schnell ! Raus ! Junden !*, et puis il se sent poussé, entraîné à son tour, ses jambes battent malgré lui à l'unisson des autres jambes, *Schnell ! Schnell !*, il ne comprend pas trop bien ce qui lui arrive et il traverse ainsi plusieurs compartiments avant de se retrouver dans le wagon-bar, où le tumulte s'apaise. Le flot des hommes en gris et des soldats en noir s'est tari, mais le jeune con en reste bizarrement remué à l'intérieur de lui, sans savoir pourquoi.

Il s'accoude au bar, commande un café et, en attendant, note sur son carnet : *Groupe organisé de touristes allemands...*, mais il ne sait pas quoi mettre d'autre et reste un instant la plume en l'air, regardant dans le miroir en face de lui sa pâle et maigre face de jeune con se refléter dans le verre. Le café lui est servi, il le goûte, fait la grimace : il est infect. Il a *positivement horreur* du mauvais café. Il en fait la remarque au serveur, qui lui répond : « Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, c'est l'ersatz. » Le jeune con prend un air pincé qui lui va à ravir pour répondre : « Je sais bien que ce n'est pas de votre faute, mais *quand même !* »

Il quitte le bar, qui depuis quelque temps baigne dans une sourde pénombre de cave, en se promettant bien d'inscrire au plus tôt quelques autres réflexions lapidaires sur l'administration des Chemins de fer. Sa vessie le sollicite et, comme il va pour entrer dans les toilettes, il est à nouveau bousculé, cette fois par un groupe bruyant de jeunes gens et de jeunes filles qui se tiennent par la taille et chantent *L'Internationale*.

Le jeune con claque de manière volontairement martiale la porte des W.-C. Il sort son carnet. Il note : *Respecte toutes les opinions. Mais si la chienlit vient nous envahir jusque dans les Premières !* Le jeune con est nauséeux. Toutes ces contrariétés, toutes ces émotions l'ont troublé. Mais en toutes circonstances, il faut faire front, garder son calme. Facile à dire ! Le jeune con inspecte dans le miroir de la cabine son front légèrement moite, il tapote ses pommettes, infiltre un ongle profilé par Paulette entre ses deux incisives du haut, trop écartées, ce

qui lui donne un sourire con, sans compter toutes les saletés qui s'y infiltrent. Ensuite il déboutonne le devant de sa chemise, introduit une main sous la popeline, se tâte les aisselles où pendouillent quatre poils blonds, les trouve humides malgré la crème déodorante Rochas dont il prend soin de s'enduire chaque matin. Il soupire, descend sa braguette, prend entre pouce et index sa désolante petite bite qui n'a jamais connu que putes et secrétaires, qu'il met dans le même panier et méprise pareillement, et envoie dans la cuvette un misérable petit jet d'urine. Il s'en met sur les doigts, qui sentent déjà le suint de ses aisselles. Il se lave longuement les mains dans le lavabo, tandis que le train de l'Histoire continue de glisser toujours plus avant sur les rails du temps.

Lorsque le jeune con sort des toilettes, le train a dépassé le bombardement de Guernica, l'incendie du Reichstag, le sac du palais d'Hiver, dont ne subsiste dans l'air qu'un imperceptible parfum de brûlé. Un peu de neige volette derrière les vitres du couloir, le tonnerre qui décidément ne cesse pas gronde au loin, des fusées multicolores éclairent le ciel. Le train de l'Histoire traverse l'offensive de la Marne et, justement, comme le jeune con va pour rentrer dans son compartiment, il se heurte au poilu qui en sort pour gagner sa tranchée. Le jeune con le prend pour un contrôleur et va pour lui tendre son billet, mais le poilu s'est déjà dissous dans son destin alors que le train, qui gagne de la vitesse à chaque tour de roue, vient d'enfoncer la Belle Époque pour pénétrer au XIX^e siècle.

Le jeune con s'est réinstallé sur son siège en maugréant intérieurement contre la désinvolture des employés de la S.N.C.F. Il note sur son carnet : *Parie n'être pas contrôlé d'ici l'arrivée. N'importe qui pourrait voyager sans billet. Et l'État (libéral) qui se plaint de manquer d'argent !* Il se promet de parler de ce problème avec Duflot, très ami avec M. Lekain qui, bien qu'étant d'opposition, a l'oreille du chef de cabinet du ministre de la Coopération. Transport, voyages, étranger, étrangers, même combat. Rasséréné par cette décision importante, le jeune con se laisse aller contre son dossier, et va même jusqu'à quitter le petit chapeau ridicule jusque-là vissé imperturbablement sur son crâne d'œuf. Il l'encastre sur la pointe de son genou, une désinvolture élégante qu'il a observée une fois chez Gustave Fondanèche, un ami de père. Puis il passe une main précautionneuse à travers le maigre épi de ses cheveux blond-roux, avant de scruter attentivement sa paume ouverte. Trois, non, quatre cheveux rachitiques sont coincés entre ses phalanges. Il les retire un à un de sa main gauche, avec autant de souffrance intérieure que s'il arrachait de sa peau des brandons enflammés.

Un communard échappé du siège de Paris plonge dans le compartiment, à la poursuite d'un gros rat gris qu'il parvient à

capturer presque entre les jambes du jeune con, qui ne s'est aperçu de rien car il est en train de noter : *Perds toujours mes cheveux. Impératif prendre rendez-vous de nouveau à l'institut capillaire.* L'affamé est repris par le flot du temps alors que le jeune con souligne trois fois **IMPÉRATIF** et deux fois **INSTITUT CAPILLAIRE**. Dans le compartiment, le mignon a sorti de sous ses fanfreluches un énorme sexe violacé dont il propose l'usage au légionnaire, qui répond par une longue tirade en bas latin, la main sur la poignée de son glaive. Au-dehors, une multitude d'hommes et de femmes démontent pierre par pierre un imposant bâtiment trapu : la Bastille. Le jeune con ne s'aperçoit de rien, il a déplié son journal à la con, qui est bien *L'Expansion*. Alors que les horreurs de la guerre dite en dentelles secouent les plaines sanglantes que le train de l'Histoire traverse à une vitesse toujours accélérée, le jeune con se passionne pour un article intitulé : **LE LOGICIEL AU SECOURS DE LA BUREAUTIQUE**. Louis XIV meurt dans un dernier rôle vérolé alors qu'il bute sur la phrase : *Technophilie et technophobie se livrent à une guérilla infrastructurelle appartenant au champ de l'indusréalité suscité par la gestation d'une Quatrième Vague obstruée par l'obsolescence des capacités de recharge et de renouvelabilité.* Le siège de La Rochelle bascule dans les guerres de religion pendant qu'il aborde un judicieux entrefilet titré : *Au-delà de la querelle Majorité-Opposition, la difficile restructuration d'une entreprise engloutie dans la marée noire de la privatisation.* Le mignon quitte à son tour le compartiment, enjambant allègrement le cadavre du duc de Guise, plus grand mort que vivant, tandis que traîne encore dans l'air le soupir d'Henri IV qui vient de prononcer : « Ce n'est rien, un brutal m'a frappé. » Ce qui frappe le jeune con, c'est un six col. Garamont qui hurle : **DOLLARS ? STOP !** Il replie enfin son journal alors qu'une indécise odeur de brûlé traverse le compartiment comme un songe. Sa narine à l'intérieur rosé frémit, il ne sait pas que Jeanne d'Arc vient de se consumer sur son bûcher. Il lui semble qu'il a un léger creux – cette odeur de rôti, qui vient sans doute du wagon-restaurant – et il consulte sa Timex. Elle indique toujours 9 heures – bien entendu l'heure n'avance plus alors que le temps recule. Il la frappe de l'ongle, mais les cristaux liquides ne veulent rien entendre. « Ça, c'est un monde ! » prononce-t-il à mi-voix.

En sortant du compartiment, il essaie de se rappeler si la garantie marchera encore. Autour de lui, le temps continue de se dévider à l'envers, follement. La guerre de Cent Ans accumule ses morts et ses horreurs, en passant dans un soufflet le jeune con sent quelque chose de mou se tasser sous sa semelle, c'est la cervelle fumante d'un chevalier normand qui vient de jaillir d'un heaume fracassé par une masse d'arme au cours de la bataille de Crécy, le jeune con pense immédiatement à une merde de chien, il prend la décision formelle

d'écrire à la direction des Chemins de fer sitôt arrivé à destination.

Le wagon-restaurant est la proie d'une mêlée confuse où des hommes en armure s'empoignent au milieu des éclats de vaisselle brisée, mais le jeune con n'en a cure : il est occupé à essuyer la semelle de son mocassin avec son mouchoir parfumé à la lavande, qu'il fait ensuite prestement disparaître dans une boîte à papiers sales. Autour de lui, on continue de crier et de s'agiter. Le jeune con trouve tous ces gens d'un *vulgaire*... Et il a *positivement horreur* de la vulgarité. Aussi tourne-t-il très ostensiblement le dos à la mêlée, attendant que le tumulte s'apaise, passé les dernières notes du clairon de Roland à Roncevaux (le jeune con croit à la sonnerie précédant une annonce par micro), les dernières cavalcades Wisigoths de la bataille des champs Catalauniques (il croit y déceler le staccato des roues sur le décrochement des rails).

Le jeune con peut enfin se procurer à la banque du self une galette de maïs et un pichet d'hydromel. Bien sûr il trouve le tout infect. Cela ne fera qu'un motif supplémentaire de plainte. Au fait, cette lettre à la S.N.C.F., pourquoi ne la commencerait-il pas *de facto*, ou... comment dit-on, déjà ? *Ex cathedra* ? Ou *Ex abrupto* ? Il regagne son compartiment dans l'éphémère paix gallo-romaine. C'est précisément le temps pour le légionnaire de dégager le terrain. Les deux hommes se heurtent légèrement au seuil du compartiment et le jeune con, qui a entr'aperçu la tunique rouge et le barda, lance au rustre, sans se retourner, un unique et perçant « Hippy ! » de toute la force de sa voix de fausset. D'abord effrayé, puis étonné, puis tout à fait ravi par son audace, le jeune con s'abat sur le siège, son cœur minable battant la chamade. Et, comme il est seul désormais dans le compartiment, il tire son paquet de cigarettes de sa poche et s'allume une Royale, la première de la journée, car il ne commence *JAMAIS* avant le déjeuner, et ne se permet qu'un *demi-paquet* par jour, à cause du cancer et de l'haleine.

Au-dehors, les forêts profondes de la Gaule défilent dans une seule coulée vert sombre. « Tiens, Fontainebleau, nous sommes bientôt rendus », pense le jeune con. Il répand un peu de cendre sur la moquette avec une insolence délibérée, rouvre son carnet sur lequel il note : *Voyage en définitive éprouvant. Train bruyant et encombré. Voyageurs vulgaires et braillards. Nourriture au-dessous de tout. Fais une lettre ca-ra-bi-née à la direction de la S.N.C.F.*

Le jeune con se relit avec satisfaction, pose une feuille de papier à en-tête de sa société à la con sur le dessus de son attaché-case, trace dans l'air des huit avec la pointe de son stylo, tandis que les phrases vengeresses qu'il médite font des huit à l'intérieur de son pauvre petit cerveau de jeune con. Au moment où il va inscrire un net et définitif *Monsieur* (à moins qu'il ne se décide en fin de compte pour *Messieurs*)

au milieu de la feuille, un brusque frisson le saisit. Il renifle, serre ses coudes contre son torse fluet. Pas de doute, il fait froid. Un froid glaçant, qui s'infiltre à travers le Tergal de son costume mode, la popeline de sa chemise mode, la peau de sa poitrine démodée avant même qu'il naisse. Le jeune con avance la main, il touche la paroi du wagon côté fenêtre. Elle est froide. La climatisation déconne. C'est un nouveau coup de la S N C.F., un coup de la C.G.T., ou des gauchistes. Mais ils vont voir ce qu'ils vont voir !

La plume du stylo s'approche de la feuille, mais le jeune con a si froid qu'il en tremble, et seul un gribouillis indigne d'un jeune con de cadre moyen s'étale sur la feuille. Il la froisse, la jette, referme ses bras autour de ses côtes. Le train du temps traverse la glaciation de Würm, surgit dans la chaleur lourde du tertiaire. Le compartiment s'échauffe, cette fois le jeune con sent qu'il s'imbibe de sueur. L'émail de ses pauvres dents guettées par la carie crisse tant il crispe ses petites mâchoires de roquet. Cocos ! Socialos ! C'est le retour à la gabegie, ou quoi ?

Le jeune con se lève, essaie de baisser la vitre, en vain. Il se rend compte qu'il baigne dans son jus, il sent qu'il sent mauvais, et que tous les parfums Alain Delon réunis seraient impuissants à masquer l'aigreur de sa sueur. Il ne pourra pas se présenter à M. Legreffin dans cet état ! Et la petite secrétaire aux seins comme des entonnoirs ? Celle qu'il se taperait volontiers s'il n'était pas plus con que la moyenne des jeunes cons ?

Il va pour tirer la sonnette d'alarme, quand la densité de l'atmosphère change à nouveau, redevient à peu près normale. Le jeune con souffle, expire, cesse de s'agiter. Allons ! la main-d'œuvre contestataire a dû être vertement reprise en main par la maîtrise... Tout n'est pas pourri, le pays va peut-être enfin se redresser. Mais tiens ? Est-ce que le train ne ralentirait pas ? Si : dans la tonalité de la monotone rumeur de l'air partagé par le groin de métal de la motrice, dans la sourde musique de toutes les pièces de métal qui s'entrechoquent, un changement notable de rythme est perceptible. C'est bientôt Paris, c'est bientôt la gare. Tant pis pour la lettre. Le jeune con attrape son chapeau et son attaché, se précipite vers les toilettes. Il faut qu'il soit im-pec-cable en débarquant dans la capitale. Il a *positivement horreur* de sortir d'un train un tant soit peu négligé. C'est d'un *vulgaire* !

Dans la cabine exigüe, le jeune con s'examine dans la glace, redresse de trois degrés son chapeau ridicule, resserre d'un cran son nœud de cravate, lisse du plat de la main les trois petits cheveux coupés d'équerre qui se courent après sur ses tempes, aligne ses sourcils blondasses d'un index mouillé de salive, enlève avec l'auriculaire une toute petite crotte de nez piquée dans sa narine

droite, et avec le même doigt un tout petit bout de galette coincée entre ses deux incisives à la con. Bien sûr, il ne peut rien faire avec les deux larges auréoles de sueur qui font un pont marron sous ses bras, mais il espère que ça séchera. Il prend dans son attaché son pulvérisateur qui ne le quitte jamais, et il s'asperge les aisselles, sous le costume, mais par-dessus la chemise. Il fera bonne figure devant M. Legreffin, et tout espoir n'est peut-être pas perdu avec les entonnoirs.

Le jeune con sort des toilettes, la tête haute, le menton mussolinien et le regard conquérant. Il attaque le couloir d'un pas ferme. Il est vide, et les compartiments qui s'alignent à sa gauche semblent vides eux aussi. Mais le train est maintenant immobile, les autres voyageurs ont dû descendre pendant qu'il se refaisait un maintien. Avant de passer la porte d'accès au plateau de sortie, le jeune con s'immobilise un court instant la jambe en l'air, pour aider le passage d'une flatulence qui roule pesamment dans ses intestins gorgés de repas d'affaires à la con, avant d'éclore comme une fleur de moutarde. Le jeune con a un discret mouvement de la main pour chasser l'odeur. Depuis quelque temps il a des ennuis de transit. Il se dit : « Il faut que je revoie le Dr Kremer », et une inquiétude s'abat soudain sur lui en pensant qu'il pourrait se relâcher impromptu en présence de M. Legreffin ou des entonnoirs.

Il descend les quelques marches, le voilà sur le quai. Sur le quai ? Mais où le train s'est-il donc arrêté ? Au lieu de l'animation soutenue de la gare de Lyon, il n'y a autour de lui qu'une lourde immobilité verte, qu'un silence pesant fait de l'imperceptible frottement des feuilles qu'un souffle de vent balance. Personne, personne à l'horizon. Le jeune con ferme à demi ses paupières, mais sa myopie ne lui renvoie que les hautes silhouettes grêles d'arbres emplumés de vastes feuilles, qu'une étendue sans consistance de prairies à l'herbe drue que des fondrières sombres trouent de place en place. Pas de doute, le train s'est arrêté en pleine campagne. Un incident technique ? Une grève surprise ? Une alerte à la bombe ? Encore un caca, quoi ! La lettre en gestation se gonfle d'un paragraphe supplémentaire...

Mais ce n'est pas tout ça ; il va être en retard à son rendez-vous avec M. Legreffin, et c'est une chose dont il a *positivement horreur*. Il se retourne vers le train. Mais il n'y a plus de train. Sa petite bouche s'ouvre sur une exclamation ou une protestation qui ne vient pas, et il reste ainsi plusieurs longues secondes, roulant des yeux de gauche et de droite, ressemblant plus que jamais à un Laurel ébahi veuf de son Hardy.

Il n'y a plus de train, il n'y a plus de voie, il n'y a plus de quai, il n'y a plus rien. Le jeune con est seul dans la jungle chaude du Trias, le train de l'Histoire est silencieusement reparti vers l'autre extrémité de

son balancier sans fin.

« C'est tout de même un monde », fait tout haut le jeune con. Il frappe du talon le sol spongieux, et juste à ce moment il entend un bruit d'herbe froissée derrière lui.

« Ah ! Quelqu'un ! ce n'est pas malheureux », dit-il en se retournant.

Mais ce n'est pas quelqu'un. C'est seulement un tyrannosaure, qui a une toute petite faim.

Les trains de la vie

Avec le Temps, va, tout s'en va...

LÉO FERRÉ

Parfois, la gare tombait dans un sommeil cataleptique. C'était le plus souvent au début de l'hiver quand l'agitation forcenée des vacances s'était éteinte et que rien ne laissait encore prévoir les grands départs pour les sports d'hiver. Alors une lumière grise envahissait la nef métallique, annonciatrice d'une neige qui ne se décidait pas à tomber. Les lourds et sonores chariots à bagages s'assoupissaient au centre du bitume poncé par des millions de pieds. Contrôleurs et bagagistes s'en allaient dormir dans quelque coin caché, et dans les bureaux vides, seules brillaient les ampoules duvetées de poussière. Dehors, la cohorte des taxis s'engourdissait sous la pluie fine que brassaient des bourrasques de vent.

Quai 12, ce jour-là, il n'y avait qu'un voyageur.

C'était un homme quelconque, si tant est qu'un être humain puisse l'être, et à plus forte raison qu'il se situe au-dessus du lot. Vous, moi. Plutôt vous que moi. Il avait une quarantaine d'années, sans doute un peu plus. Il était grand, massif, et il arpentait le quai en traçant des cercles autour d'une mallette en cuir et carton couleur bordeaux posée bien en évidence, perpendiculairement à la voie. Des cheveux gris en boucles drues, des mâchoires bleues de barbe et des lunettes à montures de bois encadraient un visage plutôt pâle, aux traits marqués mais sans violence. Un trench-coat gris taillé dans une gabardine épaisse et dont le rabat était boutonné sous le menton le couvrait des épaules aux genoux. Le pantalon de laine gris tombait sur des chaussures polies et noircies par un long usage, mais dont la semelle et le talon étaient neufs. L'homme tenait à la main les journaux du jour et de temps à autre relevait sa manche gauche d'un index impatient pour lire l'heure.

15 h 09.

Un train entra en gare, comme à regret, et vint se ranger devant le voyageur. C'était une vieille micheline, un de ces omnibus peints en rouge et crème, d'un dessin désuet. Le voyageur croisa le regard du machiniste, mais celui-ci rompit aussitôt le contact en détournant la tête. Il y avait deux voitures. Elles stoppèrent en grinçant. Le gros

diesel s'apaisa. Devant le voyageur, il y avait une porte, dont la poignée chromée ressemblait à un ouvre-boîte géant. Il la saisit et tira sur sa droite, en forçant. La porte s'ouvrit en accordéon, sans musique.

Le voyageur escalada les deux marches et engloba du regard la totalité du compartiment. Il était seul et le resta jusqu'au moment du départ. Le diesel se remit à bourdonner, et sans qu'aucun chef de gare ni contrôleur ne se soit montré, le train s'ébranla dans l'autre sens. Le voyageur releva la manche de son manteau et regarda encore une fois sa montre.

15 h 19.

C'est à 15 h 19 que cette histoire commence véritablement. Le voyageur ne s'en aperçut pas. Son esprit était absorbé par les bruits familiers mais pourtant si neufs à chaque fois du chemin de fer : roulement cahotant des wagons sur le couteau des voies, stridence du convoi dans les tranchées aux parois couvertes de lettres et de chiffres géants, cataracte d'un pont métallique... les aiguillages claquaient comme des cordes de guitare, une sonnerie aigre s'éloignait dans le lointain. Le train quittait la gare à la manière de ces valises qui suivent un pont roulant, oscillant d'un bord à l'autre avec des grands remuements de métal et des zigzags contrariés. Il se stabilisa enfin, le paysage s'horizontalisa et le ciel reprit de son importance derrière la vitre grêlée de bulles froides.

Le passager prit un cigare dans un étui de cuir et le planta entre ses lèvres. Il ne l'alluma pas. Il n'avait pas trouvé sa marque préférée au grand café en face de la gare, et il n'aimait pas ceux-ci, trop forts pour son goût. Il resta ainsi, contemplant le paysage d'un œil morne, l'esprit vide. Il allait en Belgique et, comme chaque fois, il allait passer par sa ville natale. Ses parents étaient morts depuis plusieurs années, mais il devait encore lutter contre l'envie de descendre. C'est pourquoi il n'aimait pas cette ligne, bien que, d'une certaine façon, elle lui fût nécessaire. Elle lui rappelait trop de choses, ou pas assez.

À quarante ans, il était à cheval sur le milieu de son existence, regardant le gouffre qui s'ouvrait sous lui. Il aspirait à ce mince indice qui lui donnerait un sens, mais il n'y en avait pas. Il ne pouvait en parler à personne : les imbéciles riaient et les autres changeaient de conversation. Ces derniers temps, cela lui devenait insupportable.

Tout en tétant son cigare froid, il se prit à penser au livre qu'il était en train d'écrire. L'histoire d'un homme qui prend le train pour... Encore une histoire. Encore un livre. N'avait-il pas déjà trop écrit ? À quoi servirait celui-là ? Il n'écrit jamais celui qui le résumait tout entier. L'abondance et l'épaisseur du nuage que soulevait sa grotesque danse de Saint-Guy devant la porte du moloch Littérature le prouvait assez : il n'existait qu'en écrivant, mais il se conduisait comme un adorateur prosterné devant une niche vide où il aurait dû figurer et où

il n'était pas. Il n'avait d'autre raison de vivre qu'être son propre dieu, espérant qu'il se ferait un signe, un jour, quelque part, à travers trois pages ou dix lignes qui vaudraient à elles seules les milliers de pages et les dizaines de milliers de lignes qu'il avait écrites. Cet instant précis, cet instant arraché à l'angoisse qui ne cessait de ruisseler sur lui comme une chaude et rêche mousson, cet instant-là pouvait seul sauver tous les autres.

Le train filait à vive allure quand il sortit de sa rêverie. Depuis combien de temps brûlaient ces tas de tourbe noire ? Sur l'horizon de champs gras piqués en diagonale de lignes électriques, le brouillard rassemblait ses écharpes dans les creux et montait à l'assaut du ballast. De cette brume acide sortit soudain une autre voie ferrée, une double lance d'acier bleui qui s'approcha de la voie sur laquelle roulait le voyageur et finit par s'y accoler.

Quelque chose l'alerta. Il se raidit. Un train arrivait, faisant refluer la brume et changeant la modulation sonore des roues sur les rails. Un mufler de locomotive apparut remontant la micheline avec lenteur. C'était une vieille locomotive noire, longue chaudière surmontée d'une cheminée vomissante. Elle était si haute que le voyageur ne vit pas le conducteur, ni le chauffeur. Elle passa, muraille d'acier noir où les rivets semblaient des impacts de mitrailleuse, puis ce fut le tender, et la première voiture.

Elle était vide. La seconde aussi. Vers quelle destination, pour quel usage déplaçait-on ces boîtes géantes dont chacune raclait le paysage avec fracas ? C'était un modèle oublié, d'après-guerre, et avec lui entra l'odeur du charbon et un peu de la fumée blanche dont il se coiffait comme un geyser. Vaguement effrayé, le voyageur guettait la troisième voiture. Elle apparut enfin.

À son approche cérémonieuse, à sa lente remontée le long de son propre compartiment, il sut qu'il y avait QUELQUE CHOSE POUR LUI DEDANS.

Quelque chose ou quelqu'un. C'étaient trois enfants. Il n'y avait qu'eux dans le compartiment de seconde classe peint en vert, avec des filets à bagages chromés et des banquettes à haut dossier. La petite fille et le petit garçon étaient agenouillés chacun d'un côté de la vitre, les mains bien à plat sur le verre, et ils regardaient au-dehors. Le troisième enfant était déjà un jeune homme d'une quinzaine d'années. Il était assis près de la petite fille et regardait droit devant lui, son profil tête perdu dans une méditation rageuse.

Si absurde soit-elle, l'évidence s'imposa immédiatement au voyageur : c'était son frère. Et les deux enfants, c'était sa sœur et lui-même, le voyageur tel qu'il était trente-cinq ans plus tôt. Il était ce petit garçon aux cheveux plats et lisses coiffés comme autrefois, courts au-dessus des oreilles, longs sur le sommet de la tête. Ce nez de cabri,

ce sourire hésitant, c'étaient les siens. Il était vêtu d'une chemise et d'un petit gilet sans manches à motifs jaunes et rouges.

Sa sœur Catherine était habillée comme sur les photos de ce temps-là, quand les enfants ne disposaient pas d'une garde-robe changée chaque saison mais de quelques affaires soigneusement repassées, ravaudées et tenues en état par leur mère. Un temps d'après-guerre, quand on gardait le souvenir proche des bons de rationnement et des tickets de tissu. Catherine avait des nattes et un regard un peu fragile – elle allait porter des lunettes pendant quelques années.

N'eût été leur immobilité, rendue plus évidente encore par la vitrine tintinnabulante qu'était la fenêtre de leur wagon et le triple regard qu'ils attachaient sur lui, le voyageur aurait pu les croire réels. Et sans doute l'étaient-ils, comme le sont ces vieux clichés que l'on voit d'un autre œil une fois la maturité venue, quand la vieillesse vous rapproche davantage du passé que de l'avenir et que vous abandonnez sans regret cette conquête épuisante des jours à venir pour vous glisser à reculons dans le moule des jours reconnus.

Cet adolescent très beau – bien plus beau que ne l'avait été le voyageur – deviendrait, les années aidant, un paisible et conservateur chef de famille ; la petite fille aux nattes – leurs parents prétendaient qu'ils s'étaient beaucoup aimés et qu'ils étaient inséparables – se marierait à un homme que le voyageur n'aimait pas. Ils ne s'écriraient plus et se parleraient à peine quand il leur arriverait de se rencontrer. Leur vie était en coupe dans ce train, exposant son travail de sape mais aussi les chantiers que ces trois-là allaient entreprendre afin de se construire eux-mêmes. Si le grand frère cuvait encore un fond de révolte, la petite sœur avait déjà cet air calme et un peu moqueur qu'ont les grandes personnes cachées dans un corps d'enfant. Le petit garçon qu'avait été le voyageur réunissait en lui ces deux courants contraires, où la révolte finirait par l'emporter, à son insu.

Combien d'aiguillages le séparaient de l'homme qu'il serait ? Combien de haltes, combien de tunnels, combien de ruées victorieuses à travers la plaine mais aussi combien d'embuscades, de haltes en pleine nuit, de pannes et de redémarrages au petit matin ? Combien de rafistolages aussi, introduisant autant de points fragiles, douloureux, sous la carapace de l'homme fait ? Ce gamin pâle, nerveux et faussement rieur se doutait-il du trajet qu'il aurait à accomplir ?

Pour l'heure, songea le voyageur, l'enfant ne pensait sans doute qu'à arriver. Au bout de sa ligne, il y avait une petite gare de province, et le grand-père en costume noir avec sa belle barbe blanche et son sourire triste. Il y avait la maison cernée d'orties géantes et, devant, la petite place plantée de trois arbres où venait jouer, une fois l'an, l'orphéon municipal. C'était un temps, bien sûr, où il restait des

maisons, des places plantées d'arbres et des aubades données à l'adjoint au maire contre un verre de vin blanc bu à la chute du jour. Ce temps est tapi dans la mémoire de chacun et il est ce qu'il y a de meilleur en nous : le temps des dimanches. Mais la grange brûle, l'enfant de la voisine se fait tuer par une voiture, l'armoire de l'oncle se referme sur la collection complète des *Tarzan* sous couverture carton, tout n'a qu'un temps, même le Temps.

Il n'avait pas senti la vibration qui parcourait le plancher de la micheline, montait dans le tube nickelé des sièges et entraînait en lui par les points où s'appuyait son corps – coudes, épaules et fesses. Il était encore là-bas, son âme attachée de toute sa vigueur à l'image du petit garçon qu'il avait été, quand il s'éloignait déjà, pris dans la logique de son propre volume, prisonnier et composante de son wagon rouge et beige. L'espace entre la micheline et le train noir s'épaississait, il devint palpable, empruntant aux feux de tourbe et à la pluie vaporisée leur texture grise. Ce fut comme une longue chute dans le vide, avec la sensation affolante de tomber dans un puits sans entrée ni fond. Ce train qui s'éloignait, cette fenêtre qui rapetissait, ces silhouettes qui détail après détail perdaient toute raison d'être aimées comme un reflet de lui-même signifiaient son propre anéantissement.

Adieu, Enfance. La lourde porte se referma et le monde bascula de l'autre côté, épaisse, graisseuse et dure tranche de vie pleine de bruit, d'angoisses et de fureurs. Le voyageur en resta glacé, le sang figé dans ses veines et l'esprit posé sur cette porte comme un marteau sur son enclume.

Le bruit des aiguillages, l'ébranlement du fer et le sifflement de l'air froid sur les vitres l'investirent de nouveau, l'anesthésiant. Il alluma machinalement son cigare et en tira deux bouffées à goût de poussière. Son regard s'accommoda sur le foyer brasillant, d'un rouge de sémaphore, puis dériva sur la banquette opposée. Curieux. Personne n'était monté dans cette voiture, ni dans l'autre. Et la micheline filait comme un express, sans s'arrêter à aucune de ces minuscules gares dont la sonnerie enflait et mourait comme un miaulement. Le voyageur se leva et se planta dans la travée centrale, plongeant son regard à travers la porte vitrée. La cabine du conducteur était fermée par un battant métallique, d'un vert pisseux, et sa gâche chromée d'imposante dimension indiquait assez que le chauffeur ne se laisserait pas déranger.

Il revint à sa place, cueillit son cigare entre deux doigts et le contempla pensivement. En un sens, cette solitude l'arrangeait. Il n'aurait pas voulu que d'autres voient ce qu'il venait de voir. Plus exactement, il pressentait que s'il y avait eu quelqu'un d'autre dans le compartiment, il ne se serait rien passé. Rien qu'une voie rejoignant la leur sur quelques kilomètres, puis s'en séparant. Le spectacle l'avait

secoué plus violemment qu'il ne se l'avouait, mais il avait encore la ressource de se dire que ça n'avait été qu'une illusion.

Quand il releva les yeux, la lumière avait changé. Il ne pleuvait plus, mais la nuit montait. Est-ce que... est-ce que ce train était PLUS qu'un train, une démarcation subtile entre deux états du Temps ? Est-ce que le fracas perpétuel de l'acier contre l'acier, le tremblement des vitres dans leurs cornières, le heurt des tampons, étaient plus que cela : le point de rencontre de deux mondes, le glissement de deux plaques tectoniques composées non pas de roches mais de moments de sa vie ? Quel endroit plus propice au souvenir que le train, quel endroit plus *philosophique* que ces archaïques containers entraînant l'esprit du voyageur vers des régions où il ne s'aventure que rarement, sinon jamais ? Est-ce que...

Il posa l'extrémité de son cigare sur le carreau froid et l'écrasa en tournant. Un peu de tabac noir tomba tandis qu'un rond de cendre s'opacifiait sur la vitre puis se délitait en une poussière fine qu'un courant d'air emporta. Assez. Il allait devenir...

C'est alors qu'il vit le second train.

Il était parallèle à la micheline, à quelques centaines de mètres. La distance diminuait très vite. La locomotive était une B.B. électrique, carrée, trapue, peinte en vert avec l'insigne de la S.N.C.F. en lettres entrecroisées et le numéro du modèle dans un cartouche rectangulaire : CC-7107. Derrière la fenêtre protégée par un treillage métallique, le conducteur était lui aussi invisible.

La motrice verte remonta lentement le wagon, ses hublots ronds renvoyant l'éclat sale du jaune de la micheline, puis la première voiture apparut, vide. Une seconde, vide elle aussi. À la troisième, le nouveau venu stabilisa sa vitesse sur celle de la micheline, et lentement, très lentement, une fenêtre vint se ranger en face de celle où le voyageur, immobile, attendait l'inévitable.

Juste en face de lui, dans le sens du train, une jeune fille était assise. Elle avait un visage inca, aux épais cheveux noirs coiffés en un lourd casque, des pommettes hautes et de très beaux yeux. Elle le regardait en mâchant sa bouche, sous laquelle il y avait ce grain de beauté qu'il n'avait jamais oublié. Son expression était attentive, comme si elle se fût préparée, elle aussi, à cette rencontre. L'excès même du bruit causé par la course effrénée des deux convois à deux mètres l'un de l'autre était une forme de silence, semblable à l'immense mutisme qu'elle avait installé en lui.

Car elle avait été la vie, à l'âge où il ne savait rien de la vie. Elle avait été l'amour total, la passion dévorante et le chagrin inconsolable de son adolescence, quand l'adolescence est tout entière suspendue au prénom de l'autre. Elle avait été le personnage essentiel de sa vie,

puisqu'il croyait que sa vie, c'était elle. Et elle était là, dans toute la splendeur de ses vingt ans, avec sa jolie bouche mâchée, son nez droit aux narines rondes, son front têtu et son menton d'une admirable fermeté. Le méplat de ses joues portait en lisière, là où la mâchoire se devine, un duvet noir trahissant la vraie brune, brune de pubis, brune sous les bras, brune jusqu'au fond de l'âme. Elle était le fagot qu'il avait enflammé d'un regard mais qui en retour n'avait laissé de lui que le minéral. De la voir là, à la toucher, c'était recevoir les signaux d'une étoile morte depuis des siècles, l'onde de choc d'une déflagration qui avait été plus qu'une agonie : une seconde naissance, vingt ans plus tôt, mais trop tard.

Car l'homme amer, désillusionné et vulnérable qu'il était aujourd'hui était né d'une rencontre dans un train semblable à celui-ci, un train qui les emportait tous deux en Autriche, skier. C'était par une nuit sans lune, ils avaient tous les deux longé le quai de la gare centrale sans savoir qu'existaient à quelques pas celle et celui qui étaient leur exact complément. Quelques minutes plus tard, c'était fait : leurs yeux s'étaient pris l'un l'autre comme des grappins et ne s'étaient pas desserrés pendant trois ans...

Le voyageur se leva et se dirigea vers la porte. Après elle, il n'avait plus jamais aimé avec autant d'intensité, de don de soi et de folie furieuse. Il avait beau savoir que c'est ce qui arrive souvent – la jeunesse est stupide – il ne s'était jamais résolu vraiment à la perdre. La dernière fois encore, elle lui avait toujours paru aussi belle, bien qu'elle eût vieilli, elle aussi, et que l'amour qu'il lui portait fût retombé en pluie tiède sur d'autres femmes, sur sa femme et sur son enfant.

Il saisit la lourde poignée et tira. Il tira parce qu'il lui arrivait encore de se réveiller la nuit, trempé de sueur et le cœur glacé, parce qu'il avait rêvé qu'elle venait de le quitter et qu'il avait couru après elle, longtemps, dans les rues froides d'une ville hostile, parce qu'il avait pris un train qui menait vers elle, parce qu'il s'était présenté à la porte de sa maison et qu'il n'avait pas osé sonner. Il tirait, tirait, et il lui semblait que c'était le même rêve, le même cauchemar qui recommençait, et l'accablante certitude qu'elle ne l'aimait plus. Ni le vent de la course, ni la fumée des feux de tourbe, ni l'oscillation terrifiante de l'immense voiture de fer, à deux mètres de lui, ni les secousses de sa propre voiture ne pouvaient l'arrêter. Il fallait qu'il aille jusqu'au bout, au bout de cette panique, panique de la laisser s'échapper, panique de tomber, panique de mourir, panique, panique, panique...

La porte se replia et s'ouvrit. Le fracas du fer broyé lui entra dans la bouche et les oreilles. Sous lui, le remblai défilait à une allure infernale, ponctué de traverses comme le clavier d'un piano de touches noires.

Un formidable courant d'air remonta l'étroit couloir entre les deux murs d'acier, faisant claquer la manche de sa veste, modelant la chair de son visage avec sauvagerie, s'enfilant dans ses os comme dans des flûtes de pierre et lui plantant dans le corps des aiguilles de glace.

Il se tendit, lentement, lentement, s'arc-boutant sur le marchepied pour résister à la poussée de l'air, les doigts rivés autour de la main courante d'aluminium, le bras droit s'avancant vers la porte correspondante. Les sursauts et les chocs du wagon se répercutaient jusque dans ses reins. Entre ses paupières fouettées par le vent, il se voyait envoyé vers le train vert, déchiqueté, éparpillé en tronçons sanglants, en une purée de viscères et de muscles ébarbés.

Il ne céda pas. Le wagon de la jeune fille n'était plus qu'à quelques dizaines de centimètres, il s'approchait, s'approchait comme le fléau d'une monstrueuse hache, il était là, à portée de doigt...

Le voyageur leva les yeux, des larmes de glace lui déchirant le coin des paupières, et il la vit.

Elle s'était levée. Elle était venue derrière la porte et elle le regardait, le front appuyé contre la vitre. À l'endroit où sa respiration touchait le carreau, un léger halo estompait les contours de son visage.

Il se pencha désespérément, le corps d'équerre par rapport à son train et saisit la main courante en face. S'y cramponna. Allongea sa jambe droite et la posa sur la première des deux marches du train vert. La poignée de la porte était plus haute que sur le sien, il avait besoin de sa main gauche pour garder un point d'appui. Il se sut fichu, ouvrit la bouche pour hurler le nom de la jeune fille mais le vent le lui renfourna avec violence jusque dans le ventre. Il ne s'entendait pas crier mais il criait, il criait parce que les deux convois lui envoyaient dans les bras leurs vibrations contraires, parce que défilaient sous lui des brasiers puants et qu'il était condamné à quelque interminable estrapade horizontale. Il criait, prisonnier des deux machines monstrueuses, fragile pont de chair qu'un oiseau pouvait perforer d'un instant à l'autre ou un pylône sectionner en deux parties égales, aussi facilement qu'un couteau fend le beurre.

Il criait parce qu'elle ne l'aidait pas.

Il avait saisi la mauvaise main courante. La puissance du vent était telle qu'il ne pouvait la lâcher pour saisir la poignée. Il fallait qu'il lâche de son côté mais il savait qu'il serait plaqué contre l'autre train, et qu'il lâcherait prise tôt ou tard. Il aurait fallu qu'elle l'aide mais elle ne l'aidait pas. Elle restait à le regarder, de l'autre côté de la vitre.

Le contemplait-elle avec ennui ou émotion ? Riait-elle de ce grotesque funambule écartelé dans le vide et penché en avant comme un coureur cycliste, ou voyait-elle ce qui restait de l'homme jeune qui l'avait adorée ? S'interrogeait-elle sur ce qui restait d'elle, avait-elle

seulement l'envie de le sauver, d'inverser la course du temps et de lui donner une seconde chance ?

À travers ses larmes, il surprit enfin son regard. Eût-il été lointain, ce regard, méprisant ou plein de pitié, il aurait tenté le tout pour le tout et lâché la rambarde. Il aurait sauté plein de colère et de désespérance, repris dans ce vieux combat qu'il ne se résignait pas à perdre. Mais dans les beaux yeux bruns, ombrés par la frange noire, il y avait bien pis que cela, ou bien mieux. Il n'y avait qu'une conscience fraternelle, au-delà de l'amour. Il n'y avait plus que ce qui les unissait après toutes ces années : qu'ils étaient l'un et l'autre dans des trains pareils, miroirs se renvoyant leurs images désespérément injoignables. Semblables, et plus seuls de l'être que s'ils avaient été aux antipodes l'un de l'autre.

C'était un mince fossé qui les séparait, même empli de périls comme celui-ci, mais il était plus dense que tout un continent. Ils n'avaient jamais été plus proches mais comme le sont les atomes d'une étoile naine, minuscule et plus lourde que mille soleils : la pression qui les assemble est aussi celle qui les tient séparés. Ils avaient enfin atteint leur point d'équilibre.

Il abandonna. La formidable gifle d'air froid le rabattit dans l'encoignure. Il saisit la poignée à deux mains et resta là, tremblant de tous ses membres. L'ombre que le train vert projetait sur la micheline diminua, courut sur le ballast en longue bande grise, puis s'éloigna.

Quand il osa regarder, la silhouette aimée n'était plus qu'une tache à contre-jour sur l'argent d'une vitre. Elle aussi avait reçu confirmation de ce qu'il avait toujours soupçonné : que l'amour laisse son empreinte, si légère soit-elle, et si longs et constants qu'aient été d'autres amours après lui, il subsiste. Et qu'ainsi chacun porte en lui la marque de qui l'a autrefois visité, la jeune fille cette terrible douceur au ventre que le voyageur y avait faite en entrant et l'homme, au vif de la poitrine, la douleur qu'elle y laissa en partant.

Le train vert n'était plus qu'un fil se diluant sur les champs couleur bronze. Il passa derrière un petit bois, en ressortit puis s'effaça dans une tranchée. Pour le voyageur tapi sur les marches ce fut comme si lui-même s'était perdu de vue. C'est un autre homme qui repoussa le vantail et bascula à l'intérieur. Il se dirigea d'un pas vacillant vers sa place et s'y laissa tomber. Une de ses mains lui planta un cigare dans la bouche, l'autre lui donna du feu. Il inspira une profonde bouffée. La glace refluit, le sang tapait au bout de ses doigts, sur son front, dans les sinus. La vie revint en lui, terrible levure.

Un peu plus tard, il alla aux toilettes et vomit un peu de bile et d'air froid. Dans la glace mouchetée de rouille, il se vit livide encore d'avoir joué les météores et marbré de taches rougeâtres sur les joues et le nez. La fin d'un clown. Plus jamais il n'irait jouer sous ses fenêtres,

plus jamais il ne se roulerait dans la poussière pour elle. Il laissait la paix se réinstaller en lui par petites doses. À Bruxelles, son ami Maxime l'attendait. Ils iraient boire une bière et manger des tartines de fromage blanc à *La Mort subite*, derrière la grand-place. Il s'ennuierait un peu, avec distinction, dans cette ville si bien rangée où il n'avait pas sa place. Il serait aussi content de rentrer qu'il l'avait été de partir. Quel âge avait David, maintenant ? Et l'anniversaire de son propre fils c'était quand ? Le 30 août. Il était passé.

Il se réinstalla, allongea les jambes sur la banquette opposée. Il avait envie d'écrire quelques lignes, mais tout ce qu'il écrivait dans les trains n'était jamais bon. Ou trop bon, peut-être, trop vrai. Le train était l'unique occasion qu'il se donnait de laisser filer le Temps. Et voilà ce que le Temps en faisait :

Il lui envoyait un autre train.

Oh ! nom de Dieu !

Un autre train électrique, apparu comme par magie !

Avec deux passagers.

Ils étaient dans le troisième wagon, bien sûr, et le train était vide, à part eux. Des profils de médailles ébarbés par un long usage, oscillant derrière la vitre enténébrée comme si elles avaient été montées sur d'invisibles et cahotants ressorts, ainsi qu'on en voit encore dans les fêtes foraines qui étalent au crépuscule, dans des villages noyés de pluie, leurs tentes délavées et leurs bâtis aux teintes passées. Comme des silhouettes naïvement découpées dans le contre-plaqué pour servir de cible à la méchanceté humaine, ils se tenaient droits, abîmés, écaillés, mais sous l'arcade sourcilière aux contours grumeleux, le regard était vif. La vie affleurait là, eau lourde chargée de sens.

Ses parents, enfin ! Ils avaient été enseignants tous les deux, du temps où l'enseignant était quelqu'un de considérable dans la cité, considérable et considérablement mal payé. Son père était un homme puissant et solide, humble et secret, qui avait longtemps terrifié le voyageur. Sur le tard, il était devenu aigri et méprisant comme le sont tous les universitaires. Il n'avait plus d'emprise sur un monde en pleine mutation mais jugeait toujours son interlocuteur en fonction de ses diplômes. La mère du voyageur, elle, s'était laissée aller à sa vraie nature, et le trop-plein d'amour sur lequel son fils avait toujours pu compter avait attaqué sa personnalité et l'avait livrée, pantelante et terrifiée, à toutes les peurs. Cette personne craintive et bonne lui avait donné de la vie une idée si manifestement dissimulatrice des dangers, des lois et des rapports entre humains que, devenu jeune homme, il s'était fait en retour une vision exagérée des périls. D'où sa méfiance, son agressivité et la prudence dont il faisait preuve en toutes choses, celles des lâches courageux dont on fait les héros.

Mais il n'était pas devenu héros. Il était devenu écrivain, qui est une profession faisant sa pâture des héros, ne serait-ce qu'en s'en moquant. Et voilà qu'il rencontrait ses parents comme il rencontrait les personnages de ses livres, dans ce clair-obscur dont s'entoure volontiers le thaumaturge et qui lui sert de remède à ses remords. Aussi vrais et aussi faux que la chair de ses livres étaient ses parents de l'autre côté de la vitre.

Ils tournèrent lentement leurs visages vers le voyageur, et un lent sourire naquit sur leurs lèvres. Il gagna les joues tavelées et irradiia les tempes et les fronts pensifs, un sourire si exactement semblable sur le visage de sa mère et sur le visage de son père qu'on eût dit une sève irriguant le même plant. Dans le regard tapi au centre d'une double étoile de rides, la langueur d'une longue vie fit place à la fierté et au plaisir. Oui, nous te reconnaissons, semblaient dire ces yeux las, tu es notre consolation et notre fierté, nous laissons quelque chose derrière nous, et c'est toi, notre fils, dont la sourde et puissante chaleur nous cache encore un peu la froideur du tombeau. Notre vie n'a pas été vaine puisque te voilà dans ce train de voyageurs, bien vêtu à ce qu'il semble, en bonne santé n'est-ce pas, et libre de tes mouvements, toi aussi recru de fatigue mais qui demain t'éveilleras frais et dispos, prêt pour une nouvelle journée, encore et encore. La vie nous aura été clémente jusqu'au bout puisqu'il nous aura été donné de te revoir encore une fois...

Tout cela tenait dans ce sourire mesuré, léger comme une onde, mais dont le voyageur pouvait sentir la caresse d'araignée sur son visage. D'un seul coup, il n'y avait plus au monde que ces deux visages de vieillards, sereins et austères, dont encore une fois, la dernière, il s'imprégnait : les nez un peu forts, les yeux clairs de sa mère, le regard vert et noir de son père, les cheveux blancs de l'un et de l'autre et la lourde charpente osseuse attestant qu'ils descendaient d'une lignée de paysans et de charretiers. La verrue de son père était là, à sa place, et sur l'étoffe compliquée que faisaient les plis dans le cou de sa mère, il y avait les « envies », ces petites boules de chair qu'il tirait étant enfant, et qu'il avait maintenant au même endroit.

Le voyageur leva la main et leur fit un petit signe. Les deux vieilles gens le lui rendirent. Saisi d'une inspiration subite, il se leva et approcha sa bouche de la vitre. Son haleine se condensa immédiatement, et sur la page de buée, il écrivit les seuls mots qui pouvaient servir à ses parents s'éloignant dans la nuit – car les deux trains se désamboîtaient et s'éloignaient, d'abord insensiblement, puis de plus en plus vite. Il écrivit : À BIENTÔT avec son doigt, leur offrant en dernier cadeau la certitude de sa mort à venir comme ils avaient inscrit en lui, avec amour et patience, la certitude de vivre. À bientôt, à bientôt...

Il n'y avait sans doute rien ni personne là où ses parents allaient, rien qu'un néant zébré d'éclairs jaunâtres, où roulaient d'invisibles trains chargés d'âmes. Il n'y avait rien ni personne, mais ils sauraient ainsi qu'il était sur leurs traces, tissant jusqu'à le rompre le fil de soie qu'ils lui avaient mis au doigt, quarante ans plus tôt. À bientôt, donc, et sans peur. Je me coucherai près de vous dans le lit de cendres légères, et je prendrai vos mains réunies, comme autrefois, lorsque j'étais enfant et que nous nous quitions pour la nuit. Laisse la lumière allumée, maman. Laisse une bougie dans le brouillard mortel où se diluent vos pas, que je marche vers elle. Adieu, adieu. Je vous aime. Je vous aime comme je n'ai aimé que quelques êtres dans ma vie, dont moi-même. S'il m'est arrivé de souhaiter votre mort, de vouloir être et de croire que pour cela, il fallait que vous mouriez, c'est que je ne savais pas que vous étiez mortels. Voici que le train s'éloigne, et que vos visages rapetissent. J'aurais voulu vous dire encore qui j'avais été, quel enfant, puis quel homme, mais comment le crier à ces deux silhouettes gommées par le brouillard qui s'engouffre entre les deux trains ? Comment leur dire l'homme qu'il avait été sans que s'imposent la certitude et l'évidence qu'il n'avait pas été différent d'eux ? Que ses joies avaient été semblables aux leurs, ses peines pareilles aux peines éprouvées dans les mêmes circonstances ? Un homme semblable aux autres, et plus encore à ceux-là, une perle de bois sur l'immense collier de l'évolution humaine...

Il était 16 h 19. Il venait de passer Compiègne, sans même s'en apercevoir. Un château d'eau au fût recouvert d'un bandeau blanc lui envoya trois lettres cliquetantes, en rouge : PIÈ. Le voyageur tourna la tête pour lire la fin : GNE. La rivière apparut au détour d'un virage, expédiant son signal gris clouté d'un train de péniche. C'était fini.

Bientôt Maubeuge, la frontière, Bruxelles. Jamais plus il n'y aurait de grande maison tout en haut de la rue, avec son grand sapin, son gravier et les meubles dépareillés qu'il avait connus toute sa vie. Cette fois, ses parents étaient vraiment morts, et une partie du voyageur était morte avec eux. Encore une, dissoute à tout jamais dans l'argile de la plaine, dans cette perspective pluvieuse où rien n'arrêtait le regard. L'autre train avait disparu, comme par magie.

Alors, seul dans le compartiment où chaque chose semblait douée d'une vie propre et concourait au fracas machinal des essieux, seul dans cet alignement de sièges uniformément tendus de skaï verdâtre taché à l'endroit des nuques par des générations de passagers, le voyageur se laissa aller à son chagrin. Il cacha son visage entre ses mains et pleura.

Il pleura sur la chose que personne n'aurait jamais su lui apprendre, et qui était l'immuable et cruelle évidence que tout n'avait été créé que pour disparaître. Il pleura sur tout ce que lui rappelait l'apparition

de ses parents, sur cette succession de chrysalides qui du tout jeune enfant l'avait fait passer au garçonnet, du garçonnet au lycéen, du lycéen à l'adolescent, de l'adolescent au viveur, du viveur à l'ambitieux, et de l'ambitieux à l'écrivain, jusqu'à ce que chaque transformation imprimant un peu d'elle-même dans le personnage qu'il était maintenant, il se retrouve au mitan de sa vie, jeune encore, mais un côté déjà tourné vers la vieillesse.

Où étaient ces après-midi dans la chambre de son frère, à regarder les photos d'avions de chasse (la guerre froide n'en finissait pas de finir, et les Thunderbolt allaient bientôt servir en Corée, les Sherman en Algérie et les B 26 au Viêt-nam) tandis que dans le ciel bleu et calme tournoyaient les hirondelles ? Où étaient les quarante jours passés sans sortir, pour cause de scarlatine, le blanc de poulet coupé en petits cubes, et les poissons rouges qui faisaient des bulles au cœur de la nuit ? Où étaient son ennui, ses cols roulés noirs, le thé à la menthe chez le fils du pharmacien, les bouteilles de vin blanc montées en fraude au grenier, le samedi après-midi ? Où était cette adolescence d'une platitude désespérante qui lui avait donné la force de partir pour la capitale, laissant à sa sœur les rudes privilèges de la conformité, des études réussies, du mariage et des enfants.

Et qu'en avait-il fait ! Qu'avait-il fait de cette ivresse, de ces chambres de bonne, de ces corps de filles explorés à tâtons, léchés, dévorés, de ces chairs dures et souples, de leurs cheveux blonds, bruns ou noirs, de leurs sourires et de leurs pleurs ? Qu'avait-il fait de mieux que de les croiser, de se mélanger à eux l'espace d'un éclair, entre le crépuscule et l'aube, comme deux trains se croisent *in extremis*, se saisissant férocement de l'exact volume d'air déplacé par l'autre et s'en secouant avec fureur ?

Pourtant, c'était à cette époque de sa vie qu'il se référait encore le plus volontiers. C'est dans cette succession de ventres et de bouches, dans cette attente éperdue d'un sourire de connivence, d'un abandon ou d'une main glissée dans la sienne, dans ces soirées passées assis à même le sol, devant un plat de riz et un verre de vin en écoutant la musique de ce temps-là – Dylan, Led Zeppelin, Emerson Lake and Palmer – qu'il y avait l'infini, une mise en abîme des émotions et des plaisirs entre lesquels le chagrin et la solitude étaient de longues plages reposantes. Tout cela était perdu et loin, comme s'il était descendu d'un train de plaisir et était resté en rade, sur un quai de gare. Tout était perdu, mais il avait vécu cela, et plus encore. Il ne regrettait rien, même si pour prendre ce train-là, il avait abandonné l'omnibus provincial, à la destination sûre et aux horaires rigoureux qu'avait emprunté le reste de sa famille. Même si le jour où il avait sauté en marche pour prendre l'express des baiseurs et des artistes, il avait abandonné ses parents à leur sort.

Aussi, quand une ombre envahit la partie gauche de sa vitre, le voyageur sut-il que ce train-là était également à l'heure, dans la logique de son voyage. Il sut même qui était dedans, et en dépit des années qui le séparaient de cette époque, son cœur s'accéléra.

Le troisième wagon avait l'exacte vitesse de son compartiment. Sur la plaque suspendue à droite de la porte, il lut : PARIS-LE MANS-ANGERS.

Et juste au-dessus du mot Angers, elle était assise.

Si quelque chose convenait à cette passagère, c'était bien cette voiture vide, qui vibrait de son propre tintamarre ajouté à celui renvoyé par le train du voyageur. Elle y était seule, comme elle avait toujours été seule au monde, le visage plissé par l'attention et le menton sur sa main refermée. Elle lisait un petit livre à la couverture rouge et or, qu'il reconnut tout de suite comme étant un livre de Lobsang Rampa. Une fois de plus, elle courait après son identité, puisant indifféremment à toutes les sources. Elle avait vingt ans, elle était fraîche et belle, il l'appelait la dentellière dans le secret de son cœur.

Il l'avait connue très tôt, quand elle avait seize ans. Il lui avait longtemps servi de père, et c'est à ce père absent qu'elle s'était donnée en se donnant à lui. Ils avaient vécu ensemble quand il aimait encore l'autre, l'Inca, la tueuse. Ils s'étaient aimés, déchirés, lâchés, repris, quittés. Les trains avaient joué un grand rôle dans leur liaison. Elle en avait pris beaucoup, pour Angers, pour Paris, pour Bordeaux, l'Allemagne, l'Autriche, Paris encore où il l'attendait en bandant, l'esprit sec. Quand les trains n'avaient plus suffi, elle avait pris des avions.

Le voyageur, lui, ne bougeait pas. Il usurpait déjà son titre : de viveur, il était devenu ambitieux et faisait son trou dans la publicité. Elle restait blonde, dodue, succulente, ne sachant quoi faire de sa peau quand il n'était pas dessus. Il y avait du monde sur les starting-blocks pour lui succéder. Bonne pâte, elle avait fini par donner sa chance à plusieurs.

Elle avait été un diamant brut passant de main en main, songea le voyageur en la dévorant du regard, abandonnant un peu de sa gangue à chaque visiteur et brillant d'un éclat toujours plus douloureux en accédant à la lumière des solitaires. Lui n'avait aimé que son corps, pas son esprit, car, en ambitieux, il préférait déjà les riches moissons aux jachères. Il se trompait, bien sûr, comme il s'était toujours trompé, et ne pensait à elle qu'avec désir ou affection. Ce sont des sentiments réducteurs, des sentiments d'armistice. Ses dernières dentelles mises en pièces, elle avait fini par partir pour de bon, et il ne l'avait pas retenue.

Il la fixait avec une telle intensité qu'elle finit par lever la tête. Ses

yeux s'attardèrent sur lui avec surprise, et elle eut ce sourire qui n'appartenait qu'à elle : un sourire qui l'illuminait de l'intérieur, comme s'il avait été rien moins que le soleil. Ses dents blanches étincelèrent dans la pénombre de son compartiment et elle agita son livre : Tu vois, je lis. J'apprends la vie dans les livres, comme toi. Et soudain, elle jeta le livre loin devant elle, par-dessus la banquette, et plaqua à la vitre son petit visage déformé par le chagrin.

Il en fut si saisi qu'il resta assis, vidé de ses forces, impuissant à contenir son désarroi. Elle souffrait encore, elle souffrait de sa jeunesse perdue, comme lui. Sous le visage rond et tendre apparaissait le visage maigre et tendu de la femme de trente ans qu'elle serait bientôt, une femme qui n'aimait plus faire l'amour à trop attendre de l'amour. Déjà les trains s'écartaient l'un de l'autre, le compas des voies s'ouvrait insensiblement, degré après degré, déjà la distance entre eux augmentait. Que dire, que faire ? Tout était joué depuis longtemps, les appartements qu'ils avaient occupés reloués, leurs amis communs les avaient oubliés, les photos dormaient dans leurs albums, bientôt plus personne ne se souviendrait qu'ils avaient été ensemble, qu'elle lui faisait des mousses au chocolat sublimes et des pipes fabuleuses et que lui n'était pas trop manche pour la faire rire et encore moins pour la faire pleurer. Bientôt, oui, dans quelques minutes quelques secondes...

Alors la dentellière ouvrit son manteau, défit son corsage et laissa tomber sa jupe. Elle arracha son linge et plaqua contre la vitre froide ses seins blancs et son ventre fendu, en un ultime cadeau d'adieu. Ses mains, de part et d'autre de ses hanches, s'ouvrirent comme de petites pieuvres, son duvet blond se fripa contre le verre du bocal S.N.C.F., lui adressant un dernier sourire, vertical. La petite étoile de mer disparut dans les abysses, sa bouche grande ouverte faisant une blessure noire au-dessus des Monts et Merveilles. Le voyageur resta seul devant le paysage noir et blanc où fumaient d'autres tas de tourbe. Vieillard.

Les Thunderbolt, hein, et les poissons rouges ? Il avait été ce petit garçon couché sur la pelouse, et qui guettait il ne savait trop quoi. Le moment d'être un homme jeune, au cœur corrompu et au sexe exigeant, dont les mots d'esprit feraient pleurer la dentellière ? Le moment d'être ce même homme, celui à qui l'Inca avait tout ôté et dont l'œuvre écrite serait, selon la formule consacrée, « le deuil éclatant du bonheur » ? Un homme faisant des livres comme on construit un château de sable, dans le secret espoir que la mer, délitant les fragiles remparts, mette à nu le petit caillou caché au milieu, dur, rond et blanc comme ces vérités que l'on se cache à soi-même et qui n'intéressent personne ?

La nuit tombait. Les lumières du wagon s'allumèrent, trop faibles encore pour se substituer à la clarté cendreuse du crépuscule, mais introduisant un jaune sans chaleur dans le skaï verdâtre. Le voyageur

connaissait bien ce moment : c'est celui où l'on lit sur le visage de son voisin sa propre fatigue, l'instant où l'on apparaît dans son impitoyable vérité, usé, raidi, le col de chemise gras de transpiration et le regard vidé comme une cage de son rat. On regarde sa montre, on calcule mentalement : Encore une heure, encore trente minutes, encore dix. Et l'inanité du temps gâché vous monte à la tête comme un vin piqué. Si au moins une femme vous attendait au bout...

Pourquoi n'avait-il pas tenté de rejoindre la dentellière ? Il avait été heureux avec elle plus qu'avec la tueuse. Il aurait fait bon vieillir dans cette lumière. Son rire était inimitable. Il l'aurait encore entendu sur son lit de mort : Debout, l'écrivain, je ne te crois pas ! Pourquoi l'avait-il fait pour l'Inca ? Par goût du malheur ? Parce qu'il sait ce qui arrive, pardi ! Parce qu'il sait qu'un autre train s'approche dans l'ombre, avec la troisième femme de sa vie, un train moderne, un T.G.V orange au long nez...

Le voilà. À l'heure dite. Il surgit comme une fusée le long de la micheline et freine en faisant vibrer le remblai de mâchefer. La micheline tremble et ferraille, prise dans le matelas d'air que le jet ferroviaire repousse devant lui. Immobilité. Le paysage a disparu. On pourrait croire que les deux convois sont à l'arrêt, encoconnés dans un tunnel de haute pression. Les fenêtres du T.G.V. sont plus petites, les coins sont arrondis et elles sont scellées. L'intérieur est brillamment illuminé, plein de matériaux modernes, scintillants ou mats. Il n'y a qu'elle.

C'est une brune, de nouveau. Elle est mince, sévère, en robe noire, les cheveux mousseux encadrant un visage émacié aux grands yeux. À la main droite, elle tient une cigarette, la vingtième ou la quarantième de la journée. Et toujours pas malade. Elle tousse, évidemment. Elle toussait énormément. La fumée se mélange paresseusement aux boucles de sa chevelure et finit par s'y dissoudre. Elle lui jette un regard en biais. Elle sait qu'il est là, bien sûr. Elle l'a deviné. C'était son travail de deviner. D'entendre le non-dit. De négliger l'effet pour la cause. Elle était de la génération montante des psy et elle a fait son chemin. Il a fait le sien de son côté, désespérant d'être entendu, lu et aidé sous son propre toit. Ils étaient séparés depuis des années.

Ce n'est pas de rompre qui avait été dur, ç'avait été d'instruire le procès. Encore aujourd'hui, cette avalanche de griefs minables, de ratiocinages et de comptes était entre eux comme un champ d'orties : il ne pouvait penser à elle sans s'y piquer. Rien n'allait déjà plus quand l'enfant avait paru. Il lui en fallait un, « pour s'accomplir », disait-elle. Elle l'avait fait, sachant qu'il lui servirait à appliquer les thèses dont elle faisait son ordinaire : surprotection, écoute intensive des silences, angoisse à tous les paliers. Il était entendu une fois pour toutes que lui ne saurait pas l'élever, puisqu'il l'avait fait les yeux

fermés et qu'il était écrivain. Et il s'était passé ce qui se passe si souvent dans les couples désunis : l'amour en rade s'était reporté de part et d'autre sur le petit.

Et où était ce goinfre ? Le voyageur le vit qui entrait dans le compartiment, brandissant une épée et un pistolet. Il ne lui manquait qu'un cheval pour en faire un Zorro tout à fait présentable. Sept ans. Le voyageur, en le voyant, éprouva ce léger vertige familial : un de ses plus vieux souvenirs remontait à la surface, un souvenir qui l'empêchait de croire tout à fait à l'innocence de l'enfance.

Il devait avoir l'âge qu'avait son gosse. Il était chez le grand-père, un dimanche matin. Il était installé sur la première marche de l'escalier, pour lire un *Bicot* ou un *Tarzan*, quand il avait eu le sentiment intime d'avoir quitté son corps et de surplomber la scène. Autour de lui, chacun vaquait à ses occupations, qui à sa toilette, qui à la cuisine, qui dehors, qui dans l'atelier de menuiserie d'où provenait une bonne odeur de sciure et de colle à bois. Lui était à l'écart de la vie des autres, déjà. Il regardait. On croit que les enfants y sont sans y être, parce qu'ils ne savent rien de la vie. Mais ce n'est pas vrai. Il avait sept ans, et il se disait que, dans dix ans, dans vingt ans, il se pencherait en sens inverse et qu'il essaierait de retrouver tout cela, cette activité paisible, ces bruits rassurants et ces visages aimants. Il était le voyageur d'aujourd'hui, posant sur les êtres et les choses un regard désillusionné, plein d'une passion vaine.

Ce qui lui faisait penser cela, c'est qu'il avait surpris le regard de son grand-père fixé sur lui. Le vieil homme à barbe blanche le regardait, les lunettes de travers sur son nez et de la sciure plein les plis de son gilet. Il le regardait en sifflotant machinalement, et le voyageur sait maintenant qu'il n'était pas dupe : son aïeul le voyait *fonctionner dans le futur*. Il savait. Les vieillards savent cela des enfants. Depuis qu'il en était un lui-même, le voyageur ne pouvait se déprendre de cette impression poignante : son fils en savait bien davantage qu'il n'y paraissait. Son regard vert et noir était un verre d'eau où coule un filet d'encre : l'encre serpente, sinue et bientôt elle emplit le verre. Où était l'eau de ce regard d'enfant ? Où étaient l'innocence, le bonheur ?

Le destin est un réseau de voies, toutes offertes. Ils n'avaient pas fini de se retrouver. Le futur était devant eux, prometteur d'autres rencontres. Il verrait grandir son petit, il verrait cette graine devenir baliveau, colosse, futaie. Il y aurait d'autres trains. Son avenir était là, lisible comme un horaire de chemin de fer. Il allait savoir, il pouvait savoir ce que lui réservait la vie !

Il pouvait faire cela, et dans le même temps qu'il en éprouvait une volupté sauvage, il sentit l'horreur s'emparer de lui, vague souterraine remontant le mascaret à contre-courant. Et s'il se voyait aveugle,

tétraplégique, mutilé ? Entre deux gendarmes, ou maigre et sec comme un vieux biscuit, rongé de l'intérieur par quoi vous – quoi-vous – savez ? Pourrait-il se dire que tout cela n'était qu'une illusion ? Que les trains ne suivent pas les lignes de la vie sur quelque main géante, mais qu'ils vont là où on les attend avec la placidité bornée d'un bovin, et que les rencontres qu'ils peuvent faire n'engagent en aucun cas les voyageurs ?

S'il en était ainsi, alors que devenait le reste, la tueuse, ses parents, la dentellière, sa femme et son enfant ? Tombaient-ils en poussière ? Fallait-il fermer les yeux quand arriverait le prochain train pour que les précédents continuent à exister ? Fallait-il au contraire les ouvrir, pour ne pas rompre le fil magique, irrationnel qui tissait son existence ? Il n'eut pas à réfléchir. Le premier train du futur était là.

C'était un train tout en métal brillant, qui filait sur un rail unique en béton. Sa propulsion magnétique ne faisait aucun bruit. La carapace rayée d'une mince bande rouge portait en plusieurs langues le nom de la ligne : EuropOural. Il allait si vite qu'il alluma des rétrofusées pour rester à la hauteur de la poussive micheline. Les vitres du vieux train tremblèrent violemment tandis que celles du nouveau venu, coulées dans le métal, semblaient aussi pures que du cristal. Le fuselage tranchant flottait à quelques millimètres du béton. Il n'y avait qu'une seule voiture, et le voyageur se reconnut dans l'unique passager.

Il était assis dans un siège en mousse en nids d'abeille. Ses cheveux étaient ras, sa peau d'une curieuse teinte bleutée sous la lumière crue des néons. Vêtu d'une veste de toile grise, molletonnée, et d'une chemise en papier d'argent, il paraissait une cinquantaine d'années, peut-être moins, et devant lui, il y avait une assiette de porcelaine et des couverts d'argent qu'il maniait avec décision. Le couteau et la fourchette envoyaient des éclairs sur son visage durci, un peu empâté, allumant des reflets dans ses verres en demi-lune. Il mangeait.

Il mangeait un livre.

Son dernier livre. Un gros pavé, épais comme un T-bone steak, dont la tranche laquée où saignaient des lettres rouges évoquait un os encore taché de viande. Le couteau s'enfonçait dans l'épaisseur des feuilles, fendait les phrases comme des fibres, déclenchant des hémorragies de mots que le voyageur contenait habilement du dos de sa fourchette. Plein d'une délectation morose, il dévorait cette littérature alimentaire à laquelle il avait sacrifié toute sa vie, ingurgitant les recettes cent fois recuites, les titres ronflants, les exergues prétentieux, les scènes vendeuses pleines de sang, de sexe et de puissance. L'écrivain mangeait, l'œil fixe, la sueur au front, mâchant le papier taché de sa sueur, tout entier pris dans sa rumination coléreuse au point qu'il en oubliait de regarder par la fenêtre. Et de l'autre côté de la double épaisseur de verre, le voyageur

qu'il avait été dix ans plus tôt le regardait, consterné.

Voilà donc où il en était arrivé ? Il était aisé, sans doute. Le personnage avait de l'importance, du poids, il avait écrit plusieurs dizaines de romans à succès, dont l'empilement aurait formé un immense sandwich fantaisie auquel ne manquait que la traditionnelle olive. Le vin qui accompagnait ses bouchées était sans doute un vin cher. Un portefeuille épais était posé sur la nappe, plein de cartes de crédit, de liasses craquantes, de notes de frais et de taxi. Et pourtant, il en était à bouffer son nom.

La scène ne résumait-elle pas le but que le voyageur s'était assigné, but plus ambigu qu'il n'y paraît pour le lecteur ? Écrire, pour celui qui écrit, c'est se construire en se détruisant. C'est se dévorer pour voir ce qu'il en reste. Rien, peut-être. Peut-être le petit caillou caché dans les châteaux de sable. Sûrement la balle de fusil glissée directement du canon dans la bouche. Au mieux, la certitude d'avoir fait pour le mieux, avec ce que l'on avait. Des milliers d'écrivains depuis que l'on écrit en étaient morts parce qu'ils voulaient vivre ainsi. Ils étaient morts humiliés, trompés, ignorés, uniques détenteurs de leur vérité. C'était cela, écrire : mourir. Mourir le ventre plein et l'âme vide dans un wagon de première, au crépuscule.

Comme il était las, soudain ! Comme toutes ces années lui pesaient sur les épaules ! Il sentait ses yeux gonflés de fatigue dans le sachet tiré des paupières, le pli amer de sa bouche, l'affaissement diffus des tissus musculaires et cette lourdeur sous la ceinture qui est la maladie du scribe. La glace lui renvoyait son profil, superposé à celui qu'il allait être bientôt, mais un profil indistinct, brouillé par le tremblement du train. Une tache blanche qui surnageait sur l'eau noire de la nuit, tandis que le bolide futuriste s'écartait d'une secousse et disparaissait.

Où avait-il mis ses lunettes ? Quelle heure était-il ? De quelle année ? Ah ! il les avait sur le nez ! Il transpirait, à tordre. Toutes ces émotions, toutes ces femmes comme un peloton d'exécution, et puis lui-même, qui commanderait la salve... Il se sentait mal. Car il y avait d'autres trains, s'approchant dans le noir, dans l'angle mort de son compartiment. Il verrait tout. Jusqu'au bout.

Il vit. Comme un film qui saute dans le projecteur, il y eut soudain une rafale de cases jaunes dans la nuit, puis une seule image. Un compartiment, dans une voiture, dans un train. Lui, de nouveau. Quel âge ? Soixante ans. De longues moustaches, lui qui n'en portait plus depuis des années, mais plus guère de cheveux, qu'une mince couronne de copeaux derrière les oreilles. Il était rencogné sur la banquette, et il avait piètre allure : parka de nylon rouge terni, col roulé défraîchi, bonnet de laine posé sur son crâne comme un débordement du cerveau.

La roue avait tourné. Il était pauvre. Changeait-il de ville, voire de pays, pour trouver du travail ? Ses scénarios de télévision avaient-ils été refusés ? Pourquoi avoir cassé la gueule de ce critique minable dans un congrès de science-fiction ? Il s'était obstiné à présenter à son éditeur ce livre abscons, rageur, inutile, et l'éditeur s'était obstiné à le refuser. L'argent s'était tari, la maladie était revenue, il avait commencé à bouffer dans ces buffets que dressent des universitaires de province pour piéger un auteur parisien. On le savait fini, et on le lui disait. Il mentait, la bouche pleine, et bourrait ses poches de petits fours rances qu'il finirait la nuit, dans sa chambre d'hôtel donnant sur la gare.

Sa femme était remariée avec un psychanalyste. Son garçon faisait la guerre aux Indes. Lui-même était dans ce train de nuit, perdu. Et pourtant... Et pourtant, oui, il souriait ! Un sourire sardonique ? Non. Un sourire de soulagement, quelque chose comme un rire qui s'enflait, raffermissant les chairs fatiguées, éclairant le teint brouillé d'une lueur de jeunesse, rallumant dans cet homme à bout de course quelque chose comme de la vraie gaieté. Le livre abscons, rageur, inutile, c'était ce qu'il avait écrit de mieux dans sa vie. Il avait puisé à pleines mains dans ses tripes, dans son expérience, dans ce scepticisme combattu pied à pied pour ne pas désespérer des hommes et de l'époque, il avait enfin donné, oui donné, le meilleur de lui-même. Ce petit caillou blanc comme une dragée enfouie sous la merde variqueuse des plages, il l'avait brandi et le soleil avait tapé dessus comme sur un louis d'or. Un instant, cet instant rare où l'on tape le mot FIN à un manuscrit, ce sexagénaire en parka était redevenu le jeune homme vêtu de la même façon qui, quarante ans plus tôt, s'était senti pousser des plumes Sergent-Major.

Bien sûr, ce livre était mort-né, mais pas plus que ce rat d'éditeur, pas plus que ce troupeau de lemmings qui achète de la littérature-Bonux au B.H.V. *Lui était vivant*. Il était l'auteur, auteur de ses jours et de ses nuits, et il en faisait le compte pour lui, pas pour les autres. Il était devenu un vrai écrivain, un homme comme tous les autres, quelconque, si tant est qu'un être humain puisse l'être, mais un homme accompli, ayant fait le tour des choses et contemplant sans peur ni fièvre, sans dieux ni béquilles, l'infini des voies.

Apaisé, il pouvait enfin regarder la nuit. C'était une nuit d'automne, annonciatrice des tempêtes qui glissent sur la mer du Nord comme sur une toile cirée et vont frapper de plein fouet les trains de nuit montant vers Bruxelles, Anvers et la Hollande. Une nuit à ne pas se mettre dehors, de peur de s'y rencontrer tel que votre destin vous a fait ou vous fera. Le kaléidoscope jaune du train de la soixantaine s'éloignait par le travers, tel un navire s'enfonçant dans l'abîme. Des étoiles écrasées sur l'horizon, entre les frondaisons de nuages et le sol obscur

brûlaient d'un feu mourant. Le dernier train surgit tout droit d'une forêt de bouleaux.

C'était un minuscule véhicule qui fonçait au ras de la terre, glissant sur un rail lumineux tissé par des plots infrarouges apparus par magie. Cela ne ressemblait à rien, et surtout pas à un train, et pourtant c'en était un. Un train individuel de l'an 2030, un compartiment voyageant seul, mû par l'atome ou quelque nouvelle énergie, un train miraculeusement détaché des contingences.

Avec une vélocité étourdissante, il remonta la micheline et vint se ranger à quelques pas. Dans la bulle de plexiglas brillamment éclairée, il y avait deux hommes. Un passager et un pilote.

Avec une sorte de désinvolture joyeuse, le pilote éleva son engin pour le mettre à la hauteur des vitres, et le voyageur put se regarder une dernière fois.

L'homme, le très vieil homme assis dans le fauteuil thermoformé, c'était lui, bien sûr. Les mains noueuses et couvertes de taches rousses étaient posées sur ses genoux. Son nez semblait encore plus grand, un fer de hache enfoncé dans la pâte rêche de son visage, et ses yeux, déjà petits et rapprochés, s'étaient enfouis définitivement entre les paupières rougies. Contrairement à ce qu'il aurait pensé, il était maigre, très maigre. Voûté, naturellement. Les dents en bon état, mais que ne faisait-on pas au XXI^e siècle ? En tout cas, il avait refusé les transplants ou les échanges d'organe : il avait l'air vraiment au bout du rouleau. Usé. À la merci du moindre pépin dans la tuyauterie, d'un court-circuit dans la bobine. Il allait bientôt mourir, ça se lisait dans la paix de son regard et la rigidité de ses mains. Pour la première fois, il était immobile.

Il ne courait plus, lui qui avait toujours couru. Il voyait venir, mais ce qu'il voyait venir venait *de l'intérieur*, comme l'attestaient les yeux ternis, tournés en dedans. Et ses cheveux blancs – ils semblaient avoir repoussé ? –, très longs et plantés sur son crâne fragile comme un crâne de nouveau-né flottaient telles des algues lumineuses.

À côté de lui, ce type immense aux épaules de déménageur, le pilote, c'était... ? C'était son fils, oui. Un homme de cinquante ans, en pleine force de l'âge, dans une combinaison d'astronaute, et qui lui souriait de son sourire à lui. Le nez, les yeux, les cheveux, c'était cela : son sang, continué dans d'autres veines. Il les avait conduits à cet ultime rendez-vous, devant le miroir, et il les regardait tour à tour, corrigeant les déports de la bulle de lumière d'un infime déplacement de la main sur le petit palonnier.

Tu seras quelque part sur la Lune ou dans la poudre du ciel quand on t'apprendra ma mort, songea le voyageur. Tu froisseras le téléx en fixant un point quelque part devant toi. Ce cher vieux romancier, ce

raconteur d'histoires, le voilà en cendres. La bulle s'élève et s'abaisse, s'incline sur le côté, perpendiculairement à cette boîte en fer où je suis comme dans une urne. À quoi pense-t-il ? A-t-il compris ? Il ne me ressemble pas totalement, bien sûr. Le sang de sa mère, un capital génétique différent du mien, des capacités que je n'avais pas. Il est devenu ce que j'étais incapable d'être : un homme d'action, et un bon calculateur. Étrange chimie de l'amour, qui se continue au-delà de l'amour. Au revoir, au revoir ! Et soudain, la minuscule nef accélère et s'évanouit comme un météore, emportant la vie d'un homme de plume qui n'aura pas pesé plus lourd que son instrument de travail.

Le voyageur n'a pas bougé. Il regarde son reflet dans la vitre. Boucles grises, lunettes, mâchoires bleues posées sur le revers de l'épaisse gabardine. Un homme quelconque, si tant est, n'est-ce pas...

Il reste la plaine de Belgique, jalonnée d'usines obscures, de petits villages aux rues luisantes de pluie, et bientôt Bruxelles.

La chanson des essieux change et le train entre en gare.

Sur le quai, Maxime, surpris par la fraîcheur de l'air, relève le col de son imperméable.

— Bon voyage ?

— Bon voyage.

Le naufrage de l'Alpennic

I. JUSTE UNE IMAGE SUR UN ÉCRAN

Il était 23 h 38 quand Frédéric Gibrat vit une forme insolite se dessiner dans le scintillement bleu de son écran. Sans cesser de regarder la silhouette fluorescente, il prit le temps de ramasser à tâtons son paquet de Gauloises blondes abandonné à côté de la console, de s'en ficher une à l'angle gauche des lèvres et de l'allumer avec le briquet à gaz imitation U.S. ARMY qu'il s'était acheté la semaine précédente dans une boutique de Genève. La première bouffée enveloppa l'écran, et cela le fit penser à un banc de brume rabattu sur une falaise de glace scintillant dans la nuit.

Frédéric Gibrat avait vingt-huit ans. Il était long et maigre, et son visage quelque peu maussade était surmonté d'une crête indisciplinée de cheveux blonds tirant sur le roux. Il les ratissa de la main gauche, un geste qui, au fil des ans, était devenu proche d'un tic. C'était en partie à cause de ce tic et d'autres manies du même genre, comme se gratter sous les bras et même ailleurs, que Florence, une jolie Lyonnaise de vingt-six ans, avait définitivement rompu avec Frédéric moins d'un mois auparavant. Depuis cet événement désagréable, la nervosité, le mauvais caractère du jeune homme, étaient montés d'un cran. La pratique assidue de la masturbation compensatoire avait en outre perturbé ses facultés visuelles et auditives...

— Qu'est-ce que c'est que ce foutu truc ? marmonna-t-il en se penchant vers l'écran.

Les crénelures de la forme géométrique bleu turquoise étaient toujours affichées dans la perspective déformée de la voie. Elles semblaient même avoir grossi. Tout en essayant d'infiltrer l'ongle de son auriculaire entre ses incisives supérieures, où un brin de tabac mouillé s'était niché, Frédéric Gibrat pianota de l'autre main sur son clavier. Les indications qui s'affichèrent à leur tour dans l'angle inférieur de l'écran lui firent froncer les sourcils. Mais il ne resta pas longtemps sans réaction : par le circuit intérieur, il appela la cabine de pilotage...

Le jeune Gibrat, rejeton tardif d'une union de circonstance entre un ingénieur des Mines ayant voulu faire haro sur son homosexualité latente, et une institutrice de Strasbourg qui se voyait déjà vieille fille,

était sorti à vingt-deux ans de l'école de radio-électronique de l'université de Lyon. Et c'est par pur hasard qu'il s'était retrouvé à la S.N.C.F., son curriculum, envoyé à quarante exemplaires dans les entreprises les plus diverses, ayant tapé aux Chemins de fer dans l'œil qu'il fallait. Le seul vrai titre de gloire de Frédéric Gibrat, après six ans passés à bourlinguer sur différents réseaux hexagonaux, avait été sa nomination à la Transalpeuropexpress.

— Il y a un problème ? fit, dans son écouteur, la voix toujours un peu pincée de François Coulonges, le second pilote.

Frédéric soupira, alla chercher sous son aisselle gauche une démangeaison imaginaire.

— Oui et non, répondit-il enfin en avalant délibérément ses mots. J'ai quelque chose sur mon écran... (un silence). C'est plutôt gros... (un autre silence). En plein sur la voie... (encore un silence). C'est à 1,800 km... (un silence). 700. Ça approche, quoi...

Le rire aigre et suffisant de Coulonges transperça le tympan du navigateur. Le second pilote était un bellâtre d'au moins quarante ans que Gibrat s'imaginait être une sorte de play-boy, et ce qu'il supposait de sa vie sexuelle avait fait gonfler l'ire du navigateur à son égard.

— Pas de quoi s'en faire, petit ! C'est une congère... Ça fait des kilomètres que nous roulons au milieu de la glace. Et nous en avons pulvérisé plus d'une... Celle-là y passera comme les autres...

À nouveau le ricanement de Coulonges. Frédéric Gibrat murmura un « Va te faire... » en même temps qu'il coupait le contact. Aussi ne sut-il jamais si le second pilote l'avait entendu ou non. Sur le bas de son écran, les chiffres indiquaient que l'obstacle n'était plus qu'à 1,250 km. Il se rapprochait toujours – ou plutôt c'était le Train de Haute Altitude qui s'en approchait. Non pas à son accélération maximale – 375 km/h – mais à la vitesse, déjà confortable, de 185 km/h, que la rame conservait sans faillir en escaladant la rampe à 16 % qui s'accrochait au flanc du Grossglockner.

Frédéric Gibrat tassa d'un geste nerveux le moignon de sa Gauloise à peine consumée d'un tiers dans le cendrier S.N.C.F. qui se trouvait à gauche de la console. Les chiffres turquoise avaient fugitivement indiqué 1 km avant de commencer leur descente vers le point zéro de la rencontre avec la congère. Sur sa masse et son épaisseur l'écran de contrôle des voies restait muet, preuve que l'excroissance de neige durcie excédait 4 mètres de profondeur. Quoi que pût en penser Coulonges, c'était un gros morceau, une masse supérieure, peut-être de beaucoup, à tout ce que la motrice avait rencontré (et pulvérisé du soc triangulaire de son pare-neige) depuis le début du voyage. Il restait maintenant 21 secondes avant le choc. Et, le temps de formuler cette pensée, il n'y en avait plus que 20. 19... Frédéric Gibrat se

décida : il tapa le code d'appel prioritaire pour le chef de train.

Le navigateur de voie était isolé dans son petit habitacle haut perché, presque au bout de la motrice, à vingt mètres de la spacieuse cabine de pilotage où Coulonges et le premier pilote Wladimir Andréi avaient une vision directe et panoramique sur les voies. Lui ne possédait que son écran pour matérialiser la vue de l'avant, et deux minuscules hublots latéraux pour rompre la monotonie du trajet. Mais, en cette heure nocturne, les hublots n'étaient que deux gouffres obscurs, deux yeux aveugles traversés d'éclairs argentés : les myriades de paillettes de glace en suspension dans l'atmosphère gelée.

Frédéric réitéra son appel. Le communicateur restait silencieux, silencieux comme la cabine de navigation qu'aucun murmure venu de l'extérieur n'atteignait, et que seul le ronronnement très étouffé de l'énergie sinuant dans les câbles hantait avec ténacité. 8 secondes. 7. Sur l'écran, les lignes entrecroisées formaient un rempart inextricable, une forteresse fantôme. 6. 5. Ou une toile d'araignée peinte au néon dans le néant. 4. Que pouvait bien foutre Charles-André Lipovski, le chef de train ? 3. Sans doute était-il dans un des salons de la classe spéciale, à pérorer avec...

Frédéric Gibrat sentit ses pensées se figer dans une gangue d'acier alors qu'une poigne géante appuyait sur sa nuque et ses reins, le poussant en avant. Le cendrier avec tous ses mégots glissa sur la tablette de bakélite, rebondit sur la paroi de la cabine, se renversa. La poigne ne lâchait pas le navigateur. Mais le harnais de sécurité bouclé en travers de sa poitrine tint bon, et il ne quitta pas son fauteuil. Sur l'écran, les lignes avaient abandonné leur rigide configuration pour se fragmenter en éclats à la recherche d'une nouvelle géométrie. Frédéric imagina une vitre qu'un caillou étoile : ses pensées se remettaient en route. Le convoi freinait. Il freinait à mort, certes, mais il ne faisait rien d'autre que cela : freiner. Et, au bout du freinage, il s'arrêta. Il avait probablement mis plus d'un kilomètre pour s'immobiliser. C'était la congère. Elle n'avait pas été pulvérisée, le morceau était trop gros, Coulonges l'avait dans l'os, il s'était planté, et pas qu'au figuré : pour lui, c'était au mieux la ligne secondaire en Bretagne, au pis le chômage.

Lorsque le train avait freiné et s'était arrêté, les lumières de la cabine de navigation avaient baissé et, un très court instant, le rouge de l'ampoule de secours s'était substitué à l'éclairage au fréon. Mais maintenant tout était redevenu normal. Frédéric Gibrat n'était pas blessé, pas même contusionné. Au sein de son habitacle aucun bruit suspect ne lui était parvenu, et la morsure cinglante des roues bloquées sur le rail n'avait pas lacéré la protection des triples parois d'acier, de fibre Epoxyle et de Téflon. La seule chose bizarre était l'écran, qui ne transmettait plus qu'un peluchage neigeux sur une

absence outremer. Probablement une dysfonction provisoire.

Le jeune navigateur se renversa dans son fauteuil et chercha à tâtons son paquet de cigarettes. Mais il ne se trouvait plus sur la tablette. Gibrat émit un juron à mi-voix. Il n'avait pas envie de lancer un appel aux pilotes pour avoir des éclaircissements sur la situation présente. Qu'ils se démerdent. La congère enfoncée devant à la minute présente être achevée au laser par une équipe de mécaniciens. Le train n'allait pas tarder à repartir. Il n'avait qu'à attendre. C'est ce que Frédéric Gibrat pensait. Mais il se trompait. Le T.H.A. ne repartirait pas. La plus grande catastrophe ferroviaire de tous les temps était amorcée. Le naufrage de l'*Alpennic* avait commencé.

J'en fus un témoin privilégié. Ce que j'ai vu, ce que j'ai compris de cette tragédie me pousse aujourd'hui à en faire une relation aussi exacte, aussi complète que possible...

Moi seul, je crois, connais la vérité sur cette catastrophe. Je veux dire : la vérité sur ses causes réelles, dont nul n'a parlé, qu'aucun médium, qu'aucune enquête n'a révélées. Une vérité qui suppose un tel machiavélisme (celui-ci se fût-il en définitive retourné contre ses auteurs) qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait été jusque-là celée à supposer qu'elle ait filtré jusqu'à un autre regard que le mien.

Je ne me fais au demeurant pas d'illusion sur le sort de mon récit. Un proverbe est là pour fortifier mes inquiétudes : toute vérité n'est pas bonne à dire. Et je pourrais ajouter que certaines sont impossibles à imprimer. Je ne me découragerai pas pour autant. Je me lance, adoptant le point de vue de Sirius, l'œil globalisant, impressionniste, qui seul peut rendre son indispensable dimension humaine à une catastrophe aussi vaste, aussi terrible...

II. L'ALPENNIC 7077

Le Train de Haute Altitude *Alpennic 7077* était un exploit technologique. Mais c'était surtout un phénomène économique, culturel et politique. Au sein d'une communauté européenne élargie qui se cherchait encore une véritable unité, il était un trait d'union reliant la France à la Turquie et Paris à Istanbul, en passant par la Suisse, l'Italie, l'Autriche, la Yougoslavie et la Grèce. Dans une société en crise émiettée par le chômage, la construction de l'*Alpennic* avait été un bain de jouvence sans doute de courte durée, et plus psychologique que véritablement efficace sur le budget des nations concernées, mais dont les travaux avaient enthousiasmé les foules, relancé certains échanges culturels et économiques, abattu quelques ultimes barrières douanières...

Le T.H.A. 7077 avait été fabriqué par une société mixte franco-japonaise, la Transmondia, dont la filiale européenne était la Transalpeuropexpress, familièrement Transalp. Ses capitaux, secrets, étaient internationaux : la multinationale visait loin, et la seconde ligne de T.S.V., devant joindre Moscou à Madrid, était déjà à l'étude. Mais, en cette année 19.. qui devait connaître le premier et dernier voyage de l'*Alpennic 7077*, le P.-D.G. de la société, pour des raisons diplomatiques, était un Français, Romulus de Tonnerre-Balmont.

L'*Alpennic 7077* était composé d'une motrice Tanaka-Fieseler fabriquée sous licence française et de vingt voitures à triple étage. La motrice pesait à elle seule 190 tonnes, pour une longueur de 29 mètres. C'était un engin biénergie, développant une puissance de 9 800 CV, produite aussi bien par le moteur principal électrique à captage inducteur que par un moteur au fuel. Ce dernier n'avait été prévu que comme moteur de secours en cas d'interruption accidentelle de l'alimentation du réseau électrique, mais il était capable d'assurer au 7077 une autonomie de parcours de 200 kilomètres sans perte de capacités. Le train pesait au total un peu plus de 1 200 tonnes, et il pouvait transporter 3 200 personnes. L'innovation, en ce qui concerne les passagers, était l'adjonction d'une classe supplémentaire, dite classe spéciale, pouvant accueillir 604 personnes. La classe spéciale, qui occupait l'étage supérieur des voitures sur toute la longueur de la rame, comprenait, outre les compartiments de luxe, 16 « appartements » particuliers, un restaurant, un bar-salon, une salle de relaxation avec sauna et caissons hydrauliques, une salle de cinéma, et une salle de musique et danse où plusieurs orchestres devaient se succéder pendant toute la durée du voyage. Le prix au kilomètre de

cette classe spéciale était en rapport avec les services offerts, mais il est à noter que le transport en première ou deuxième classe ne dépassait pas le tarif normal selon les normes européennes.

Si le chantier du 7077 avait nécessité tant d'effort, d'argent et de temps (pas loin de cinq ans), ce n'était pas que la motrice et sa rame offrirent de difficultés particulières de construction : les problèmes venaient du périphérique, c'est-à-dire du réseau ferré. Car la ligne Paris-Istanbul n'avait pas été montée avec des voies à l'écartement normalisé de 1,445 m, mais avec des rails d'un empiètement de 1,778 m conçus spécialement pour le poids du convoi et les particularités du terrain traversé.

On doit le souligner, l'originalité de l'*Alpennic* ne tenait pas tant à sa puissance, à son luxe ou au kilométrage parcouru qu'au trajet suivi. Le 7077 était en effet un train de montagne, un train d'altitude, qui traversait toute la chaîne des Alpes de Chamonix à Graz, empruntant non seulement les plus hauts cols, mais escaladant les plus hauts sommets. Il s'attaquait en particulier aux Alpes pennines (d'où son nom), frôlant le crâne du mont Blanc à 4 729 mètres, avant de longer l'arête sud du Cervin sur un ouvrage d'art en encorbellement digne de Frank Lloyd Wright... Ces travaux en altitude, au milieu des glaciers, à l'enjambement des ravins vertigineux, au droit d'à-pics glissants comme des savonnettes, n'allèrent hélas pas sans pertes en vies humaines. On sait que la grande presse fit état d'une centaine de morts au total. Pour sa part, la Transalp s'en tint toujours au chiffre de 27 accidents ayant entraîné mort d'hommes, alors que le quotidien *Libération* avait avancé une estimation de 500 victimes et la C.G.T. une affirmation doublant ce chiffre. Je n'aurai pas la prétention de trancher, pas plus que je ne pourrais prouver que ces équipes plus ou moins lourdement grevées par le destin étaient en majorité composées de Maghrébins et d'Africains démunis de permis de travail et de cartes de séjour... Ce n'est pas sur l'histoire de l'*Alpennic* que s'est portée mon enquête, seulement sur les circonstances de sa fin.

Cette fin était d'ailleurs, si je peux dire, inscrite en filigrane dans son programme puisque, si l'on excepte quelques antiques voitures à crémaillère, c'était le train le plus haut du monde. Sa finalité était claire : transporter ses voyageurs entre ciel et terre, à travers les plus hauts pics d'Europe. La publicité de Transmondia portait essentiellement sur cet aspect-là du voyage. Les belles affiches de Villemot, blanc et bleu outremer, ne portaient-elles pas ces mots :

L'hiver au chaud

Les sommets sans effort

Une douceur de rêve dans la pureté de la neige : L'ALPENNIC !

Mais une autre direction de la campagne publicitaire de la Transalp était bien entendue axée sur la sécurité... Les années 80 ayant été

fertiles en accidents ferroviaires spectaculaires, il importait de présenter le 7077 comme un train plus que sûr : un train invulnérable, un train « inaccidentable ». Confiance excessive de la part des dirigeants de la compagnie ? C'est ce qui devait être dit plus tard au procès – et ce n'est pas faux, même si, comme on va le voir, les causes de l'accident fatal sont à chercher plus sûrement dans la main coupable de l'homme que dans la force aveugle des éléments.

Car toutes les garanties semblaient avoir été prises. Avant le premier (et dernier) voyage de l'*Alpennic*, plus de dix essais avaient été effectués sur la totalité du trajet, certains en charge maximale, et tous sans incident. Grâce à sa puissance motrice et à son système perfectionné de détection électronique, l'*Alpennic* était taillé pour vaincre le brouillard le plus épais, le froid le plus coupant, les tourmentes de neige les plus acariâtres, les congères les plus massives. C'est avec ces assurances qu'il fut lancé, en gare de Lyon à Paris, le 21 février 19.., au milieu d'une liesse populaire digne du 10 mai 1981.

Cette date avait été choisie en fonction des conditions climatiques et météorologiques mais, si l'on peut dire, *a contrario*. Car la nuit du 21 au 22 février devait être la plus froide de l'année, particulièrement sur le parcours des Alpes pennines où le T.H.A., ainsi que je l'ai précisé, abordait et dépassait parfois les 4 500 mètres d'altitude. Dans l'esprit de Romulus de Tonnerre-Balmont et de l'ingénieur en chef des travaux, Alban Mathod, qui tous deux participaient à la traversée inaugurale en compagnie du ministre des Transports Félix Arrighi, du premier ministre, du président de la République et du maire de Paris (qui se trouvait également être le leader du principal parti d'opposition), il importait que les slogans coïncidassent sans hiatus avec la réalité – hiver au chaud, pureté de la neige, etc., sans oublier le fameux : **Des hauteurs de la Bosnie-Herzégovine, découvrez le soleil se levant sur la mer Égée...** Ce qui était sans doute quelque peu exagéré.

Parti de Paris le 21 à midi, l'*Alpennic* devait toucher Istanbul le lendemain à midi également, après un parcours excédant de trois heures ce qui devait être l'horaire normal : ce retard avait pour cause les cérémonies marquant le passage de chaque frontière, au cours desquelles les ministres des Transports des nations concernées seraient accueillis à bord. Peu après le franchissement du mont Blanc, un message avait été envoyé au monde entier, signé Romulus de Tonnerre-Balmont. En réalité, il avait été écrit par Charles-André Lipovski. Il était ainsi rédigé :

Après onze heures de route, et après avoir dépassé le point le plus haut de notre course, l'Alpennic 7077 continue de se comporter magnifiquement. Par-delà les monts, par-delà les frontières, il témoigne de la fiabilité des techniques et de la pérennité du génie français.

Un second message avait, peu après, pris les chemins étheriques. Celui-là était signé du président de la République, qui avait tenu à imprimer son sceau littéraire sur ce voyage inaugural. Le président, on le sait, se piquait, non sans raison, d'être un fin lettré. N'extrayons de son message, fort long (un véritable discours, souligneraient ses adversaires politiques), que ces quelques phrases :

Alors que nous voguons – je pourrais même écrire : alors que nous volons dans ces immensités, mon esprit est plein de sérénité et mon cœur rempli de paix. Là, entre ciel et terre, je repense au monde du silence découvert il y a près de quarante ans par mon ami le commandant Cousteau, et je me dis que nous côtoyons ici une autre sorte de silence, non plus le silence bleu, mais le silence blanc, à la fois son envers et son complément indissociable. Et la traversée de ce silence m'inspire cette réflexion : que les dissensions politiciennes qui agitent la nation sont petites, mesquines, sordides, lorsqu'on les survole de si haut et que l'altitude étouffe leurs dissonances.

Ce 21 février, faut-il le rappeler, les élections se trouvaient à un bien proche horizon : à peine trois semaines. Et, selon la plupart des sondages, l'indice de satisfecit accordé au premier magistrat de l'État oscillait autour de 23 %. Mais l'*Alpennic* avait pour lui un horizon plus rapproché encore. Le voyage continuait, il y avait eu le vertige caréné de l'imposant soc du Matterhorn alors que la nuit blanche enveloppait déjà le monde, puis les Alpes lépontiennes, le Bernina, les Alpes de Lötztal. Le plus récent message lancé par la radio, sur ordre du chef de train, était horodaté de 22 h 45. Il était ainsi rédigé : *Temps très froid : – 28° à 2 763 m. Tourmente de neige glacée et quelques formations de congères. L'Alpennic continue de se conduire magnifiquement...* Il y aurait bien sûr d'autres appels. Mais ceux-là ne seraient pas adressés aux chaînes mondiales de radio et de T.V. Rappelons-nous : il est 23 h 38 ce 21 février. L'*Alpennic* gravit les flancs escarpés du Grossglockner, au cœur massif des Alpes autrichiennes. Dans un peu plus de quatre heures, il en aura terminé avec la partie la plus spectaculaire de son trajet. D'ores et déjà, les plus hauts pics, les plus hauts cols sont derrière lui. Il fait froid, très froid, aux alentours de – 30°. Le T.S.V. navigue sereinement au milieu d'un bombardement de billes de cristal qui rebondissent sur ses flancs profilés comme le feraient des balles de polystyrène. Des congères naissent dans la perspective des voies, mais elles sont à mesure éparpillées par le museau pyramidal de la motrice, l'*Alpennic* poursuit sa route dans la « douceur de rêve » de la nuit blanche. Tout va bien à bord.

Tout va bien ? Non. À 23 h 40, le train a rencontré une congère d'une masse insoupçonnée. Après un kilomètre de freinage, il s'est immobilisé dans le ventre de la nuit qui va le digérer.

III. UNE BOMBE À BORD !

Lorsque le T.H.A. *Alpennic 7077* avait rencontré la congère, Mathilda Stonewell se trouvait dans l'appartement qu'elle avait loué pour le voyage. Plus précisément, elle était dans son bain, flottant au milieu d'un ciel de cumulus bleutés qu'elle prenait plaisir à faire éclater de son index à l'ongle acéré. Mathilda rêvassait, aidée par la cigarette au haschisch dont elle aspirait des bouffées continues à travers le long fume-cigarette en ivoire qu'elle tenait entre les diamants et les saphirs de sa main gauche. Parfois sa paume droite emprisonnait un de ses seins, récemment siliconés, ou se promenait sur son triangle pubien soigneusement épilé. Miss Stonewell s'appelait en réalité Tri. Elle était d'origine cambodgienne et avait fait partie de ces misérables boat-people rejetés sur la côte ouest des États-Unis au milieu des années 70. Depuis, elle avait fait son chemin. Et ce chemin était devenu une route pavée d'or avec le succès mondial du feuilleton T.V. *San Andrea*, dont elle était la vedette. Les médias, suivis par ses admirateurs, l'avaient surnommée la Chinoise blonde. Elle participait à la première de l'*Alpennic* parce qu'elle se trouvait en France à cette époque et que son agent le lui avait ordonné. Elle s'était embarquée avec autant de bagages, ou plus, que Liz Taylor. Elle voyageait avec deux gardes du corps, dont l'un était un ancien de la Mafia, l'autre de la C.I.A., et sa costumière-maquilleuse, Pearl, une robuste californienne avec qui la rumeur publique lui prêtait des relations homosexuelles, ce qu'elle se gardait bien de démentir parce que cela servait à sa publicité, et qu'en outre c'était vrai. Depuis le départ du train, Mathilda Stonewell avait fumé une vingtaine de joints et bu un nombre indéterminé de scotches. Elle n'avait pas mis le nez hors de son appartement particulier, et ne comptait faire qu'une brève apparition à l'arrêt de Zagreb, à cause de la coproduction avec la Yougoslavie qui se préparait et dont elle serait bien évidemment la vedette. Elle n'avait pas non plus jeté le moindre regard par les fenêtres, car elle détestait l'hiver, le froid, la neige et la montagne, sans ordre hiérarchique. Le long freinage de la rame produisit un mini-tsunami en direction des carreaux noir et or bordant la baignoire, et des éclaboussures réduisirent sa cigarette à un chiffon d'herbe mouillée. *Shit !* cracha mollement la vedette en reprenant son assise dans l'eau qui se calmait déjà. Mathilda Stonewell détestait également le train.

L'appartement 4, voisin du 3 qu'occupait la Chinoise blonde, avait été loué par Léon Ravet, peintre et graphiste d'un certain renom, qui avait réussi à truster bon nombre de travaux genre affiches pour l'État,

décoration de studios de télévision, couvertures de magazines sur papier glacé. Dans le public, on ne connaissait certes pas son nom, mais les « barbouillages colorés » qui formaient l'essentiel de son style étaient familiers même à l'œil le moins averti des choses de l'art. Léon n'était pas à bord de l'*Alpennic* pour dessiner. Il avait choisi la première traversée du T.H.A comme voyage de noces. Ravet s'était en effet marié le matin même du départ, avec une cover-girl qui lui avait un temps servi de modèle. La cérémonie, où même Zitrone était absent (il était bien entendu à la gare de Lyon) n'avait pas eu tout l'éclat désiré. La nuit de noces – ou plutôt ses fragments étalés dans l'espace et le temps, non plus. Le peintre approchait les soixante ans – ses amis intimes affirmaient même qu'il les avait dépassés, et sa jeune épouse était officiellement de trente-cinq ans sa cadette. Lorsque le freinage fit ripper en avant le long corps osseux de Léon Ravet, il réussissait presque l'exploit qu'il avait en vain tenté d'approcher depuis midi. Léonore Verucchi, qui avait reçu un coup de coude dans le sein, et ça lui avait fait très mal, se contenta de soupirer imperceptiblement et de lever son regard vert en direction du visage mou et chevalin du peintre. *Ce n'est pas de ta faute...*, dit-elle avec une tendresse feinte. Mais elle ajouta :... *cette fois*, deux mots que Ravet reçut avec une crispation douloureuse qu'il ne chercha pas à dissimuler.

Antoine Delessart, qu'on n'hésitait pas à surnommer le nouveau Bernard Tapie, s'était attardé au restaurant, en compagnie de sa femme, Edmée, et de sa maîtresse, Ann-Carolyn. Edmée était voyante, rousse et bouclée, elle portait une robe violette vertigineusement décolletée côté pile comme côté face, et un camée Louis XV qui valait plusieurs fortunes. Ann-Carolyn, avec ses yeux violets, son visage à peine maquillé, ses cheveux bruns lui descendant jusqu'à la taille, son absence de bijou et son simple tailleur noir, était la sobriété même. Mais on ne voyait qu'elle. Hommes ou femmes, les convives assis à la douzaine de tables encore occupées ne pouvaient s'empêcher de jeter des coups d'œil périodiques sur ce trio qu'on jugeait, qu'on jugeait à moues convenues. Car tout le monde savait qu'Ann-Carolyn Vlaminc n'était pas que l'attachée particulière du P-D.G. – ou que, d'une autre manière, elle lui était attachée très particulièrement. Et on savait aussi que M^{me} Delessart savait. Le freinage renversa sur son erre quelques coupes et quelques verres. À la table d'Antoine Delessart, ce fut une flûte de Saumur qui versa, répandant une partie de son contenu dans le giron de la brune. *Mais vous vous êtes tachée, ma chère !* entendit-on prononcer le P-D.G. *Venez donc avec moi, je vais vous aider à nettoyer ça...* Le couple se leva. Dans la salle à manger, où personne n'avait manifesté le moindre intérêt au ralentissement puis à l'arrêt du train, les conversations feutrées s'interrompirent. À travers le concerto de Mozart filtré par la sonorisation, on cherchait à surprendre la réponse

de M^{me} Delessart. Il n'y en eut pas.

La crosse de la Winchester heurta la joue de Roland Ferchaux. *Bordel de mécanos de mes deux !* hurla-t-il. La grappe de jeunes excités des deux sexes tassés autour de Ferchaux oscilla de part et d'autre de la fenêtre du compartiment dans un mouvement brownien. Roland Ferchaux prétendait tout à la fois à la succession de Gérard Philipe, Alain Delon, Bernard Giraudeau. Avec quelques polars et deux films exotiques tous très sanglants, il avait déjà cueilli la reconnaissance du public, sinon des esthètes. Depuis la tombée de la nuit, il n'avait rien trouvé mieux que de tirer avec sa 22 sur divers objets que ses complices lançaient à l'extérieur. Le froid intense des altitudes n'avait en rien atténué l'enthousiasme lourdement lesté d'alcool du comédien et de sa cour. *Cible !* gueula Ferchaux. Une blonde faussement punk expédia dans la nuit un porte-cigarettes plaqué or. Le comédien tira, mais la balle se perdit dans la lente bourrasque de neige durcie.

Romulus de Tonnerre-Balmont, le ministre des Transports Félix Arrighi, Eberhardt Schwartzbrod, son collègue suisse monté à Andermatt, et le chef de train Lipovski se trouvaient avec les épouses des trois premiers dans la salle de musique, baptisée salle Michel-Legrand, lorsque le T.H.A. heurta la congère. Quelques instants auparavant, l'animateur, Guy Debrucker en personne, avait interrompu la prestation de l'orchestre de Jo Braillon pour annoncer une attraction surprise, laquelle s'était révélée être un live-show à trois exécutants, deux mâles et une femelle. La poussée horizontale du freinage fit prendre au trio en pleine action une position inédite, qui ne manquait pas de piquant. Rires et applaudissements emportèrent les inquiétudes et même les interrogations. *Tiens... Des problèmes, vous croyez ?* glissa Tonnerre-Balmont près de l'oreille de Lipovski. *Pensez !* sourit le chef de train. *Et puis s'il y a le moindre pépin, on m'appelle là-dessus.* Il montrait du pouce l'œillet rouge de son signal d'urgence, piqué à sa boutonnière comme une Légion d'honneur. Il ne savait pas que le navigateur avait déjà, mais en vain, essayé de l'atteindre. Il ne savait pas que les communications avaient été shuntées par une main discrète mais très professionnelle, agissant sur ordre venu... mais n'en disons pas plus pour l'instant. Il ne savait pas non plus que le premier pilote, Wladimir Andréi, avait reçu des consignes expresses : foncer, en ignorant quelque obstacle que ce fût...

Encore un arrêt ? grogna Constantin Verres en plaquant sa face rubiconde contre la vitre. De l'autre côté de la fenêtre, il neigeait si dense que la nuit était blanche. 24 h 40... *Non, rien n'est prévu à cette heure,* répondit Alex Doucoux après avoir consulté l'oignon en or massif qu'il tenait de son grand-père. *Alors c'est que « la plus grandiose réalisation » du septennat finissant patine dans la gadoue,* ricana Verres sans agressivité excessive. Le secrétaire général du parti en pointe de

l'opposition partageait le compartiment du secrétaire d'État aux Relations publiques, avec qui il était très lié depuis l'ENA. Doucoux l'accompagna dans son hilarité, peut-être pour faire bonne contenance. *Si l'Alpennic se plante, vous n'en recueillerez pas les bénéfices quand vous serez aux affaires...* gloussa-t-il.

Juste sous les pieds de Verres et de Doucoux, ces frères ennemis de la politique des pâquerettes, les premières classes de la voiture 12 étaient calmes. Beaucoup de voyageurs appartenant au monde intellectuel s'étaient retrouvés dans la voiture, où les affinités s'étaient atomisées au gré des compartiments. Julia Vandermerscher n'avait pas jugé bon de frayer en d'autre compagnie que celles d'Éric Viau et d'Isabelle Séry, un jeune homme de vingt-deux ans et une jeune fille de vingt-cinq, qui lui tenaient lieu tout à la fois de secrétariat et de bureau politique. Julia était depuis toujours une militante des droits de l'homme (et de la femme) dont la voix faisait autorité. Elle pouvait se flatter (sans le faire en réalité) de l'amitié de Simone Veil comme de feu Simone de Beauvoir, de Marguerite Duras comme de feu Simone Signoret. Son but présent était, à l'arrivée du 7077, de faire un discours fustigeant les exactions policières des autorités d'Ankara. *Venez près de moi, ma petite Isabelle*, grasseya Vandermerscher en mâchant son cigarillo éteint. *Il y a une formulation qui me chiffonne, ici...* Elle attira contre son flanc vaste la jolie brunette à frange sur les yeux qui essayait vainement de percer la nuit blanche. Un sein menu mais pointu effleura l'épaule massive moulée de soie violette. À soixante-huit ans, Julia Vandermerscher aimait plus que jamais la chair fraîche, sans préférence de sexe. Sa grande autorité morale l'aidait toujours à vérifier ses théories sur la persistance de la vie sexuelle chez les femmes qu'on dit âgées.

Si les premières de la voiture 12 étaient calmes, il n'en était pas de même de celles de la 13, occupées en totalité par l'équipe du XV de France, entraîneurs et groupies compris. Lors du freinage, les rugbymen étaient alignés dans le couloir et chantaient en se tenant par la taille : *Ô mon berger fidèle ! Viens donc me donner du bonheur...* Il y eut quelques chutes sans gravité, et des emmêlements qui firent naître des fous rires. La chanson, interrompue quelques secondes, repartit de plus belle au refrain : *Ah ! fous-moi...*, etc. Cependant, intrigué par cette immobilisation intempestive, Thomas Exeverria, journaliste sportif à *Sud-Ouest*, gagna l'extrémité de la voiture. Il avait l'intention de sortir pour voir de quoi il retournait. Mais il eut beau manœuvrer la poignée de la porte, elle refusa de s'ouvrir. Perplexe, il rejoignit le gros de l'équipe où les filles commençaient à être sérieusement lutinées. Exeverria ignorait qu'en cas d'arrêt en dehors des stations, l'*Alpennic* verrouillait automatiquement ses portières.

Si les spéciales naviguaient à 4,30 m au-dessus du sol et les

premières à 2,20 m, au niveau médian, les secondes, elles, voyaient le sol défiler presque au ras des fenêtres. En temps normal, cela va sans dire : car à cette heure de la nuit l'extérieur avait, pour les passagers des secondes plus encore que pour ceux des étages supérieurs, complètement disparu dans le crépitemment incessant des tourbillons de glace. Les 1327 personnes qui occupaient les secondes (sur 1500 places disponibles) formaient le tout-venant des voyageurs des grandes lignes, un magma disparate comprenant aussi bien des vieux couples se cherchant une nouvelle jeunesse que des étudiants décidés à fuir les cours pour une paire de journées, des petits cadres et des techniciens à l'affût de la nouveauté que des routards ayant réuni leurs derniers billets pour se payer un aller simple jusqu'au mythique paradis de la drogue de Constantinople, aussi bien des Français que des représentants de tous les pays traversés, en particulier des Grecs et des Yougoslaves profitant de l'occasion pour un retour aux pénates dans les meilleures conditions...

Nafissa Yamani, qui occupait la place 39 de la voiture 13, n'était ni grecque ni yougoslave. La jeune femme aux cheveux teints en blond qui serrait contre sa poitrine un sac de vinyle marron était d'origine syrienne, bien qu'elle fût en possession d'un passeport français. Nafissa n'avait pas pris le convoi à Paris, où les contrôles étaient sévères, mais à l'arrêt de Lyon, où sa place avait été retenue de longue date au nom d'Henriette Bonaventure. Lorsque la rame avait subi le dur freinage consécutif à la rencontre avec la congère, le visage de la fausse Française doublée d'une fausse blonde avait légèrement heurté le dossier du siège précédent. Elle avait appuyé sa paume sous son nez, pour constater qu'elle saignait. Un mauvais présage, selon elle. Elle envoya un sourire de dénégaration aussi neutre, aussi poli, aussi naturel que possible au jeune homme assis à côté d'elle, un Français d'une trentaine d'années, au physique agréable, qui avait plusieurs fois déjà tenté d'engager la conversation, et qui maintenant tendait un mouchoir vers son visage. Gênée, elle se détourna pour fouiller les poches de son blouson à la recherche d'un Kleenex. Apparemment, elle n'en trouva pas. Cependant elle s'abstint de fouiller dans son sac à main, qu'elle maintenait plaqué contre sa poitrine avec autant de fermeté que si elle portait le Saint-Sacrement. Perplexe, le jeune homme fit une moue à son usage personnel, et rengaina son obligeant mouchoir. À cet instant précis, il ne savait pas encore que sa voisine faisait partie du réseau France des Hezbollahi, et qu'elle transportait une bombe dans son sac.

Ce jeune homme serviable – mais peut-être voulait-il simplement draguer une fille au visage pas désagréable – c'était moi. J'avais pris place dans l'*Alpennic*, comme plus de 3 000 de mes semblables, pour me donner l'illusion de l'aventure... Une aventure bien courte dans le

temps, une aventure tarifée, et que je jugeais alors dénuée du moindre danger. J'avais pu me procurer un ticket grâce à ce qu'il me restait de relations avec un copain de fac devenu quelqu'un d'important dans une agence de voyages. En fait, je brassais déjà l'idée de faire un reportage style *Rolling Stone* sur le premier aller et retour de l'*Alpenic*. Un papier que je proposerais par la suite à un magazine genre *Actuel*, *City* ou *L'Autre Journal*. En somme je ne manquais pas d'air. J'en avais même un peu trop dans ma vie, mal remplie de boulots épisodiques et de trois romans refusés – sans compter les nouvelles égrenées comme autant de cailloux perdus par un Petit Poucet largement trentenaire (à vrai dire je venais d'avoir trente-deux ans) dans l'obscur forêt de l'édition.

Je m'étais déjà déplacé à plusieurs reprises dans le train, mettant mon nez un peu partout, y allant de mes « Oh ! pardon ! » et de mes « je cherche... » quand je constatais que j'atterrissais dans un saint des Saints au-dessus de ma condition. Je m'étais assez peu fait éjecter, compte tenu de la proportion de beau linge au mètre carré, et j'avais déjà commencé à prendre des notes – je veux dire : des notes dans ma tête, pour plus tard. J'ignorais alors à propos de quelles circonstances je serais amené à les utiliser, plus encore que je serais contraint de les compléter par une minutieuse enquête *a posteriori*, une enquête qui, elle, me donnerait l'occasion de recevoir de nombreux coups de pied dans les fesses, au figuré, et même, une ou deux fois, au propre.

Le comportement de ma voisine n'avait pas manqué de m'intriguer. Elle faisait semblant de s'absorber dans la contemplation de l'extérieur, que je voyais par-dessus son épaule aussi imprécis qu'un néant cotonneux. Elle pressait son index et son majeur contre sa narine gauche et, de l'autre main, elle serrait plus fort que jamais son sac mortel contre les durs cônes de ses seins engloutis sous un vilain pull marron sans forme. L'agitation crispée de cette fille bizarre avait une cause bien précise : la bombe qu'elle cachait pourrait-on dire en son sein était réglée pour exploser à minuit précis, et elle ne pouvait en rien modifier cette programmation. De toute façon Nafissa Yamani était volontaire pour le sacrifice suprême au nom de la Cause, et « au nom de Dieu clément et miséricordieux » – *Bismillah ar-rahman ar-rahim*. L'attentat, lui avait expliqué son correspondant, avait été décidé en représailles contre l'expulsion de plusieurs combattants de Dieu libanais et iraniens par l'État français sioniste, capitaliste, exploiteur et athée. L'heure avait été choisie parce que c'était celle où le 7077 aurait dû longer le flanc descendant du Grossglockner sur une périlleuse passerelle incrustée dans le roc. C'était l'endroit idéal pour que le convoi entier bascule dans le vide et s'écrase sept cents mètres plus bas, avec trois mille morts assurés à la clé.

Un programme que la combattante clandestine ne remettait pas une

seconde en cause. Ce qui la mettait dans tous ses états, c'était bien plutôt l'angoisse grandissante de voir sa mission échouer. Le convoi s'était arrêté sur une surface à peu près plane, apparemment loin de tout précipice. Si la bombe explosait à cet endroit, elle ne ferait qu'un nombre très minime de victimes expiatoires. Ce serait l'échec de sa mission. Pourquoi ne partait-il pas ?

Le saignement avait fini par s'arrêter, et la Syrienne s'était mise à consulter sa montre-bracelet avec une fébrilité grandissante, d'abord toutes les minutes, puis toutes les trente secondes, puis presque constamment. Ce manège ne m'avait pas échappé. Il avait ainsi été 23 h 50, 23 h 52, 23 h 53... une chevauchée affolée des minutes, une cavalcade sans répit, où l'éclair des fers sur la rocaille était figuré par le crépitement des chiffres phosphorescents qui se bouscuaient dans la fenêtre de sa montre. Indissociablement mêlées, des bouffées de chaleur et de froid envahissaient la jeune femme. Je l'ai vue grelotter, en même temps que des ruisseaux de sueur naissaient sur ses tempes et son front. Au-dehors, la couche de neige glacée gagnait en hauteur, elle touchait presque la base de la fenêtre.

C'est à 23 h 54, plus ou moins quelques secondes, que les hommes vinrent extraire la terroriste de son siège et la poussèrent dans la travée vers le fond du compartiment.

Cela s'est fait si vite, si brutalement, et en même temps si furtivement, et tellement silencieusement, que j'ai à peine eu le temps de m'apercevoir de la chose – et en tout cas pas celui de réagir – que la fausse blonde au pull trop ample et au sac à main incrusté dans sa poitrine n'était plus qu'une forme gesticulante qu'on entraînait – juste un bras levé, une jambe battante, à peine entr'aperçus au milieu d'une muraille de dos massifs cartonnés d'impers mastic et surmontés d'épaisses nuques calfatées par le rebord des feutres. On avait dû la soulever de son fauteuil avec une force de grue mécanique, la passer par-dessus mes genoux en un éclair, murer sa bouche au ciment d'une poigne de maçon italien, et ensuite la porter comme un tronc d'arbre vers une destination guère enviable.

Un travail de professionnels ! me suis-je dit une fois ma prime stupeur passée. Autour de moi, ça discutait ferme au sujet de l'arrêt intempestif du convoi, et personne ne semblait s'être aperçu de quoi que ce soit. Je me suis levé d'un bond et j'ai couru aux basques des ravisseurs...

Qu'on me comprenne bien : aujourd'hui, alors que je rédige ces pages, je ne vais pas prétendre m'apitoyer sur le sort d'une fanatique qui s'apprêtait gaillardement à assassiner près de trois mille personnes, moi compris. Mais en cette nuit du 21 février finissant, je ne savais rien, même si les doutes avaient commencé leur travail de sape. J'ai donc couru derrière les trois hommes (il me semblait qu'ils

étaient trois – mais peut-être étaient-ils quatre, ou même cinq), en vain. Arrivé devant la porte coulissante donnant accès au soufflet de séparation entre ma voiture et la suivante, j'ai dû batailler au moins une minute contre un mécanisme récalcitrant, que je sais maintenant avoir été bloqué temporairement mais intentionnellement. Lorsque la porte s'est enfin ouverte dans un chuintement qui m'a paru ironique et que j'ai pu traverser, la perspective de la voiture n° 12 était vide du groupe en fuite. Les hommes et leur captive s'étaient évaporés, comme un seul et même fantôme de fumée.

Je suis resté un instant dans l'espace de séparation, le nez collé à la vitre froide. Il n'avait pas cessé de neiger, et j'ai vu que le plâtre gelé atteignait la portière à un tiers de sa hauteur. J'ai machinalement essayé d'ouvrir, mais sans succès. Tout aussi machinalement, j'ai consulté ma montre. Il était exactement minuit. C'est à cet instant que, venu de l'avant du convoi, m'est parvenu très distinctement le bruit d'une explosion.

IV. LES FEMMES ET LES ENFANTS D'ABORD...

Contre la demi-circonférence bombée de la fenêtre panoramique du poste de pilotage, la congère pressait sa masse indifférenciée. Les puissants phares à iode butaient contre ce flanc lisse, un instant disloqué, poussé en avant, et aussitôt reformé, plus énorme encore, plus dense, plus inébranlable. La lumière blanc-jaune des projecteurs s'enfonçait de quelques centimètres dans cette muraille, lui donnant un faux aspect de motte de beurre.

— Quelle merde, ce truc..., soupira le second pilote, François Coulonges. On n'est pas près de repartir, avec ça. Pour une inauguration, c'est réussi...

Il s'était renversé en arrière sur son siège mobile et avait repoussé sur son occiput sa casquette réglementaire, d'où s'échappait une mèche châtaine, ondulée, à la Superman. C'est vrai que Coulonges était beau gosse. Mais, contrairement à l'opinion de Frédéric Gibrat, le second pilote n'avait pas « au moins quarante ans », seulement trente-six. Et il n'était pas un coureur de femmes, se contentant de la sienne, qu'il adorait, du même cœur que leur petite fille, Adrienne, trois ans. Et c'est à elles deux qu'il pensait en laissant son regard marron se perdre sur le glissant flanc de neige tassé contre l'avant de la motrice. Que faisaient-elles, en ce moment, Sibylle et Adrienne ? Elles dormaient, sûrement, dans leur confortable appartement de Besançon.

— Ah ! vous y êtes ? C'est pas trop tôt...

La voix du premier pilote Wladimir Andréi tira Coulonges de ses pensées à la fois tendres et maussades. Andréi était un homme massif, sec et gris, qui approchait la cinquantaine et avait un bon million de kilomètres ferrés dans les bottes. Un morceau de coton imbibé de rouge était enfoncé dans sa narine gauche. Comme Nafissa Yamani et une cinquantaine d'autres passagers du 7077, il s'était heurté le visage lorsque le convoi avait freiné, et le choc lui avait causé une bénigne hémorragie nasale.

Le premier pilote considéra d'un air morne les hommes lourdement équipés et engoncés dans des cirés rouge vif qui pénétraient dans la cabine en frappant le plancher de leurs raquettes déjà fixées. C'était l'équipe d'entretien, six mécanos triés sur le volet, aux ordres du chef mécano Aldo Cicollini. Andréi s'était décidé à envoyer l'équipe à l'extérieur, pour sonder au plus près la congère. Cette histoire l'ennuyait. Pis : elle était bien près de le catastropher. Il était persuadé maintenant d'avoir fait la connerie de sa carrière. Il n'aurait tenu qu'à

lui, il était évident qu'il aurait stoppé le convoi bien avant le heurt. Mais il y avait eu les ordres. Ceux d'en haut. Du plus haut. Et cette voix douce, mesurée, encore dans sa tête : *Rien ne doit nous arrêter, vous comprenez ? Cette traversée inaugurale, c'est un peu la personification du char de l'État dans son actuelle traversée du désert. Alors quels que soient les obstacles, foncez, mon vieux... Foncez !*

Mais Andréi se maudissait maintenant d'avoir foncé. Il votait pour le Président actuel, d'accord. Il était fonctionnaire, d'accord. N'empêche qu'il avait fait une connerie, et une grosse. Mais peut-être n'était-elle pas irréparable...

— Alors, on y va ?

La large face à la Peppone du chef mécanicien, avec ses pommettes rouges et la brosse noire de la moustache, se balançait à moins de cinquante centimètres de son regard embué par les images intérieures.

— Bien sûr que vous y allez ! Vous devriez déjà être sortis..., maugréa le premier pilote.

Les hommes en rouge sautèrent un à un dans l'absence laiteuse, puis la lourde porte de la motrice se referma sur leurs silhouettes aussitôt bues. Il était 23 h 58. Deux minutes plus tard, la cabine vibrait dans le choc de l'explosion qui venait d'embraser son flanc arrière gauche.

La lumière rouge se mit à clignoter à la boutonnière de Charles-André Lipovski. Le contact venait d'être rétabli. Il était 23 h 57, la terroriste syrienne manipulée par les agents de la D.G.S.E. venait d'être arrachée à son compartiment. Lipovski établit le contact, écouta ce que, de la motrice, lui disait son premier pilote, et chuchota deux phrases rapides en réponse.

Sur la scène de la salle Michel-Legrand, le trio dénudé avait repris son exhibition sous les feux croisés des projecteurs. Mais ceux-ci avaient plusieurs fois subi des baisses de tension – comme, de manière générale, toutes les lumières du train – et les convives ne suivaient plus que de manière distraite les contorsions hygiéniques d'Astrid, Antonio et Konstantin. Cela faisait maintenant dix bonnes minutes que le convoi était immobilisé, et aucune annonce n'avait été faite sur les haut-parleurs qui, pourtant, n'avaient pas été avares de communiqués aussi bien didactiques que triomphalistes depuis le début de la croisière. Aussi les occupants de la salle ne se privaient-ils pas de cribler de regards interrogatifs la tablée des personnalités.

Lorsqu'il vit la pulsation d'appel scintiller au revers du chef de train, Henry Viard, négociant en vins, agrippa le poignet de Janette, sa seconde épouse, et lui désigna l'officiel d'un coup de menton. Cependant il eut beau tendre l'oreille, il n'entendit pas le message susurré par le communicateur. Le négociant se pencha en avant, son ventre arrondi se creusant contre le rebord de la table, mais il ne

comprit pas davantage les courtes phrases chuchotées par Lipovski en direction de ses compagnons. Il ne fut cependant qu'à moitié surpris en voyant le chef de train se lever, imité par le P.-D.G. et les deux ministres. Tandis que les épouses restaient assises, un rien nerveuses peut-être, les quatre hommes filèrent à la queue leu leu vers l'extrémité avant de la voiture. En chemin, Lipovski, un petit homme chauve au nez chaussé de grosses lunettes, avait fait un geste en direction d'une autre tablée. Un civil bronzé, aux cheveux en crinière blanche, se leva à son tour et rejoignit le groupe qui quittait déjà la salle. Viard ne connaissait pas ce nouveau personnage, qui se trouvait être Alban Mathod, l'ingénieur en chef des travaux de la ligne Paris-Istanbul. Il connaissait par contre fort bien le sixième personnage, qui, à l'autre extrémité de la salle, vint se dresser sur le chemin des cinq autres. C'était un homme grand, sec, bronzé lui aussi. Il y avait plusieurs heures qu'il était attablé en compagnie nombreuse mais exclusivement masculine. Une compagnie qui buvait ferme, parlait haut, riait fort. L'homme grand et sec n'était pas le dernier à émettre des plaisanteries de corps de garde, et Henry Viard l'avait distinctement entendu lancer : *Buvons à nos femmes, à nos chevaux, et à ceux qui les montent !* – ce qui avait été le signal d'un ouragan de rires qui ne semblaient pas forcés. Cet homme de si plaisante compagnie était le maire de Paris. Et, si l'on en croyait les sondages, il serait aussi, dans trois semaines, le cinquième président de la V^e République.

Pour l'instant, il était visible qu'il s'enquêrait avec une morgue coupante teintée d'un engouement de surface des causes et des suites de cet arrêt inopiné. De sa place, Viard ne pouvait pas manquer d'observer que le chef de file de l'opposition ne s'adressait qu'à Mathod et à Tonnerre-Balmont, ignorant délibérément le ministre, ainsi que Lipovski, dont les sympathies gouvernementales étaient connues. Qu'obtint en réponse cet important personnage ? Sans doute rien de plus que les banales assurances d'une prochaine remise en route, car il ne tarda pas à regagner sa place, la mine sombre, la lippe pincée, et le dos plus raide qu'un parapluie. L'amusant est qu'Alban Mathod, avant de coller aux basques de ses pairs, avait servi au maire de la capitale un : *Mais je vous en prie, monsieur le Prés... pardon : monsieur le Maire !* qui avait fait froncer les sourcils de Lipovski. Le bénéficiaire de ce lapsus avait préféré l'ignorer, de même que le ministre des Transports. Henry Viard n'avait pas perçu le chevauchement des titres, pas plus que les échanges verbaux qui avaient précédé. Il se contenta de suivre des yeux le groupe pressé, jusqu'au moment où il quitta la salle.

— Maintenant, c'est sûr, il y a quelque chose qui cloche ! dit le gros homme d'un ton concentré. Il sortit sa pochette de satin, s'en épongea le front. Sur la scène, le trio cosmopolite en avait enfin terminé avec

ses pénétrations acrobatiques et se retirait, c'est bien le cas de le dire, sous de mols applaudissements.

La lumière baissa encore, ce fut le noir absolu pendant deux ou trois secondes. Les ah ! et les oh ! fusaient à peine que le courant était rétabli. Michel Debrucker fit une courte apparition sur scène pour annoncer que le groupe de rock Sentinel of Darkness affûtait ses décibels. Mais plusieurs personnes quittaient la salle.

— Tu n'as pas l'impression qu'il commence à faire froid, ma bibiche ? demanda Henry Viard à sa femme, qui grignotait des olives et des cacahuètes.

Janette Viard, une blonde placide au tour de taille confortable, fit une moue incertaine. Quelques secondes plus tard, le bruit étouffé d'une explosion traversait la voiture, venant de quelque part vers l'arrière. Les verres tremblèrent fugitivement sur les tables, mais il n'y eut pas d'autre effet visible. Il était minuit exactement.

Le bruit de l'explosion, proche, ne fit même pas sursauter Mathilda Stonewell. L'héroïne de *San Andrea* était d'une humeur exécrationnelle. Elle était sortie de son bain depuis plusieurs minutes pour aller s'étendre sur sa table de relaxation, où Pearl la massait. La Chinoise blonde s'était allumée un nouveau joint et avait demandé du porto. Malgré le travail expert des mains de sa femme à tout faire, elle avait froid. Il lui semblait même qu'elle avait de plus en plus froid. *Fuckin' train !* maugréa-t-elle. Puis elle appela Angelo, l'un de ses gardes du corps – celui qui avait fait partie de la Mafia, ou qui y était peut-être encore, puisqu'on ne quitte ce genre d'organisation que les pieds devant. Elle ordonna à l'homme, un brun nerveux qui ne payait pas de mine, d'aller aux informations. Il y alla, sans avoir fixé autre chose que les pupilles sombres de sa patronne. Mathilda, qui était couchée sur le ventre, chercha à tâtons dans son dos la main de Pearl, la trouva et la plaça d'autorité entre ses fesses.

Dans l'appartement voisin, Léonore s'était rhabillée. Léon, avec des airs de chien battu qui allaient bien avec son long visage triste et ses yeux verdâtres mangés par des paupières gonflées, n'avait pas tardé à faire de même. L'explosion se produisit alors que le peintre s'était laissé aller contre la fenêtre segmentée qui courait tout le long de la paroi de la chambre. La lueur brutale lui poinçonna les rétines, et le bruit l'enveloppa pendant que des ondes concentriques rouges noyaient son champ visuel. Il avait senti la vibration du verre sous ses paumes, mais la fenêtre avait tenu bon. Léon Ravet secoua la tête à n'en plus finir, comme une marionnette manipulée pour figurer la désolation.

— Je ne sais pas ce qui se passe encore, ma pauvre Léonore, soupira-t-il, mais je commence vraiment à regretter de t'avoir embarquée dans cette galère...

— Ce n'est pas non plus de ta faute, répondit l'épousée du matin.

Mais, cette fois, elle n'avait pas cherché à feindre la moindre tendresse.

Antoine Delessart ressentit l'explosion plus qu'il ne l'entendit. Le choc pourtant fit nettement osciller la voiture. Mais le P.-D.G. se trouvait à l'abri du confortable bloc-toilettes qui se trouvait enkysté au milieu de la voiture-restaurant, entre la salle à manger surélevée et l'escalier d'accès aux premières. Ann-Carolyn Vlamincq crispa sa main sur son épaule, en même temps qu'elle émettait un soupir oppressé. Frayeur ou plaisir, dans ce geste, dans ce bruit de gorge ? Delessart se plut à croire que les deux pulsions étaient intimement mêlées, et cela porta son excitation à son comble. Il reprit le rythme de ses poussées un bref instant interrompues, les mains passées sous les fesses de sa secrétaire particulière. Le compartiment toilettes vibra et cliqueta, mais cette fois l'explosion n'y était pour rien.

Roland Ferchaux, comme Léon Ravet et quelques centaines d'autres voyageurs qui scrutaient l'immobilité blanche de la neige, avait lui aussi aperçu l'éclair de l'explosion. Mais elle avait fulguré loin vers l'avant du convoi, et l'acteur n'avait pu se rendre compte si elle provenait d'une des voitures de tête, ou si elle s'était produite au niveau même de la motrice. De toute façon, Ferchaux avait atteint ce délicieux point de l'ivresse où tout vous paraît déformé, sans importance, et d'une certaine façon féérique.

— Cible ! éructa-t-il pendant qu'une Antillaise aux seins fabuleux, qui avait fait de la figuration dans son dernier long métrage et faisait partie de son mouvant harem, se pressait contre son dos. Et il tira au hasard en direction de la tête du train.

Constantin Verres retira brusquement sa tête de l'encadrement de la fenêtre. Sa face, de rubiconde qu'elle était habituellement, était devenue presque aussi blanche que la neige qui enveloppait tout. Il avait nettement senti le vent miaulant de la balle de 22 lui cingler la figure. Maintenant son cœur battait au rythme précipité de l'émotion.

— Qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu as vu un fantôme..., fit Alex Doucoux avec une réelle inquiétude.

— On m'a tiré dessus, répondit Verres en comprimant son diaphragme. Je te dis que c'est un attentat ! D'abord la bombe et maintenant on nous flingue ! C'est une embuscade, mon vieux !

Le terrorisme international !

Doucoux aurait bien voulu calmer son frère ennemi, mais il ne se sentait pas tellement rassuré lui non plus. Julia Vandermerscher, elle, en avait vu d'autres. Elle n'en accrocha pas moins un contrôleur qui longeait la travée des premières, flanqué d'une hôtesse en jupe courte et bottes cuissardes que la militante pacifiste inspecta d'un regard

connaisseur, sans lâcher la main d'Isabelle Séry pelotonnée contre elle.

— Vous pouvez nous dire ce qui se passe, jeune homme ?

Le « jeune homme », un quadragénaire moustachu du nom de Paul Gouste, avait reconnu ce visage fripé aux toujours beaux yeux gris, que la télévision montrait périodiquement. Avec humour, il répondit :

— Je crois que nous avons heurté un ours blanc. Mais n'ayez crainte : la bête s'en tire avec une simple bosse...

— Ne vous inquiétez surtout pas, compléta l'hôtesse avec un charmant sourire professionnel. L'*Alpennic* est le train le plus sûr du monde. Nous n'allons sûrement pas tarder à repartir...

— Et le chauffage, il y a une panne ? demanda à son tour Éric Viau.

— Elle ne peut être que très momentanée, acheva l'hôtesse avant de courir sur les talons du contrôleur.

Certes ce n'était pas encore l'émeute, même pas le début de la panique qui, un peu plus tard, submergerait l'*Alpennic*... Mais une inquiétude sourde commençait à épaissir au milieu des passagers, parmi ceux des premières plus que chez les spéciaux, et parmi ceux des secondes plus encore que chez les premières. Assaillis par les questions, contrôleurs et hôtesse avaient fort à faire. Mais, en général, ils remplissaient leur tâche avec conscience, confiance, et un calme à toute épreuve.

Fernand Lukas, par exemple, s'était heurté à un véritable monôme, presque une manifestation, qui menaçait de dresser le XV de France et ses satellites contre la direction de la Transalp. *On veut sortir ! On veut sortir !* scandaient les sportifs sur l'air des lampions. Prévenus par Exeverria, ils s'étaient rendu compte que les portières étaient bouclées, et s'en prirent au contrôleur Lukas, qui avait la charge de la voiture. Celui-ci esquiva quelques bourrades encore point trop agressives et put appeler le poste de contrôle à l'aide d'un communicateur mural. Il lui sembla entendre un conciliabule à l'autre bout du circuit, puis une autre voix, peut-être celle d'Alban Method, l'avertit que les portières avaient été déverrouillées. On lui conseilla cependant de mettre en garde les passagers qui seraient désireux de sortir : le temps ne s'y prêtait pas, et le convoi ne tarderait de toute façon pas à redémarrer. La communication fut coupée avant que Fernand Lukas pût demander, comme il en avait l'intention, des précisions sur les causes de l'arrêt.

— Les portières sont débloquées ! cria-t-il au milieu du brouhaha. Mais il n'est pas conseillé...

De nouvelles bousculades coupèrent son discours, il fut submergé par une vague agitée. La portière galbée pivota, dix, ou quinze, ou vingt jeunes gens et jeunes filles se précipitèrent dans l'escalier. Des *Ouhhh !* et des *Ahhh !*, mi-furieux mi-rigolards, s'élevèrent en désordre. Karl Gobček, le capitaine de l'équipe, qui avait directement sauté dans

la neige depuis la plate-forme de sortie située au niveau des secondes, s'était enfoncé jusqu'aux genoux dans une surface traîtresse, au velouté trompeur, à la volonté aspirante. D'autres téméraires, qui avaient pris le parti de n'avancer qu'à pas prudents, voyaient leurs bottes fourrées ou leurs après-ski disparaître jusqu'à la cheville dans la neige qui, molle lorsqu'on l'abordait, avait tendance à se refermer sur les membres inférieurs avec une dureté de ciment lorsqu'on y était plongé... Et c'est au milieu des fous rires et des grognements agacés que, à l'avant du train, contre le flanc gauche de la motrice, fulgura la lueur de l'explosion qui teinta très brièvement la nuit blanche d'une projection juteuse d'orange qu'on écrase sous un talon. Le bruit, lui, cascada en échos assourdis, mangés par la neige...

Lorsque le cylindre de gélignite se transforma en chaleur et en souffle sous le sein de Nafissa Yamani, l'équipe conduite par Aldo Cicollini arpentait le côté droit de la motrice. Ce hasard géographique sauva les sept hommes d'une mort certaine. Lorsqu'ils eurent fait le tour de l'engin par l'avant, ils ne purent que constater les dégâts : le flanc de la motrice présentait une déchirure de près de cinq mètres. Le moteur au fuel n'était plus qu'un squelette dont les os brillants pendaient comme d'une cage thoracique éclatée. La citerne principale de carburant avait été crevée. Le fuel, qui par miracle ne s'était pas embrasé, s'épandait hors de la citerne en jets pulsants d'artère cisailée. Sur l'uniformité de la neige, le gluant liquide noir dessinait des arabesques épaisses et sans élégance. Le flanc laqué de la motrice, rouge sombre et blanc, était griffé en étoile par les éclats de la bombe. De Nafissa Yamani, il ne restait rien – c'est-à-dire rien de visible dans le blanchissement continu de la nuit. Il ne subsistait pas non plus la moindre trace des hommes qui avaient entraîné la terroriste, probablement assommée, et qui l'avaient abandonnée près de la motrice, en attendant qu'elle saute avec son engin. Mais les hommes de l'équipe d'entretien n'avaient pas de raisons de soupçonner une tragédie aussi brutale, un plan aussi concerté dans l'horreur pure.

— Bordel de merde... mais qu'est-ce qui s'est passé, ici ? souffla Antoine Bonaventure dans la bourrasque immédiatement figée de son haleine. Le moteur d'appoint a explosé ?

— Certainement pas, dit Aldo Cicollini, qui avait entendu la réflexion de son équipier. Si c'était quelque chose avec les moteurs, tout aurait pété... Ça flamberait à cent mètres, et de toute façon on ne serait plus là pour le voir ! Non, c'est une explosion extérieure, ça. Putain de sort...

Cicollini frappa son poing ganté dans sa paume. Quelques minutes auparavant, il avait pu constater que le freinage forcené contre la congère avait arraché et tordu le rail conducteur, et que le courant ne passait plus. Le moteur principal était hors d'usage par interruption de

l'alimentation, et le moteur d'appoint était foutu. L'*Alpennic* était immobilisé pour la nuit – au moins pour la nuit – à 3 500 mètres d'altitude, par – 30°, loin de toute gare ou de tout autre lieu habité. C'était le pépin maximum. C'est ce qu'il annonça à ses supérieurs hiérarchiques dès qu'il eut remis le pied dans la cabine.

— C'est le pépin maximum ! En gros voilà ce que...

Et Aldo Cicollini décrivit par le menu, et avec force gestes, les résultats de la rencontre avec la congère et de la mystérieuse explosion, qu'il supposait avec justesse être de nature criminelle. Le chef de l'entretien était un robuste quinquagénaire que son visage large et fleuri, sa masse de cheveux frisés tissés de fils blancs et son épaisse moustache dotaient d'une ressemblance lointaine avec l'acteur Folco Lulli. Cicollini avait débarqué en France à l'âge de treize ans, avec toute une ribambelle de frères et de sœurs. Il avait tout de suite été jeté sur le fertile marché du travail de l'après-guerre, mais ce n'est qu'à plus de trente ans qu'il était parvenu au grade de chef d'équipe pour l'entretien des voies à la S.N.C.F. Et c'est à sa valeur d'homme de terrain, compétent et rude à la tâche, qu'il avait dû d'être versé à la Transalp lors des travaux de la ligne Paris-Istanbul. Cicollini s'était marié sur le tard avec une vendeuse de grande surface, mais il avait comblé ce retard en goûtant cinq fois de suite les joies de la paternité. Ce bon époux et ce joyeux compagnon, ce travailleur sans faille qui n'avait jamais fait partie d'aucun syndicat, devait être au nombre des 98 victimes que compterait l'équipage de l'*Alpennic*. Mais pour l'instant, il n'était qu'un technicien dont l'unique préoccupation était de bien se faire comprendre – en revenant s'il le fallait deux ou trois fois sur la même description, les mêmes explications – de tous ces messieurs haut placés qui l'entouraient.

Les réactions au récit de Cicollini furent très diverses. Wladimir Andréi, le premier pilote, en restait la bouche ouverte et les yeux ronds, parfaite et très stéréotypée statue de la stupeur. Il ne voulait pas, il ne pouvait pas croire ce qu'il entendait. L'*Alpennic* était un train inaccidentable, I-NAC-CI-DEN-TABLE ! Il devait y avoir une erreur quelque part, au moins une erreur d'interprétation. Malheureusement, il n'y en avait pas. Les deux ministres et Alban Method se concentraient à voix basse ; mais leurs palabres devaient plus porter sur l'aspect politique de l'incident que sur son immédiateté technique. Romulus de Tonnerre-Balmont sembla dans un premier temps considérer ce qui n'était encore qu'un très fâcheux contretemps comme un affront personnel. Romulus, ce n'était un secret pour personne dans le milieu des affaires, n'avait pas hérité des qualités d'astuce et d'intelligence de feu son père, dont la fortune s'était élaborée aux ex-colonies. Romulus était un faible, presque un incapable, et de toute façon un homme de paille, dont le destin à la Transalp était d'être balayé comme un fétu.

Pour l'heure, il ne trouva rien de mieux que laisser s'exhaler une pauvre rage proche de la panique.

— C'est intolérable ! C'est intolérable, vous m'entendez ! C'est simple, débrouillez-vous comme vous voulez, mais il est de la plus haute importance que cette traversée se déroule dans des conditions impeccables...

C'est Charles-André Lipovski, le chef de train, qui prit sur lui de clouer le bec au P.-D.G. de la Transalp.

— Je vous serais reconnaissant de vous taire, monsieur. Vous gênez tout le monde, ici.

Lipovski avait parlé à voix basse, mais l'ensemble de la cabine avait entendu. Et le timbre de fausset fut coupé net. Lipovski, ce petit homme au crâne chauve et aux grosses lunettes, avait été le premier à véritablement saisir la gravité de la situation. Et le premier à décider ce qu'il fallait faire. Bardé de diplômes, ce célibataire timide, à la parole rare mais décisive, peut être considéré comme LE responsable entre tous ayant pris à temps les décisions indispensables, l'homme grâce à qui fut sauvé ce qui pouvait raisonnablement être sauvé.

La première décision de Lipovski fut de drainer l'énergie moribonde du moteur au fuel sur le seul circuit de l'éclairage, en prenant le parti de couper le chauffage – cela bien entendu afin d'économiser au mieux les derniers litres de carburant. *Les passagers pouvaient supporter d'avoir froid pendant une heure*, déclarerait-il plus tard, au procès de la Transalp. *Privés de lumière, ils auraient immédiatement paniqué...* Lipovski descendit ensuite brièvement, seul, pour inspecter la congère bloquant la voie, le rail conducteur tordu et le sabot de prise de courant amputé, la mortelle déchirure dans le flanc pourtant triplement protégé de l'orgueilleuse motrice Tanaka-Fieseler, et les efforts désespérés des deux mécanos qui essayaient en vain de réduire la monstrueuse plaie du réservoir, par laquelle les dernières gouttes du précieux carburant s'écoulaient, déjà cristallisées par le froid intense.

Les causes de l'explosion n'intéressaient pas le chef de train : le terrorisme, devenu hélas ordinaire comme autrefois le fascisme dont il était une nouvelle forme, insaisissable, avait frappé souvent déjà les transports ferroviaires ; il ne servait à rien d'épiloguer. Par contre Lipovski avait constaté un fait très alarmant : *La neige ne cessait de tomber. À minuit vingt, la couche atteignait plus de la moitié de la hauteur des portières des secondes. En moins d'un quart d'heure, ces sorties seraient bloquées. Et une heure plus tard, ce serait le tour des premières. Si le convoi restait immobilisé et si la chute ne cessait pas, c'est l'Alpennic jusqu'au toit des spéciales qui serait enseveli avant l'aube...*

Dans les minutes du procès, on peut lire ici la question du procureur Lavaudant : *C'est donc à cet instant que vous avez pris la décision de*

lancer un S.O.S. et, quelques minutes plus tard, d'abandonner la rame au moyen des draisines ? Réponse affirmative du chef de train. Car vous étiez désormais dans l'assurance que l'Alpennic ne repartirait pas ? Réponse : Vers l'avant, impossible. Vers l'arrière, nous aurions certes pu reculer de deux ou trois kilomètres avec ce qui restait de carburant. Mais à quoi cela aurait-il servi ? La seule solution était d'abandonner le convoi avant son engloutissement...

C'est à minuit vingt-trois exactement que le fameux appel fut lancé à travers les communicateurs plafonniers du convoi. Tous ceux qui ont survécu se souviennent que la voix de Charles-André Lipovski était basse, calme, assurée, et qu'elle ne tremblait pas. Son message a été reproduit des centaines et des centaines de fois par tous les médias. C'est pourquoi je me bornerai ici à n'en rappeler que les deux dernières phrases :

« En conséquence, je me vois dans l'obligation d'ordonner la mise des draisines à la neige. Et, selon la tradition d'honneur que les Chemins de fer ont suivie sans exception depuis deux siècles, je demande à tous et à toutes, pour les opérations de sauvetage qui vont être mises en route, de respecter cette consigne : les femmes et les enfants d'abord ! »

V. LES HEURES TERRIBLES

Au cours de cette heure écoulée entre l'arrêt et la fuite précédant l'engloutissement, que s'était-il passé dans la spéciale de la voiture 2 ? C'est ici que se place l'unique trou de mon récit. Je n'ai bien sûr pu avoir accès à ce compartiment réservé, pas plus d'ailleurs qu'aux compartiments jumeaux des voitures 1 et 3 prenant en tenaille l'appartement présidentiel...

Car la spéciale de la voiture 2 abritait le président de la République, son épouse et le premier ministre, qui voyageait seul, sa femme étant officiellement souffrante. Leur suite – quelques proches, quelques secrétaires, et plusieurs membres de ce qu'on appelle la « protection rapprochée » de l'Élysée comme de Matignon – se partageait les spéciales des voitures 1 et 3. Pas plus qu'un contact direct, je n'ai pu après la catastrophe recueillir de témoignage, de première comme de seconde main, sur les actes et les paroles des deux plus hauts personnages de l'État – jusqu'au moment tout au moins où les deux hommes gagnèrent la motrice pour y rejoindre Lipovski. Car c'est ce qu'ils firent aux environs de minuit et demi, soit deux minutes au plus après le fameux « les femmes et les enfants d'abord ».

On ne peut donc qu'imaginer cet homme tranquille, ce tout frais septuagénaire vêtu d'un costume de ville gris pâle, conversant à voix mesurée avec son épouse, une femme fragile, toujours souriante, toujours élégante dans ses tailleurs Cardin. On peut l'imaginer lisant pour meubler les interstices de la conversation : les journaux du jour, certainement, et pourquoi pas quelques pages de Saint-Simon, un de ses auteurs de chevet...

Le premier ministre est au contraire un jeune homme – disons un homme encore jeune – plutôt agité, et de caractère emporté, même s'il s'efforce, pas toujours avec succès, de calquer ses attitudes, et jusqu'aux inflexions de sa voix, sur son aîné à qui il a toujours voué une profonde admiration, avec qui l'accord de pensée est total (il l'a encore affirmé l'avant-veille au cours d'une intervention télévisée sur l'unique chaîne d'État). Sans doute le premier ministre est-il plus qu'à son ordinaire nerveux. Il n'approuve pas ce voyage inaugural. Il n'en approuve pas la finalité, ce défi lancé tout à la fois à l'opposition, aux médias, à la France enfin : être le « Président le plus haut du Monde », être une fois encore à la tête d'un de ces « grands projets » dont le septennat finissant n'avait pas été avare (en deniers de l'État non plus), et croire que cette traversée glorieuse, romantique, ferait remonter sa cote.

Le projet venait-il de lui ? Ou le Premier ministre est-il innocent ? Cela, je ne peux le dire. En tout cas, si le jeune énarque n'a rien à voir avec la machination, la manipulation, la bombe, c'est alors qu'il faut se tourner vers un autre membre du gouvernement, un autre proche du Président : le ministre des Armées, ou le ministre de l'Intérieur. Il n'y avait pas si longtemps, une affaire aussi trouble, même si elle avait été infiniment moins meurtrière, avait déjà mis en cause l'État jusque dans ses plus hauts personnages. C'était l'affaire du *Rainbow Warrior*, sombrée dans l'oubli avec le bateau dont elle portait le nom. Mais qui sait ? Peut-être le *Rainbow Warrior* avait-il été la source d'inspiration que d'autres manipulateurs, ou certains des mêmes, avaient suivie, sûrs de porter, cette fois, le coup définitif au chef de l'État...

Le coup avait été porté, et il serait définitif. Mais ses résultats ne seraient pas ceux escomptés par ces personnages d'ombre qui, exécutifs et exécutants, sont retournés au brouillard, et ne sont pour moi que brouillard. Alors innocent ou coupable, le premier ministre ? Quelle importance, en regard de l'Histoire, cette grande gommeuse, cette hypocrite génératrice d'oubli ?...

Nous quitterons donc provisoirement le président de la République et son premier ministre au moment où, dès la fin du message lancé par Charles-André Lipovski, le chef de l'État dut donner le signal du départ avec une simple phrase du genre : *Il est temps d'y aller, maintenant...* Il avait déjà passé son long manteau brun, avait enroulé autour de son cou une écharpe crème aux pans flottants, s'était coiffé de son chapeau rond familial aux foules qui lui donnait un air mi-Léon Blum, mi-Antoine Pinay. Sa femme avait couvert ses frêles épaules d'une veste d'hermine, et le chef du gouvernement avait enfilé son blouson molletonné bleu. C'est ainsi vêtus que les trois personnages prirent un chemin qui serait très vite divergent.

Lorsque la bombe avait explosé à minuit précis, réduisant sa porteuse à des fragments qu'on ne retrouverait jamais, Frédéric Gibrat, isolé dans son poste de navigation devant ses écrans morts, fumait avec nervosité une de ses éternelles Gauloises blondes dont il avait retrouvé le paquet coincé entre les fils qui pendaient de sous sa console. À vrai dire, le navigateur suçotait plus qu'il ne fumait et, de sa main gauche qui tenait le briquet U.S. ARMY, il frappait en cadence la tablette où il s'accoudait. Gibrat pensait sans doute à Florence, et à cette chiennerie de vie dont les fils les plus précieux vous glissent entre les doigts. En outre, Gibrat commençait à avoir froid, sérieusement froid. Il avait refermé sa veste d'uniforme jusque sous son menton, avait coiffé la casquette réglementaire qu'il ne mettait pourtant jamais et enfilé des gants en peau de chamois beurre roussi. Ce froid, il savait bien que ce n'était pas normal. Mieux, il savait que si le circuit de chauffage avait flanché, c'est que les moteurs étaient

morts, ou tout au moins gravement endommagés.

À minuit dix, il appela Freddy Garnier. Le radio, dont la cabine se trouvait à environ dix mètres en avant de celle de Frédéric, et à un niveau inférieur de la motrice, était assez rapidement devenu un copain très intime du navigateur. Les deux jeunes gens avaient, à six mois près, le même âge et, par une de ces coïncidences dont l'existence est friande, souffraient de la même maladie aiguë, qu'une croyance populaire situe du côté du cœur mais qui, en réalité, vous fait surtout mal en plein sexe. La coupable du mal d'amour de Freddy Garnier se prénomait Jessica, elle était américaine, et l'avait prévisiblement laissé tomber pour regagner ses pénates philadelphiennes. Depuis lors, les deux techniciens de la Transalp, quand ils n'étaient pas de service, s'égarèrent de conserve dans les boîtes disco et les salons de massage, entre Paris, Lyon et Genève. Comme quoi les peines de sexe peuvent cimenter l'amitié. Renaud ne chante-t-il pas : *Une gonzesse de perdue, c'est dix copains qui r'viennent ?*

N'empêche, Gibrat comme Garnier faillirent en avaler leur cigarette lorsque le message de Lipovski leur sauta aux tympans. À l'intention du personnel navigant, ledit message avait été complété par les consignes suivantes : femmes et enfants d'abord, certes, mais sans priorité de classe ; ensuite tous les hommes, selon la même optique ; et ensuite seulement les agents de la compagnie.

Force est de reconnaître que ce noble programme fut loin d'être suivi. Certes, les responsabilités peuvent être partagées, et tout cataclysme d'envergure porte en lui son poids de fatalité, que ni l'égoïsme et le dévouement, ni la lâcheté et le courage, ni les efforts humains et les aléas de la technique ne peuvent entièrement canaliser.

Il n'empêche que, égoïsme et dévouement, courage et lâcheté, l'*Alpennic* connut tout cela dans ces heures terribles. Aléas de la technique, avons-nous dit ? Ils pesèrent lourd. Les draisines de sauvetage sont de simples plateaux à deux boggies, entraînés par un moteur au fuel de 11 CV. Les plateaux, bancs relevés, ont une capacité maximale de 40 personnes. L'*Alpennic*, nous l'avons souligné, pouvait accueillir 3 200 passagers, même si, pour cette traversée inaugurale, il n'en avait embarqué, équipage compris, que 2 926. Pour que tout le monde pût évacuer le T.H.A. naufragé, il eût fallu 73 draisines. L'*Alpennic* n'en possédait que 20 – une par voiture, alors que quatre avaient été initialement prévues. *Mais comment aurions-nous pu nous douter !* explosera au procès Romulus de Tonnerre-Balmont. *Tous les essais s'étaient passés sans anicroche. Il était impensable qu'un incident...* (Ici, la rumeur grondante de la foule entassée dans la grande salle du Premier Tribunal de Genève avait coupé la voix claironnante de l'ex-P.-D.G. de la Transalp.) Impensable ? Le drame de l'*Alpennic* tient tout entier dans cette illusion.

Mais revenons à l'embarquement dans les draisines, qui étaient accrochées au flanc tribord de l'avant de chaque voiture, entre l'étage des spéciales et celui des premières. Favoritisme de classe ? *Simple affaire de technique que le néophyte conçoit mal, ce qui pousse l'opinion publique, montée par les médias, à des conclusions hâtives.* Telle serait la défense de la Transalp ! En fait, les draisines étaient conçues pour être descendues le long de la paroi des voitures, soutenues par un treuil hydraulique ; au passage, elles pouvaient embarquer des passagers de premières, puis de secondes, avant que le berceau ne les dépose sur les voies secondaires de défilement. Mais si une draisine était déjà au complet avec les passagers des spéciales ayant embarqué en premier lieu ? Par suite de l'absence de trois véhicules sur quatre, c'est ce qui devait dans la plupart des cas se produire.

La première draisine à afficher complet, si l'on peut se permettre cette plaisanterie, fut celle desservant la salle Michel-Légrand. C'est Antoine Degressard, un ingénieur du staff d'Alban Mathod, qui avait pris en main l'évacuation. L'autorité et le calme dont fit preuve cet homme encore jeune venu de la Marine nationale, fit en la circonstance merveille. En moins de cinq minutes, tous les passagers de la salle furent embarqués, à une exception près : Sylvia Mathod, l'épouse de l'ingénieur en chef, une femme d'un certain âge mais de caractère, qui déclara ne vouloir quitter le train en perdition qu'en compagnie de son mari. Il faillit également y avoir un incident avec les rockers de Sentinel of Darkness, à qui un Michel Debrucker passablement emphatique avait demandé de jouer jusqu'à l'embarquement des derniers naufragés.

— Ha ! ouais ? *La Marseillaise*, peut-être ? ricana Black Devil, le chanteur du groupe. Le maire de Paris et ses amis politiques parvinrent à calmer le rocker. Profitons de l'occasion pour souligner la conduite irréprochable du leader de l'opposition en ces minutes cruelles, et abandonnons-le à son sauvetage, qui se déroula sans autre incident : gonflée de ses 42 passagers, la draisine plongea vers le tapis de neige en craquant de toutes ses coutures. Le berceau métallique la libéra sur la voie de défilement. Bien que surélevée par rapport à la voie principale, celle-ci était déjà colmatée sur une bonne vingtaine de centimètres. Mais le vaillant moteur de 11 CV, toussant et crachotant, eut la force de pousser l'engin surchargé sur les rails, et Degressard et Sylvia Mathod, restés seuls dans la salle panoramique où la température avoisinait maintenant zéro degré, le virent se fondre rapidement dans le dense crépitement blanc.

— Conduisez-moi à la motrice, je tiens à être au côté d'Alban, fit tranquillement Sylvia Mathod en posant sa main ridée sur l'avant-bras de l'ingénieur. L'homme, suivi de la femme, s'engagèrent dans le premier siphon. Antoine Degressard devait se souvenir longtemps de

cette mince Méridionale à l'accent charmant et aux mèches argentées, qui partagerait jusqu'au bout le sort de son époux...

La mise à la neige de certaines autres draisines fut loin de se passer aussi bien que celle de la voiture panoramique. Lorsque retentit dans les haut-parleurs le bref discours du chef de train, commençant par « J'ai une grave nouvelle à vous annoncer, mais je vous prie de l'accueillir sans panique », et finissant par le fameux « les femmes et les enfants d'abord », Mathilda Stonewell coulait de plus en plus profondément dans les lourdes eaux de l'alcool et de la drogue. Le double orgasme dû aux doigts habiles de sa maquilleuse avait fini de la faire sombrer. Il est probable qu'elle ne se rendit compte de rien, ni quand Pearl l'habilla, ni quand la robuste Californienne aidée par Swain, le garde du corps ancien de la C.I.A., la portèrent à bras-le-corps jusqu'à la plate-forme de départ de la draisine. Même les coups de feu ne sortirent pas la Chinoise blonde de son heureuse torpeur.

Au seuil de l'engin de sauvetage où un ingénieur visiblement terrifié était déjà aux commandes, Angelo, l'ancien de la Mafia, tenait en respect un flot de réfugiés montant des premières avec un pistolet mitrailleur Uzi. Deux passagers avaient déjà payé de leur vie leur légitime obstination à vouloir fuir le T.H.A. Un troisième, une femme échevelée, était agenouillée près de la glissière du treuil où elle se retenait, tandis qu'une mare de sang jaillie de ses entrailles déchirées s'élargissait entre le V de ses jambes.

— *Quick ! Quick !* jeta Angelo.

Sous la protection du redoutable museau camus de l'arme, l'actrice fut allongée sur un banc de la draisine. C'est à ce moment que, surgis de l'appartement voisin, Léon et Léonore Ravet apparurent. Plus livide, plus désolé, plus chevalin que jamais – mais un cheval qui aurait jeté ses dernières forces dans une course perdue d'avance, le peintre se précipita vers le garde du corps. Il battait des bras, il bavait, il brandissait quelque chose à bout de bras.

— Emmenez-nous ! Emmenez-moi ! Je paierai ce que vous voudrez ! Emmenez-moi !...

Il atteignait la cage du treuil quand l'Uzi fit un quart de tour. Le canon de l'arme crachota brièvement une demi-douzaine de flammes jaunes. Angelo n'avait même pas eu l'air de regarder dans quelle direction il tirait. Mais la course de Léon Ravet fut stoppée net. Le peintre sembla regarder avec incrédulité le semis de flaques rouges qui maculaient le devant de sa chemise, avant de glisser lentement à terre en expectorant un dernier « Emmenez-moi » qui fut délayé par les bulles rosâtres grouillant aux angles de sa bouche entrouverte.

Léonore, qui le suivait à quelques pas, se mit à hurler. Elle s'était arrêtée, les mains croisées sur les pans de sa veste de renard bleu, ses

longs cheveux châains balayant sa figure crayeuse. Pearl la jaugea d'un coup d'œil. *On l'emmène*, dit-elle simplement. Et c'est ainsi que la draisine n° 2 fut libérée sur sa voie de défilement avec seulement cinq personnes à son bord outre le conducteur. Elle disparut à son tour dans la tourmente figée, non sans que l'Uzi d'Angelo et le Python de Swain aient ouvert de nouveaux sillons sanglants dans la horde vociférante des naufragés des premières.

Bien sûr tous les départs ne furent pas aussi tragiques. Il y eut même des comportements exemplaires, comme celui de l'équipe au complet du XV de France, qui réussit à faire partir en ordre deux draisines surchargées de femmes et d'enfants. À vrai dire, d'enfants, il y en avait très peu à bord du 7077 : aucun en spéciales, une vingtaine en premières, un peu plus de cent en secondes. Par miracle ou par hasard, 87 survécurent.

Quant au XV et sa suite, dont Exeverria et le contrôleur Lukas, ils n'abandonnèrent leur voiture que passé une heure du matin pour s'enfoncer en colonne dans la nuit, longeant une des voies de dégagement, presque entièrement recouverte, qui amorçait la pente vers la bien lointaine vallée de la Drave et la ville de Lienz. S'enfoncer est bien le mot, car chaque pas précipitait les hommes dans un cloaque cristallin où ils s'engloutissaient jusqu'à mi-cuisses. Pourtant ils chantaient gaiement : *Y'a qu' la peau d' c... pour env'lopper l'tabac ! Voilà voilà voilà la chanson du soldat !*

Bien peu d'entre eux parviendraient au port. Constantin Verres n'y parviendrait pas non plus. Le gros homme, qui souffrait d'une maladie cardiaque, était devenu violet et s'était mis à tousser et à éructer à l'annonce d'évacuation. Son ami Doucoux s'en était inquiété, et avait mais en vain essayé de fléchir l'ingénieur Ben Rabbi, qui avait pris en main le transbordement de la voiture où se trouvaient les deux hommes politiques. *Sincèrement, il ne me semblait pas spécialement malade, simplement très effrayé* – dirait au procès Yaviv ben Rabbi. Malheureusement, l'état de Verres s'aggrava très rapidement. Vers minuit et demi, la température à l'intérieur des voitures était tombée à - 10°. Et c'est approximativement à une heure moins le quart que les dernières gouttes de fuel bues, toutes les lumières s'éteignirent et que l'*Alpennic* se trouva plongé dans la plus totale obscurité. Alex Doucoux entendit son compagnon hoqueter, le sentit se raidir, puis retomber : le secrétaire général du premier parti d'opposition venait de mourir dans les bras d'un membre du gouvernement du parti au pouvoir. Plusieurs jours après, un quotidien proche de l'opposition eut le front d'imprimer : **Est-ce par la faute d'un Arabe que notre grand ami Constantin Verres est mort, bloqué à bord de ce nouveau radeau de la *Méduse* ?** Hélas pour cet organe de presse, Yaviv ben Rabbi était juif. Il avait en outre laissé ses jambes dans l'aventure.

Malgré ses protestations, Julia Vandermerscher fut poussée à bord d'une draisine. Mais Isabelle Séry avait tenu à rester en arrière avec Éric Viau. Ils devaient tous deux survivre, alors que la vieille militante terminerait sa fertile existence au milieu des neiges. Roland Ferchaux et ses amis, eux, avaient trouvé une méthode plutôt crapuleuse mais très certainement originale pour se faire admettre à bord d'une draisine : ils avaient emprunté des habits à leurs compagnes, s'étaient déguisés en femmes. La ruse avait parfaitement réussi et le contrôleur Marc Anthelme avait laissé passer l'acteur, qui avait revêtu pour la circonstance un vaste manteau tricoté de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il avait dissimulé ses cheveux très courts sous un bonnet, mais avait gardé sa carabine cachée dans les plis du manteau. C'est d'un coup de crosse de cette même carabine que Ferchaux devait, un peu plus tard, précipiter hors de la draisine le contrôleur qui avait fini par découvrir la supercherie. (Il s'en sortirait, au prix de vingt-huit heures de marche.) Et plus tard encore, alors que deux femmes issues des premières qui se traînaient dans la neige supplièrent qu'on les prît à bord, le jeune premier n'hésita pas à les abattre de plusieurs balles. Les passagers de la draisine, alors qu'il visait, l'entendirent hurler *Cible !* Ferchaux devait bien entendu être jugé ; mais son avocat plaida la folie passagère due aux circonstances, et l'acteur s'en sortit avec deux ans avec sursis. Sa carrière n'en fut pas affectée – au contraire.

Comme on le voit à ces quelques exemples, les comportements furent très divers, et le sort aveugle ne protégea pas spécialement les plus vertueux. Il n'en reste pas moins vrai – et là les chiffres sont irréfutables – que les passagers des spéciales furent les grands favoris de la catastrophe de l'*Alpennic 7077*, tout simplement parce que ce sont eux qui furent à une écrasante majorité passagers des 16 draisines qui, sur le fil ténu des voies de dégagement, parvinrent à toucher le sol ferme et la relative chaleur des gares de montagne... 16 et non pas 20, doit-on souligner, car la 11 refusa de se décrocher, la 14, chargée de plus de 60 personnes, s'écrasa de toute la hauteur du train pour s'engloutir dans une crevasse ouverte sous la neige avec la totalité de son humaine cargaison, tandis que la 12 et la 19 subissaient dans la chair de ses passagers le sort le plus épouvantable que la catastrophe devait réserver à ses victimes.

Chiffres irréfutables avons-nous avancé ? Les draisines furent occupées à 89 % par des spéciales, à 10 % par des premières, à 1 % seulement par des secondes. Il fut avéré que, si l'on ne compte pas quelques épouses qui, telle M^{me} Mathod, avaient volontairement choisi de rester auprès de l'homme de leur vie, plus de cinquante femmes prioritaires furent laissées en arrière, le plus souvent malmenées ou assommées par des hommes ayant pris leur place. Chiffres ? On compta 81 morts parmi les spéciales (sur 604), 523 parmi les

premières, 1 189 chez les secondes. Et combien étaient au total les passagers des secondes ? On l'a peut-être oublié : ils étaient – nous étions 1327. Personnellement, j'ai eu la chance de me trouver devant une portière au moment du déblocage des issues, et la présence d'esprit de sortir tout de suite, en m'agrippant à la barrière de neige. Mon cas, qu'il n'est pas dans mon intention de prendre en compte ici, fut extrêmement minoritaire. Trop de passagers hésitèrent, tergiversèrent, pour se retrouver prisonniers de la muraille montante, dure comme du ciment, de la neige glacée. Comment sortir ? Impossible ! Car les secondes, il est temps que je précise ce « détail » (dont les guillemets portent leur poids d'horreur), ne communiquaient pas avec les étages supérieurs...

Ils étaient 800, bloqués dans les compartiments colmatés. 800 qui, un temps, crurent peut-être à une illusoire sécurité, face aux maléfices de la nuit. Mais, à une heure moins le quart, le courant fut coupé. À cet instant, il régnait à l'intérieur du train une température de -10° . Elle devait continuer à chuter, pour rejoindre aux environs de trois heures la température extérieure, soit -29° . Mais, à une heure moins le quart déjà, plus aucun passager des secondes n'était en mesure de quitter le niveau inférieur, que la neige avait submergé jusqu'au sommet des fenêtres.

Que firent tous ces gens, ces 800 personnes de tous âges, de toutes conditions sociales et de plus de dix nationalités différentes ? Que firent-ils, prisonniers de la nuit, du froid, de la peur ? Lorsque l'*Alpennic*, trois mois plus tard, à la fin mai, fut enfin dégagé de sa gangue de glace et que l'on retrouva tous ces corps raidis, emmêlés, statufiés par le froid tels que la mort les avait saisis dans ses griffes cruelles, ces corps aux bras tendus, aux mains ouvertes vers l'impossible liberté, ces visages torturés par l'approche de la mort, c'est en réalité une tranche d'un passé bien lointain et bien oublié qui resurgit sous la pioche et le chalumeau des sapeurs.

Car dans leurs ultimes et désespérées pulsions de survie, les passagers des secondes avaient de leurs ongles lacéré jusqu'au plafond les parois de leurs compartiments.

VI. LA FIN

Freddy Garnier avait reçu ordre de lancer les S.O.S. Et, depuis minuit trente-cinq, les appels au secours ne cessaient de rayonner à travers l'Autriche, l'Europe, le monde. Peu à peu, très vite en fait, l'accident subi par le 7077 fut connu. De relais en relais, de médium en médium, la nouvelle, portée par les ondes hertziennes, gagna effectivement le monde entier. Et, à travers l'éther, ce fut une cacophonie de messages de soutien, de communications parfois fantaisistes, d'élaborations de stratégies de secours toutes plus inutiles les unes que les autres. Que faire, en effet ?

Aucune route ne passait près ou loin du socle montagneux où l'*Alpennic* était immobilisé. Et, vu les conditions atmosphériques qui allaient demeurer catastrophiques pendant une semaine entière, un rapatriement par hélicoptère était peu probable, voire impensable. En fait, un seul hélicoptère put s'approcher du Grossglockner. Cet engin, parti d'une base indéterminée de la République fédérale allemande, était un Super-Puma, un appareil militaire. Son équipage n'appartenait cependant pas à l'armée, mais était composé d'ex-gendarmes détachés du G.I.G.N. Ces hommes, préparés pour une mission bien précise, étaient en alerte depuis le matin. Ils étaient rompus à toutes les techniques, à tous les combats. Cette fois pourtant, ils échouèrent. Quelque part au-dessus de la chaîne de Fitzbühler, une bourrasque glacée frappa le Super-Puma par tribord, alors qu'il longeait une paroi qui l'avait jusque-là protégé des rafales. L'hélicoptère percuta le roc et explosa. On n'en retrouverait que bien plus tard les parcelles émiettées sur des kilomètres. La mission ne serait pas remplie.

Les secours en montagne s'organisèrent en hâte, tant civils que militaires. De nombreuses équipes autrichiennes prirent le départ à partir d'une heure du matin. La plus proche du lieu de l'accident était une section de voltigeurs alpins en manœuvre au-dessus de Badgastein. Cette section lutta vaillamment, la nuit durant, contre les éléments. Au matin, elle devait cependant rebrousser chemin, bloquée par l'effondrement d'un pont de glace. Une demi-douzaine d'hommes s'acharnèrent cependant, bien qu'à cette heure il ne fût plus question de vies à sauver, mais seulement de corps à retrouver sous la neige. Ces hommes n'étaient pas des militaires autrichiens, mais des gendarmes français en mission très spéciale. Eux aussi échouèrent, mais survécurent.

En fait, le secours le plus valable parce que le plus proche restait le chemin de fer. Plusieurs lignes autrichiennes s'étirent dans les vallées

qui s'ouvraient sous le Grossglockner. Mais il s'agit de voies secondaires, à faible circulation. Plusieurs trains spéciaux furent toutefois assemblés et lancés un peu avant l'aube, mais aucun d'entre eux ne pouvait atteindre un point inférieur de 30 kilomètres du lieu du naufrage. Le train le plus haut de la région, celui dont la ligne passait au plus près de la voie spéciale du T.H.A., était l'express à traction Diesel électrique joignant Lienz à Salzbourg. À minuit trente-sept, l'express 634 croisait à distance minimale de l'*Alpennic* : moins de 3 kilomètres à vol d'oiseau. En contrebas au flanc de la montagne, le 634 s'était arrêté. Il ne pouvait rien faire d'autre, qu'attendre – et encore pas longtemps. Pourtant les voyageurs, qui se pressaient aux fenêtres, voyaient distinctement à travers le déferlement de la neige les lumières du T.S.V. *C'était comme un halo dans le brouillard*, déclarerait deux jours plus tard à la télévision française M. Martin Glèze, qui revenait des sports d'hiver. *Vous voyez ?* ajouta-t-il. *Cette sorte de lumière fantôme qui s'étale dans une absence de fond, et dont il est impossible d'apprécier la distance...*

Au demeurant, ces « lumières fantômes » brillèrent bien peu de temps aux yeux des passagers du 634. À une heure moins le quart, après une courte série de clignotements qui évoquaient « des éclairs secs derrière une masse de cumulus », la trace lumineuse du train immobilisé se fondit dans la tourmente. Le 634 resta pourtant à l'arrêt jusqu'à une heure et demie, heure à laquelle il dut redémarrer pour gagner au plus vite la petite gare de Wuppertal, où il devait libérer la voie unique afin de laisser passer un convoi de marchandises venant en sens inverse. Au moment où le train autrichien recommençait à rouler, plusieurs de ses passagers qui, malgré le froid intense, étaient restés aux fenêtres ouvertes, entendirent des voix percer la nuit. Ils crièrent à leur tour en réponse, on tira le signal d'alarme, des voyageurs coururent vers la motrice pour prévenir le conducteur. Hélas le 634 avait pris de la vitesse et ne pouvait stopper à nouveau. Les appels furent très vite étouffés par la distance.

Un petit groupe d'hommes avait pourtant quitté le 634 dès son arrêt. C'étaient, tout comme l'équipage de l'hélicoptère crashé et les Français mêlés à la section de voltigeurs autrichiens, d'ex-gendarmes détachés du G.I.G.N. et versés à la « protection rapprochée » du président de la République. Eux aussi étaient une demi-douzaine, surentraînés et équipés du matériel le plus moderne, notamment un signal directionnel en phase avec un témoin électronique que le chef de l'État portait en permanence sur lui. Cette équipe, qui voyageait dans un compartiment réservé, s'était éclipsée si discrètement qu'elle ne fut repérée que par un seul témoin, M. Ruppert Haschlenbrau, qui me contacta dans les mois qui suivirent grâce aux petites annonces dont j'avais abreuvé les journaux. Dans sa lettre, M. Haschlenbrau, qui

écrivait en excellent français, me décrivit les membres de cette équipe de secours comme « des robots sortis d'un film de science-fiction pour plonger dans les brumes d'un film d'épouvante... » Mais, robots ou pas, et quelle qu'ait été la fiabilité des équipements et leur sophistication, cette équipe d'appoint, cette équipe du dernier secours n'atteignit jamais celui qu'elle devait sauver. Dans les tourments figés de la nuit, sa route ne croisa pas le groupe au sein duquel se trouvait le président de la République et ses proches. Quelle fut la réaction du chef de groupe quand, vers trois heures, ou peut-être quatre heures du matin, la flèche verte du scintilloscope se troubla puis s'éteignit sur l'écran de contrôle du signal directionnel ? On ne peut que l'imaginer...

Vers une heure moins le quart, au moment où les lumières crachotèrent une dernière fois avant de retourner à la nuit, Alban Method et ses ingénieurs s'étaient dispersés dans les voitures pour veiller à la mise à la neige des draisines, tandis qu'Aldo Cicollini et ses mécanos pelletaient dur pour désengorger les voies de dégagement perpendiculaires, au nombre de deux sur l'espacement compris entre la tête et la queue du convoi. Une certaine effervescence n'en régnait pas moins dans la cabine de pilotage, grossie par l'arrivée du président de la République et de son épouse, du Premier ministre et de trois hommes qui collaient comme des ombres aux basques du Président : deux gardes du corps et son médecin personnel, le Dr Latour-Dureuil. L'excédent de la suite présidentielle et matignonne, une douzaine de personnes, avait été prié de se conformer aux ordres d'évacuation.

Charles-André Lipovski et Félix Arrighi se relayaient pour lancer par haut-parleurs recommandations et appels au calme, traduits en allemand, italien et grec par Sibylle Vincenot, l'interprète du convoi. Des paroles de circonstance, que peu de survivants se souviendraient par la suite d'avoir entendues. Quant à la possibilité de recevoir dans les heures à venir du secours de l'extérieur, il est probable qu'aucun des responsables n'y croyait encore. Le Président, lui, comptait-il toujours, aux environs d'une heure, sur l'intervention de sa logistique personnelle ? C'est une autre de ces questions à laquelle il m'est impossible d'apporter une réponse. En tout cas, pas une seule fois au cours de cette heure qui fut la dernière pendant laquelle des survivants eurent l'occasion de côtoyer le Président, on ne le vit inquiet, ou même troublé. Son chapeau presque comique enfoncé au ras des sourcils, son écharpe claire remontée jusqu'au menton, le chef de l'État gardait son calme et son allure de Sphinx qui cherche un escabeau pour poser une question importante. En fait, la seule question qu'il posa fut pour s'enquérir de Tonnerre-Balmont. Ce n'est qu'à cet instant que les occupants de la cabine prirent conscience que le P.-D.G. de la Transalp n'était plus avec eux. Dans la pénombre

rougeoyante des lampes de secours alimentées par batteries, des regards perplexes s'échangèrent. Puis une voix désabusée lança :

— Ce salaud s'est barré, voilà tout...

La voix du Premier ministre, semblait-il, à qui personne ne fit écho. Il y eut quelques secondes de silence, après quoi le Président prononça : *Messieurs et madame, je pense que nous n'avons plus rien à faire ici. Il ne nous reste qu'à inspecter les voitures et faire tout ce qui devra être fait.* Après ces deux phrases que Félix Arrighi, qui devait démissionner immédiatement après son sauvetage, saluerait de gaulliennes, les dix hommes et les deux femmes, munis de lampes torches, s'enfoncèrent vers l'arrière du train. Au passage, Lipovski récupéra Freddy Garnier dans la cabine radio désormais inutile ; mais, inexplicablement – et c'est sans doute sa seule faute, il oublia Frédéric Gibrat, toujours perché dans son poste de navigation. Ensuite commença le périple de voiture à voiture.

« Faire tout ce qui devait être fait ? » Une belle phrase, certes, mais qui ne pouvait avoir que peu de prise sur l'âpre réalité. À une heure, toutes les draisines en état de marche avaient quitté le convoi. Et la plupart des passagers des spéciales et des premières qui n'y avaient pas trouvé place avaient suivi le mouvement, avec les quelques poignées de voyageurs des secondes qui avaient pu se tirer à temps du piège mortel de l'étage saisi par les glaces. Ceux-là étaient partis, comme on dit, « par leurs propres moyens », à pied dans la neige, au hasard des pentes, le plus souvent sans vêtements suffisants, sans chaussures appropriées. Entre tous ceux-là, le destin ferait le tri. Moi qui suis monté sur le bon plateau de la balance peux témoigner du complet arbitraire de ce destin-là.

Le groupe compact, conduit par Charles-André Lipovski sous l'autorité du Président, se bornait à passer de compartiment en compartiment, de wagon en wagon, entraînant dans son sillage les rares passagers demeurés sur place, tel ce Michel Debrucker passablement éméché et balbutiant qu'il n'y avait que la bouteille pour vous tenir au chaud, ou ce couple d'un wagon-lit des premières, qui dormait et qu'il fallut sortir de l'engourdissement d'un puissant somnifère. Certains passagers isolés, par contre, refusèrent de quitter leur compartiment, à l'image de cet avocat célèbre qui, engoncé dans son coûteux manteau de fourrure, le cigare aux lèvres comme un Orson Wells dont il égalait la ventripotence, prétendit qu'il se sentait beaucoup plus en sécurité à l'intérieur qu'à l'extérieur. Isabelle Séry et Éric Viau, les compagnons de Julia Vandermerscher, furent englobés dans une troupe qu'ils n'avaient pas entendue venir : pour se réchauffer, les deux jeunes militants étaient en train d'appliquer la plus vieille et la plus efficace méthode du monde. Ce que faisaient aussi, toujours enfermés dans les toilettes, Antoine Delessart, le

« nouveau Bernard Tapie », et sa secrétaire très particulière. Ils le faisaient même pour la troisième fois lorsque le courant fut coupé : l'endurance du jeune P.-D.G. n'était pas inférieure à sa réputation. Quand les deux amants voulurent sortir, une mauvaise surprise les attendait. La porte des toilettes des spéciales, à verrouillage électrique, ne voulait pas s'ouvrir. Il commençait à faire froid, vraiment très froid. Antoine caressa dans le noir la joue de Ann-Carolyn, et se mit en devoir d'amorcer les préliminaires d'une quatrième fois. Leurs corps encastrés, conservés par le gel, ne seraient découverts qu'en mai. Et leurs visages aux lèvres jointes ne refléteraient dit-on qu'une seule et même extase.

Le groupe aux ordres du chef de train ne parvint en queue de convoi qu'aux environs de deux heures. Il était maintenant gros d'une centaine de personnes, en majorité des passagers des premières. Alban Method, que son épouse avait fini par rejoindre, la plupart des ingénieurs de son staff, ainsi que Cicollini et ses hommes, s'étaient également regroupés autour de Lipovski. Il neigeait toujours, et la couche durcie atteignait maintenant les portières des premières. Le T.H.A. *Alpennic 7077* ne s'inscrivait plus dans le peluchage serré que sous la forme d'une mince ligne sinueuse rouge vif (mais dans la nuit elle paraissait plutôt marron foncé) : l'étage des spéciales, encore visible entre la couche au sol et celle qui se tassait sur le toit. Lipovski et Method échangèrent un long regard, neutre en apparence, puis le chef de train se tourna vers le président de la République. Malgré son stoïcisme, celui-ci grelottait maintenant sous son manteau de ville. Dans un geste de tendresse rare qu'il ne se permettait plus en public depuis des années, il avait cerclé l'épaule de son épouse de son bras. Dans l'obscurité, la tonalité de son regard était impénétrable. Craignait-il pour sa vie ? Repoussait-il par avance les spectres des morts à venir, qu'il sentait se presser au bord de sa conscience ? Il serait vain d'épiloguer. En tout cas, il avait compris la question muette du chef de train, car il murmura :

— Il va nous falloir y aller, n'est-ce pas ?

— Je le pense, répondit Lipovski. Cependant je ne peux m'empêcher de penser que...

— Quoi ? Quoi encore ? grinça le Premier ministre qui frappait en cadence ses pieds dans la neige.

— Les secondes..., souffla Lipovski. *Les secondes !* Et s'il y avait encore quelqu'un, là-dessous ?

Oui, les secondes... Le chef de train ne les avait pas oubliées. C'était sa hantise présente, ce serait par la suite son remords, écrasant, et cela jusqu'à la fin de sa vie. En longeant chaque voiture au niveau des premières, il avait cogné mètre après mètre le sol avec le bout ferré d'une canne d'alpinisme, guettant une réponse terriblement redoutée.

Il avait même plusieurs fois pressé son oreille sur le sol collant de givre. Jamais il n'avait perçu le moindre murmure. L'insonorisation entre les étages, *entre les classes*, était parfaite. Lipovski ne pouvait pas entendre toutes ces pattes fouisseuses qui grattaient sous dix centimètres de métal, de plastique et d'isolant, il ne pouvait pas entendre le crissement de toutes ces mains qui s'arrachaient les ongles, et la peau, et la chair, il ne pouvait pas entendre les hurlements de terreur et d'agonie de toutes ces vies enterrées qui usaient leurs dernières forces à la verticale de ses talons, ces 817 personnes dont le froid et le manque d'oxygène allaient vite tarir les cris et figer les mouvements.

— Écoutez, grommela Cicollini. Je vois que vous êtes inquiet. Je vais rester en arrière avec mes gars. On va essayer de dégager une portière, là-dessous. On ne sait jamais...

Charles-André Lipovski voyait bien que le chef mécanicien était épuisé. Mais il n'eut pas le courage de refuser l'offre. Il hocha simplement la tête et, tandis que les premiers coups de pioches attaquaient la couche de glace, les naufragés, divisés en deux groupes, s'éloignèrent du train. Le premier, conduit par Alban Method, fila vers l'arrière, en suivant approximativement la direction de la voie ferrée, depuis longtemps ensevelie. C'est à ce groupe que s'étaient joints le Président et son épouse. Le second, conduit par Lipovski, comprenait les ministres des Transports et le chef du gouvernement. Lipovski avait choisi de couper directement par la pente sud, pour atteindre la vallée. À trente ou quarante pas du train, il se retourna. Mais il n'y avait plus de train, seulement un désert de neige. De l'orgueilleux convoi, de la réalisation la plus prestigieuse du septennat, il ne subsistait pas la moindre trace. Dans son livre, Lipovski écrirait simplement : *C'est comme si le 7077 avait été effacé d'un coup de gomme, parce qu'il représentait un trait de crayon en trop au milieu d'une page blanche.*

Je ne m'étendrai pas ici sur les difficultés que rencontrèrent tous les marcheurs nocturnes, à quelque groupe qu'ils appartenissent. Tous étaient mal équipés, tous étaient épuisés, perdus, désespérés. J'ai partagé cet épuisement, ce désespoir et la pression constante, forcenée, du froid. Je m'en suis sorti. C'est cela en définitive qui différencierait à jamais les naufragés : certains s'en sortiraient, d'autres non.

Le groupe d'Alban Method, 47 personnes dont le président de la République française, ne s'en sortit pas. Il dévia de son itinéraire, aborda en masse compacte une corniche de glace en surplomb qui céda. En coulant verticalement dans le vide sifflant qui se refermerait sur les mâchoires broyeuses de la glace, le chef d'État n'avait pas lâché la main de sa femme, et c'est main dans la main que les deux corps seraient retrouvés.

Le groupe Lipovski eut plus de chance : peu après l'aube, il arrivait à la gare d'aiguillage de Wuppertal, qu'avait touchée quelques heures plus tôt la draine partie de la salle Michel-Légrand. C'était celle où avait trouvé place le maire de Paris, celle aussi dont les passagers avaient subi le choc de voir le train autrichien leur filer sous le nez alors qu'ils allaient l'atteindre. Mais en fin de compte, et malgré quelques pieds gelés, tous étaient saufs. À peine les nouveaux venus eurent-ils pénétré dans le hall que le leader de l'opposition agrippait Félix Arrighi par le col fourré de sa canadienne.

— Le Président ? Qu'est devenu le Président ? aboya-t-il.

Le ministre des Transports était trop harassé pour se dégager. Il se borna à souffler :

— Parti avec un autre groupe... par un itinéraire moins dangereux...

Avant de s'effondrer évanoui entre une haie de jambes en mouvements. Par la suite, il serait incapable de préciser si l'expression du maire de Paris était soucieuse ou triomphante.

Beaucoup d'autres groupes eurent moins de chance. Les rugbymen et leurs supporters avaient choisi eux aussi de prendre la pente sud. Mais ils se heurtèrent vite à un à-pic, et durent reprendre la montée au flanc du Grossglockner. C'est Karl Gobček, le capitaine, qui marchait en avant avec le contrôleur Lukas, qui vit le premier les scintillements à travers le bombardement sourd de la neige.

— Des lumières ! Nous sommes sauvés ! cria-t-il.

Il tenta d'accélérer sa marche dans le ciment à prise rapide qui broyait ses bottes. Le scintillement lumineux prit la forme de petites fenêtres phosphorescentes découpées deux par deux dans la nuit. Quand Gobček comprit, il était trop tard. Les lumières, ce n'était pas un village. C'étaient les yeux des loups.

Les passagers de la draine n° 12 les rencontrèrent aussi. En meute d'une vingtaine d'individus, ils la coursèrent pendant des kilomètres jusqu'au moment où, peu avant l'aube, elle put atteindre le poste de Zartel. Particulièrement astucieuses, les bêtes affamées sautaient une à une sur le plateau de l'embarcation de sauvetage, qui se traînait à moins de 10 km/h, et basculaient dans la neige avec une victime saisie à la gorge. 23 passagers connurent ce sort horrible. Julia Vandermerscher, en ces circonstances comme en bien d'autres, fit montre d'un courage exemplaire. Frank Corso, l'un des survivants de la draine, se souvint d'elle comme « une furie debout contre la rambarde de l'embarcation et faisant tournoyer son écharpe à bout de bras en criant *Foutez le camp, maudits carnivores !* ». Julia Vandermerscher échappa aux fauves, mais tomba dans le coma peu avant le poste de Zartel. Elle ne devait jamais en émerger.

La draisine où avait pris place Roland Ferchaux eut elle aussi à subir les attaques des loups, et perdit une douzaine de ses occupants. À la première attaque, l'acteur épaula sa carabine en lançant son traditionnel cri de guerre : *Cible !* Seul un déclic lui répondit. Ferchaux avait usé toutes ses balles en tirant sur des naufragés errant à pied dans la neige. Mais, comme on sait, il fut épargné.

Le contrôleur Yaviv ben Rabbi, qui était parti seul, ne le fut pas : une paire de loups lui dévora les deux jambes puis, rassasiées sans doute, les bêtes le laissèrent pour mort dans la neige. Miracle ? Le froid cautérisa les moignons. Le contrôleur fut retrouvé par une équipe de secours le lendemain. Comme on le sait également, il survécut.

Les loups, enfin, vinrent rôder autour de la carcasse ensevelie du 7077. Ils y trouvèrent Cicollini et ses mécanos, qui n'avaient pas réussi à percer la croûte qui les séparait de l'accès au tombeau des secondes. Les hommes étaient si pétrifiés de froid et d'épuisement qu'ils ne réagirent pas. Lorsque les dents carnassières se refermèrent sur sa gorge, Aldo Cicollini eut une dernière pensée pour sa femme qu'il ne verrait pas vieillir et ses enfants qu'il ne verrait pas grandir. Puis une curieuse sensation de bien-être le submergea, qu'il accueillit comme une récompense. C'était son sang, qui le nimbait d'un chaud linceul.

ÉPILOGUE

La tragédie de l'*Alpennic 7077*, « l'accident ferroviaire du siècle », se réduisit principalement, au cours des jours qui suivirent, à une comptabilité, qu'on a pu juger honteuse, des vivants et des morts – longtemps appelés, avec une pudeur défiant toute logique, les « disparus ». Alors que leur nombre s'élevait à 1793 (pas loin des deux tiers du nombre total des passagers du train), il pouvait effectivement sembler de peu d'importance que M^{me} Edmée Delessart fût vivante alors que l'avocat Leiniel était mort ; ou que Michel Debrucker ait été sauvé alors que le contrôleur Paul Gouste (celui qui avait plaisanté au sujet d'une rencontre avec un ours blanc) fût porté disparu...

Honteuse, alors, cette comptabilité ? Vue de l'extérieur, peut-être ; dans le secret des sensibilités des proches de chaque disparu, certainement pas. Plus coupable fut sans doute le comportement des médias... Que la disparition tragique du président de la République et de son épouse fit les gros titres des quotidiens, avec toute l'hypocrisie de circonstance en ce qui concernait les journaux favorables à l'opposition, il n'y avait là rien que de normal, si l'on peut dire. Il n'empêche que, comme le soulignerait en particulier *Libération*, une « distinction de classe » devait visiblement entacher la plupart des réactions médiatiques. N'évoquons pour mémoire que le numéro du 24 février d'un quotidien du groupe Hersant, *France-Soir* pour ne pas le nommer, qui fit sa une sur la disparition d'Antoine Delessart (on ignorait encore que le P.-D.G. et sa secrétaire avaient trouvé une fin peu glorieuse dans les toilettes de leur voiture), alors qu'une simple énumération en dernière page suffisait aux 800 cadavres des secondes.

Pour ma part, je ne feindrai pas l'étonnement, moins encore l'indignation : chaque catastrophe, chaque attentat, chaque guerre, chaque meurtre entraîne son lot d'interprétations divergentes. Et c'est très bien ainsi. Car n'est-ce pas la preuve d'une information libre ?

Les médias firent également leurs choux gras de certains destins isolés, pas forcément exemplaires mais bien aptes à chatouiller l'attention baveuse des foules. Celui de Frédéric Gibrat, par exemple... Le navigateur devait demeurer cinq jours dans son minuscule poste, point le plus élevé du train englouti, véritable igloo ayant conservé un semblant de chaleur. Le navigateur avait subsisté en se nourrissant de biscuits et de chocolat, dont il avait bourré un placard *parce que*, déclara-t-il, *une rupture récente m'avait rendu boulimique*. Plusieurs cartouches de cigarettes, également mises en réserve dans son habitacle, l'aidèrent à tenir le coup jusqu'au moment où un

hélicoptère des secours en montagne autrichiens, profitant d'une accalmie, vînt survoler l'épave engloutie et repêrât le serpent bleu fait avec des paquets de Gauloises assemblés, que le jeune homme faisait flotter par sa fenêtre bâbord.

Autre cas insolite : celui de Filippo Cousinus, un publicitaire qui avait pris un billet de seconde et se trouvait par hasard dans la même voiture que moi. Cousinus faisait partie du très petit nombre de ces chanceux qui avaient pu quitter à temps le piège de la classe sacrifiée. Je ne l'avais pas repéré le soir de la catastrophe (nous devons nous rencontrer brièvement plus tard, alors que j'accumulais les éléments pour ce récit), mais il semble bien que nous faisions partie du même groupe ayant décidé de tenter sa chance vers le Sud-Est. Mais, alors que nous nous retrouvâmes 7, au milieu de la matinée du 22, dans le refuge d'Alpenstein, le publicitaire n'était plus parmi nous. En fait, il s'était retrouvé isolé au bout de quelques kilomètres et il avait fini par aboutir dans une grotte où, transi, il avait perdu conscience. C'est à partir de là que son témoignage prête à caution. *Quand je me suis réveillé, déclara-t-il, j'étais au chaud. J'ai tâté, j'étais au creux d'une énorme masse poilue, à l'odeur forte, qui me protégeait du froid. J'ai à nouveau perdu connaissance. À mon réveil suivant, la chose n'était plus là. J'ai eu peur qu'elle ne revienne pas. Elle a reparu pourtant, après un autre trou noir dans ma mémoire. J'ai senti une protubérance tiède et souple contre mon visage. Un morceau de chair s'est niché tout naturellement entre mes lèvres. J'ai bu. C'était aigre. Mais j'ai continué à têter, et je me suis vite habitué au goût...*

Le secours en montagne ne retrouverait Philipppo Cousinus que 17 jours après le naufrage. Il marchait droit devant lui, sur une crête dangereuse que, selon les sauveteurs, il lui aurait été impossible d'atteindre par ses propres moyens. Cousinus n'avait pas toute sa raison, ses vêtements étaient en lambeaux et, toujours selon les montagnards, *ils répandaient une atroce odeur de fauve en cage marinant dans la charogne et les excréments.*

A-t-il été, comme il tenta d'en accréditer le fait lorsqu'il eut retrouvé ses esprits, sauvé par un ours femelle ? Ou par un Yéti, un « Big Foot » hantant les Alpes autrichiennes ? Nulle trace d'un animal de cette taille, mythique ou non, n'a depuis lors été aperçue. Cousinus a écrit un livre sur son aventure. Médiocre, à mon avis. En tout cas il a été publié et a recueilli, disons, un certain succès.

Je ne peux passer sous silence le cas Tonnerre-Balmont. Qu'avait fait le P.-D.G. de la Transalpeuropexpress après avoir quitté (*sur la pointe des pieds*, écrirait Serge July) la cabine du T.H.A. vers minuit et quart ou minuit et demi ? Il avait tout simplement regagné les spéciales de la voiture 4 – juste à temps pour embarquer sur la draisine qui devait toucher sans encombre la gare d'Ebermunthall. Ce

sauvetage classique fut d'abord salué comme un événement heureux. Le vinaigre ne se glissa dans le sirop que quelques jours plus tard, alors que les circonstances précises du naufrage et de ses suites commençaient à être parfaitement éclaircies. Le moins qu'on puisse dire est que ce personnage falot ne fut pas ménagé. Citons *Le Canard enchaîné*, qui titra :

**LES FEMMES ET LES ENFANTS D'ABORD ?
ALORS, TONNERRE-BALMONT,
TRAVELLO, OU P.-D.G. EN CULOTTES COURTES ?**

Ce n'est qu'un exemple, anodin, de ce que ramassa le malheureux fuyard. Et on se souviendra longtemps, avec un amusement teinté de mépris, de ce quadragénaire tiré à quatre épingles qui, en plein procès, se dressa au-dessus du prétoire comme un diable surgi de sa boîte, pour crier d'une voix suraiguë : *Aurais-je dû mourir pour faire plaisir à la presse ?* On ne lui en demandait certes pas tant – simplement un peu plus d'élégance.

Quant à la draisine qui s'évacua avec, comme seuls passagers, Mathilda Stonewell, ses deux gardes du corps, sa masseuse et la toute jeune et très récente veuve Ravet, on fut longtemps sans nouvelles d'elle, jusqu'à la croire perdue corps et biens dans un gouffre. Ce n'est qu'environ un mois après la catastrophe que les journaux américains reparlèrent de la vedette qui, *très éprouvée par sa mésaventure européenne, prenait un repos bien mérité dans son domaine des environs de Miami, en compagnie d'une très proche amie française, Léonore Ravet*. Cela se passe de commentaires, sinon d'explications. Mais celles-ci sont au demeurant simples : la draisine, très légèrement chargée – et pour cause ! – toucha avant toutes les autres le poste de Schwartzleinbruck ; là, les naufragés prirent incognito un train à destination de la Suisse, où leur trace se perdit, comme fut perdu le corps du contrôleur qui accompagnait ces curieux naufragés. On peut supposer qu'Angelo, s'il appartenait toujours bien à la Mafia, ne put que rendre un verdict négatif à sa corporation : non, le T.H.A. ne pourrait pas servir de filière à la cocaïne venue de Turquie. Et on peut supposer que Swain, s'il faisait toujours partie de la C.I.A., ne put que faire le même constat devant ses supérieurs : l'*Alpennic* ne serait pas utilisé au transit Est-Ouest des taupes...

Car de l'*Alpennic*, il ne fut bien entendu plus question. Et la Transalp disparut de la scène des voies ferrées européennes. Pour réparaître ailleurs, sous une autre forme, bien entendu. En laissant, après un procès qui dura deux ans, les familles des passagers disparus des secondes toujours en attente du paiement des dommages et intérêts qui leur sont dus. Romulus de Tonnerre-Balmont ? Il s'est retiré « dans ses terres », en Haute-Savoie. Il y coule, dit-on, des jours austères, simplement agrémentés par la chasse.

Et puis il y eut les élections présidentielles, à peine trois semaines après la catastrophe. S'il avait survécu, le Président sortant se serait représenté, avec des intentions de vote sur son nom se montant à 23 %. Il aurait été battu au premier tour, et un des leaders de l'opposition aurait été élu à la magistrature suprême, peut-être le maire de la capitale. Le Président le savait. Tous les membres de son gouvernement le savaient. Comment le plan de laisser sur les bras de l'opposition victorieuse une réalisation plus inutile et plus dispendieuse que le *France* et le *Concorde* réunis put-il germer dans le cerveau d'un des ministres ? Comment croire ou feindre de croire qu'une peau de banane aussi dérisoire eût suffi à déstabiliser durablement le nouveau gouvernement ?

Encore une fois je n'accuse personne, puisque mon enquête est venue buter sur le mur du silence au seuil de sa réussite. Le fonctionnaire en retraite de la D.G.S.E. qui m'a instruit sur les finalités de l'attentat (je tairai bien entendu son nom), n'a pas su me dire qui l'avait promu. Premier ministre, ministre de la Défense ? Je me répète : peu importe. Ce qui fut fait fut fait. Et j'ajoute que, dans l'esprit de son promoteur, l'attentat ne devait sans doute pas causer de mort d'homme – juste la mort d'une terroriste syrienne manipulée, dont les méandres du procès occultèrent complètement l'existence.

Il en fut autrement. Rappelons-nous : il suffit à l'affaire *Greenpeace* d'une seule victime de hasard pour changer radicalement l'optique de l'opinion au sujet de ce médiocre attentat. Une seule victime, entre près de 2 700 autres, changea le cours de la catastrophe de l'*Alpenic*. Mais cette victime était le président de la République en exercice... *cet homme dont le courage inébranlable, et qui jusqu'au bout, tel le capitaine d'un navire qui sombre...*

Je n'ironiserai pas plus avant. Comme je l'ai écrit déjà, le naufrage du 7077 eut des résultats inattendus. Le Président était mort. Le premier ministre avait survécu. Il se présenta comme candidat de la majorité. Et fut élu avec 51 % des voix, au premier tour.

Le reste est littérature. La mienne n'avait d'autre but que de soulever un coin du voile cachant la terrible et bien ironique réalité. Tout indique maintenant que ce voile, tel le manteau de Noé, retombera sur l'oubli. Depuis trois ans, mon manuscrit a essuyé au total quatre-vingt-sept refus, malgré les continuelles retouches et refontes auxquelles je me suis livré dans l'espoir de l'améliorer, de le rendre plus vivant, plus crédible. Que ce soit dans la presse ou dans l'édition, les réactions ont été partout les mêmes : *Votre récit est intéressant, mais il ne fait que revenir sur un événement qui a été mille fois commenté. Quant à votre hypothèse concernant la responsabilité d'un ministre du précédent gouvernement, voire de l'actuel chef de l'État, elle n'est, faute de preuves, qu'un ramassis d'éléments à la fois invraisemblables*

et injurieux.

Dans ces réponses stéréotypées, je n'ignore pas qu'il faut voir la main de la censure politique. Je me bats contre un mur, et pourtant je n'ai pas encore atteint le bout du découragement. Je lutte encore pour la publication de mon récit. Il m'a coûté mon dernier emploi de serveur dans un QUICK, il a été la cause d'une rupture avec une jeune femme à qui je tenais, caissière dans le même établissement. Mais je viens de remodeler une fois de plus *Le Naufrage de l'Alpennic*. Et je vais tenter ma chance auprès d'un nouvel éditeur...

POST-SCRIPTUM : À l'heure où je relis ces pages, j'apprends le décès de Charles-André Lipovski, dont l'ouvrage *Seule la neige...* m'a été, je dois bien l'avouer, d'une aide évidente pour la rédaction de mon récit. Le chef de train vient de disparaître de la manière la plus banale qui soit : cancer.

Le train des extraterrestres

Relation du Voyage que fit en Terres Infidèles et d'Obscure Nature dans le courant de l'année 1985.

Monsieur le Vicaire général Commandeur de la Templerie de Guyane, curé de Kourou et Messenger Secret de Sa Sainteté le Pape Bezlos I^{er}.

Ainsi que Monsieur le Comte de La Carrée, commandant du Corps expéditionnaire de neuf cents hommes en livrée argent et kevlar du Vatican, Monsieur le Vicomte Marcel de Rosny, Commandant le vaisseau amiral *Fiat-Lux* et Monsieur Caron de Louvres, Médecin Général du Latran, les uns et les autres d'agréable commerce et d'une grande force d'âme, ainsi qu'il en fallait pour se lancer sur les routes périlleuses et inexplorées tracées par le Créateur et négligées par l'homme à ce jour.

Une ligne de crédit de cent millions de livres ayant été par ailleurs dégagee par la Banque Ambrosio afin que Monsieur le Vicaire achetât force verroterie, miroirs, robots en plastique et articles électroménagers dont les sauvages sont friands, l'expédition était prête à partir le 7 du mois d'Apvril. Elle s'est heurtée, comme on le verra, à d'inimaginables et surprenantes difficultés, mais avec la Miséricorde de Dieu, nous pouvons en faire aujourd'hui le récit.

Il sera sans doute agréable au lecteur non averti qu'on lui remît à l'esprit les événements qui ont précédé cet étrange et merveilleux voyage. Il se souviendra que, dans la décennie précédant le départ du *Fiat-Lux* de la Gare centrale, Sa Sainteté le Pape Karol I^{er}, fortement âgé mais jouissant encore de toutes ses facultés intellectuelles, avait acquis l'usage et la disposition d'armes nucléaires de fort calibre et qu'il s'en était servi dans la nuit de Noël 1985 contre les Imams qui menaçaient les Milices du Liban. En suite de quoi, fort de la terreur sacrée qu'il fit régner sur un Orient gagné depuis trop longtemps à l'infidèle, il plut à Sa Sainteté de soigner par la chaleur et la lumière les foyers d'infection Chiites d'Iran, dans le but avoué de convertir par la suite les immenses cohortes misérables des Indes et de la Chine. Les

Territoires Mécréants soumis à l'Antéchrist Moscovite et Pékinois ayant alors menacé d'user de représailles, et Sa Sainteté Karol I^{er} ayant fort soudainement été rappelé à Dieu, son successeur Bezlos I^{er} conclut avec les tyrans matérialistes un traité connu sous le nom de Protocole Birman, selon lequel le monde connu s'organisait désormais en blocs non pas politiques mais religieux. L'Afrique ayant été éradiquée du Coran, elle se retrouva par là même aux côtés de l'Occident, des Amériques et du Moyen-Orient, auxquels s'ajoutait l'Australie.

Ces événements fort sanglants, connus sous le nom de la Croisade, avaient sorti la Chrétienté du lent déclin dans lequel la voyaient s'enliser les agnostiques, les anarchistes et les communistes. Ayant retrouvé sa force d'antan, elle se heurta aux faibles dimensions de la planète. C'est alors que Sa Sainteté Bezlos I^{er} conçut l'idée de l'expédition dont nous relatons ici le déroulement.

Les Planètes du système solaire se trouvant par extraordinaire dans cette conjonction que les astronomes appellent Le Grand Tour, il fut décidé de les visiter une à une au moyen d'un fort vaisseau conçu à cet usage, afin que Monsieur le Vicaire général évangélisât et convertît les populations indigènes, lesquelles vivaient dans le péché mais ne le savaient pas. Sa Sainteté et son conclave conclurent que l'Église en tirerait un grand profit et que sa doctrine apparaîtrait séduisante aux yeux des peuples pour qui comptent plus l'exploit technique et les fortes distances parcourues que le salut de leurs âmes et l'espoir en la Rédemption. On ajoutera ici que les hommes de sciences attachés à Sa Sainteté avaient fait force calculs prouvant que les planètes étaient rapprochées au mieux les unes des autres et que leur attraction sur un corps solide passant à proximité économiserait beaucoup de l'énergie nécessaire à un tel voyage.

Il fut donc construit dans le plus grand secret un astronef destiné à porter aux habitants de la Lune, de Mars, Jupiter, Saturne, Neptune, Uranus et autres contrées la Parole Biblique et Ses Saints enseignements, et qui serait monté par d'intrépides soldats protégés des effets nocifs du soleil et du vide par des armures perfectionnées. Afin de ne point éveiller de curiosité maligne et d'éviter force moqueries au cas fort improbable où le Seigneur, ayant à faire ailleurs, ne veillerait pas au bon décollage du vaisseau et le laisserait se perdre en flammes, on le construisit en un lieu secret et sous une apparence propre à égarer les esprits les plus frondeurs. C'est ainsi que ce vaisseau propulsé par de subtiles réactions physiques ressemblait à un train quand il gagna son lieu d'envol en une fraîche matinée d'Avril 85. La chose n'étonna personne quand il pénétra dans la Gare centrale, quai 19, et se rangea afin que les passagers embarquassent. Un contrôle discret, mais ferme, effectué par deux évêques ayant revêtu la tenue d'employés du Chemin de fer s'assura que ceux-ci

étaient tous les valeureux combattants de la Foi recrutés par Monsieur le Comte de La Carrée au moyen de petites annonces dans des journaux spécialisés tels que *Soldier of fortune*, *Corps d'élite* ou *Le Figaro*.

Monsieur Caron de Louvres embarqua avec force potions contre le mal du voyage, remèdes, bandages et instruments propres à son art. Monsieur le Vicomte Marcel de Rosny monta dans la cabine de conduite où il enclencha les mécanismes propres à lancer l'astronef sur une rampe de plus en plus inclinée. Monsieur le Vicaire général priaît tandis que le convoi s'élançait. Les neuf cents hommes de l'expédition tombèrent à ses genoux dans un grand remuement de métal et entonnèrent d'une voix forte l'*Ave Maria*, puis le *Confiteor*. On surprit ça et là par les fenêtres le regard étonné de quelques cheminots, lesquels n'ont point l'habitude d'entendre des chants de cette espèce sortir de wagons-lits Cook, mais la rampe s'incurva brutalement en plein ciel et le *Fiat-Lux* s'arracha à l'attraction terrestre.

Le spectacle emplît les cœurs d'émerveillement et de respect pour l'Œuvre du créateur. L'azur était d'un bleu semblable à nul autre avant qu'il ne vire insensiblement au violet profond. Des rayons argentés frappèrent les vitres avec violence tandis que l'on traversait les nuages. L'angle de montée était tel que l'on ne pouvait voir ce qu'on laissait derrière soi. Des fleurs de givre apparurent sur la vitre un peu après ce que les savants nomment la troposphère, mais elles disparurent presque aussitôt. Il fit froid et noir. Fort heureusement, le vaisseau était pourvu d'une puissante climatisation, laquelle marchait dans les deux sens, soufflant le chaud dans les espaces glaciaux et le froid à proximité des étoiles. Les soldats du corps expéditionnaire retrouvèrent une saine gaieté et se mirent à chanter de plus belle, tandis que la nef s'élevait toujours plus haut dans l'espace.

Les spectacles les plus enchanteurs se succédaient au-dehors : de longs fils d'argent rayaient l'obscurité, ce que Monsieur Caron de Louvres expliqua comme étant des molécules rayant l'atmosphère raréfiée. Frottées à celle-ci, les parois extérieures du train viraient au rouge sombre, avant qu'elles ne reprissent leur teinte naturelle avec de forts craquements. Puis dans le ciel maintenant d'un noir parfait apparurent de formidables draperies, tels des rideaux de pierres précieuses, que Monsieur le Chirurgien nomma Aurores boréales. La musique des sphères qui en émanait parut à tous le murmure sorti de la bouche de Dieu, encore que certains la comparassent plus prosaïquement au bruit du vent dans des lignes électriques. Monsieur le Comte de La Carrée clôt la discussion en annonçant que l'on quittait la mésosphère et que l'on approchait du point de Lagrange, cet endroit du ciel où les attractions de la Terre et de la Lune s'équilibrent et s'annulent. Et de fait, tout se mit à flotter, du plus corpulent des

guerriers au plus léger des bagages, ce qui déclencha force gaieté que certains exprimèrent par des flux d'entrailles fort nauséabonds.

Quelques heures plus tard apparut la lune.

À ce point de l'histoire, il n'est sans doute pas inutile de rappeler les multiples facettes de la mission dont Monsieur le Vicaire avait été chargé par Sa Sainteté. Il s'agissait en premier lieu de porter la parole divine en des lieux où elle n'avait jamais été prononcée, encore que la simple existence de ces lieux et des populations qui y étaient installées fût déjà une œuvre de Dieu et attestât de son règne sur toute chose. La lettre de service, scellée du sceau pontifical, et qu'ouvrirent Monsieur le Vicaire, Monsieur le Comte et Monsieur le Vicomte leur donnait des instructions cependant plus précises : que les messagers de Sa Sainteté et leurs troupes se rendissent sur chacune des planètes, satellites ou cités qu'il leur arriverait de survoler et qu'ils prissent langue avec les notables locaux pour connaître leur foi, clarifier les différences existant entre celle-ci et la religion du Christ, se procurer un exemplaire de leurs livres sacrés et le donner à l'ordinateur de bord qui en relèverait les contradictions, les insuffisances et donnerait ainsi à Monsieur le Vicaire moyen de leur substituer la Sainte Bible ; qu'ils fissent de façon discrète relevé de cartes, sites, plans des villes, organigrammes des pouvoirs, cheminement des routes et points fortifiés qui pourraient servir aux entreprises de nos armées et de nos commerçants, lesquels, on le sait, précèdent et suivent les gens d'Église. Qu'ils recueillent et rapportent dans des pots les plantes de ces contrées inconnues, dans des cages un exemplaire de la faune et dans des caisses des échantillons de minéraux pour servir aux savants restés sur Terre ; qu'ils signent des traités de commerce rédigés avec justesse et d'une malice telle qu'ils ne se puissent attaquer devant aucune juridiction, lesdits traités pourvoyant le Vatican et plus généralement les pays de la vraie Foi en technologies avancées, moyens de communication et médecines nouvelles, richesses diverses et franchises de toutes sortes, lesquels ne seraient sous aucun prétexte concédés aux agnostiques, aux anarchistes et aux communistes ; qu'ils usassent si besoin était de la force dans leur entreprise, au cas où les indigènes se montreraient hostiles, voire agressifs, et blasphémeraient ou conchieraient les objets sacrés de Monsieur le Vicaire. L'usage de fuscées à têtes nucléaires n'étant point mentionné dans la Bulle papale, il sembla à Monsieur le Comte de La Carrée que cette discrétion était une marque d'élégance de Sa Sainteté, et de confiance faite à ses mandants. Aussi se dit-il prêt à l'utiliser à la première occasion, ce qui donna à Monsieur le Vicaire l'opportunité fort heureuse de montrer l'astre lunaire et de dire que le plus tôt serait le mieux.

On approchait en effet de la surface désolée de la Lune, et le

spectacle de ce continent poudreux violemment frappé par les feux du Soleil avait de quoi serrer les cœurs les plus endurcis. Les soldats le contemplaient sans mot dire derrière la visière de leurs casques et les rires s'étaient éteints. Il n'y a point d'indigènes sur la Lune, on le sait depuis longtemps, et cette étape apparaissait à tous comme inutile. Monsieur le Vicaire général prit alors la parole sur le circuit vidéo de bord et annonça que la mission russe de trois scientifiques installée à la fin du siècle dernier aux abords du cratère Copernic était toujours là et qu'elle était ravitaillée et changée tous les six mois par une navette. Il apparut, à mesure qu'il parlait, que cette présence et l'obstination sournoise manifestée par ces hommes de science mécréants étaient une injure à l'Œuvre divine, et que le voyage entrepris fort opportunément pour sauver l'âme d'un Neptunien pouvait aussi avoir une fonction purificatrice sur la Lune. À cette idée, les neuf cents hommes du *Fiat-Lux* poussèrent un hurra d'enthousiasme, manifestant par là que s'ils étaient les fidèles serviteurs de Dieu, ils n'en étaient pas moins hommes d'action et qu'ils brûlaient d'en découdre avec les trois communistes.

Le temps pour Monsieur le Vicaire de les bénir et de recommander l'âme de ceux qui viendraient à périr dans le combat à la miséricorde du Très-Haut, le vaisseau se posait sur la Lune, soulevant un nuage pulvérulent d'une telle intensité et qui manifestait un tel embarras à se redéposer qu'on roula plusieurs minutes avant d'y voir clair.

Monsieur le Vicomte avait fort justement choisi le site d'atterrissage : on était au fond du cratère de Copernic, se dirigeant vers les baraquements de tôle de la mission soviétique surplombée du drapeau abhorré. Les hommes de Monsieur le Comte se préparèrent et se massèrent derrière les portes et le vaisseau stoppa à une petite centaine de mètres du premier bâtiment.

Relater les luttes, brèves mais violentes, qui se déroulèrent entre l'Armée rouge et nos combattants de la Foi ne peut se faire qu'en mentionnant la faible gravité lunaire qui donna le spectacle d'un ballet à la fois comique et cruel. Les trois régiments de trois cents hommes de Monsieur de La Carrée se ruèrent en effet avec une lenteur et des grâces dignes d'un livret de Lulli, certaines des figures involontairement effectuées par nos troupiers n'étant pas sans rappeler celles du nô japonais. Rebondissant sur le sol plâtreux de nuage en nuage, chacun de nos hommes imprimait ses pas sur le sol pour plusieurs dizaines de siècles, puisqu'il n'y a là-bas ni vent ni eau. Les trois communistes sortirent alors de leur igloo et il nous sembla qu'ils nous faisaient des gestes d'amitié. Cela parut une ruse, et Monsieur le Comte hurla dans son micro qu'on les pourfende sans merci, ce qui fut fait dans la seconde par neuf cents pistolets à faisceau laser.

À l'intérieur de la base, on trouva des instruments et les objets dont

s'entourent ces hommes sans dieu : numéros de *Play-Boy*, poupées de caoutchouc affectant grossièrement l'image d'une femme, saucisses, vodka en quantité, ainsi que des films qui n'étaient sûrement pas d'une haute élévation morale. Le papier toilette – d'une confection rugueuse – était en abondance, ainsi que les cigarettes à bout carton. On eut ainsi l'occasion d'approcher de près les mœurs de ces rebelles avant que Monsieur le Vicaire ne fasse écraser leur logis par l'astronef, lequel le hacha menu grâce aux fortes roues dont il était pourvu. Le temps d'ensevelir les sept guerriers morts dans l'échauffourée de n'avoir pas su éviter les lasers de leurs voisins, on repartit sans plus attendre. Un message d'une grande concision fut envoyé par le chef de bord à Sa Sainteté, mentionnant l'extermination des impies et suggérant que l'on dresse une cathédrale à l'endroit même où la Chrétienté avait remporté une de ses plus fameuses victoires.

L'exaltation et le plaisir qu'avait procurés cette action d'éclat firent que la route qui s'ouvrait devant le vaisseau, pour hasardeuse et hostile qu'elle parût, ne gêna point l'humeur des occupants. Pourtant, on s'enfonçait là où nul ne s'était jamais aventuré, abandonnant familles, amis, et jusqu'au moindre recours. Ainsi firent les vaillants devanciers qui découvrirent le nouveau monde cinq siècles plus tôt, ce qui vint sans doute à l'esprit des personnes de qualité qui commandaient l'expédition.

Devant elles, l'espace s'étendait dans toute sa désespérance, leur rendant si besoin était le sentiment de leur insignifiance. Il n'est pas jusqu'au militaire le plus obtus qui ne finît par s'en rendre compte, ce dont Monsieur le Vicaire se réjouit dans le premier sermon qu'il prononça à la chapelle. Sous les voûtes de métal parcourues de câblages électriques, sa voix sut atteindre des sommets pour fustiger la légèreté de l'homme, exhorter ses compagnons au sacrifice de leur vie dans l'espoir rapproché d'une vie meilleure. On communia dans une grande ferveur et chacun se rendit à tour de rôle dans le radôme transparent d'où l'on voyait la terre, minuscule croissant bleuté dont les derniers à la contempler confièrent qu'il leur avait paru immense.

Les jours passèrent, puis les semaines. Mars apparut soudain, œil rouge sans paupière qui fixait la nef sans ciller. À cause de la rotation qu'observait le vaisseau afin que s'y établît, et se perpétuât une gravité minimale propice aux fonctions naturelles, il semblait que la planète rouge tournait dans l'espace, alors qu'elle était immobile. C'est alors qu'un brutal ralentissement surprit chacun, à tel point que deux soldats qui circulaient sans leur scaphandre s'écrasèrent contre un angle métallique et périrent. Le vaisseau décélérait, ses rétrofusées lançant de grands jets de flammes muettes. Il s'immobilisa, et il se fit un grand silence. Monsieur le Comte apparut sur les écrans et annonça que l'on mettait en panne pour laisser passer Deimos.

À tribord apparut un bolide muet, d'une taille telle qu'elle emplît le cœur de chacun d'une terreur irraisonnée. C'était un bloc sphéroïde à la peau rugueuse criblée de cratères, et quoique son apparence fût pitoyable, il ne manquait pas d'une souveraine majesté. Le médecin expliqua que c'était l'un des deux grands satellites de Mars, l'autre était Phobos, et, cédant à une inclination naturelle pour la poésie dont on ne cesserait dès lors d'éprouver les effets, déclara que c'était un vieillard drapé dans ses oripeaux de pierre ponce et perdu dans un songe sans fin. Cette momie brûlée et sèche, où visiblement personne n'habitait, finit par sortir du champ des hublots et alla se confire au feu des étoiles, quelque part sur l'arrière. Monsieur le Vicomte relança la machine et l'on s'achemina vers Mars.

L'impression fut vive quand on s'en approcha assez pour la contempler à son aise. La panse de mica de l'astre était par endroits recouverte de fortes perturbations, lesquelles soulevaient d'immenses nuages couleur rouille pour les redéposer à des centaines de lieues. Mais ce que l'on voyait par ailleurs frappait non pas tant par la désolation que par l'abondance et le mélange de ses couleurs, la diversité de ses sites et l'énormité de ses reliefs. C'est ainsi que l'on survola une montagne telle que personne sur le *Fiat-Lux* n'en avait jamais vu de pareille, et que Monsieur Caron estima d'une hauteur approchant les trente mille pieds. Monsieur le Vicomte, qui avait voyagé aux Amériques et dans les îles de la Sonde, établit formellement qu'il s'agissait du volcan connu sous le nom d'Olympus Mons. Au-delà s'étendaient les canaux dont on aperçoit le tracé changeant depuis la Terre avec une forte lunette, et qui étaient visiblement le lit d'anciens fleuves. Monsieur le Vicomte inclina le nez de la nef avec résolution et annonça par l'interphone que l'on allait se poser, et qu'il souhaitait que l'on attachât les ceintures. Chacun s'exécuta sans tarder.

La nuit rosit tandis que l'on entraît dans l'atmosphère martienne, et que les grains de sable en suspension frappaient les vitres. Nous plongeâmes dans un maelström de poussière et en ressortîmes quelques instants plus tard, à quelques centaines de pieds d'un sol uniformément rouge, à l'exception çà et là de dépôts de givre. Un tapis de cailloux recouvrait le pays jusqu'à l'horizon, lequel nous apparut d'une courbure plus accentuée que celle de notre patrie. Le ciel était orange. Le vaisseau se posa et se mit à rouler avant de s'immobiliser au centre d'une grande plaine d'un jaune créole criblé d'impacts météoritiques. Se découpant sur une colline de moyenne importance, un Martien nous attendait.

Cette silhouette frêle recroquevillée sur l'horizon sanglant causa la plus vive des émotions dans l'équipage. Monsieur Caron lui-même, qui par sa profession en avait vu d'autres et s'était frotté aux horreurs de

la mort, ne put s'empêcher de marquer la même, tandis que Monsieur le Comte et Monsieur le Vicomte, qui avaient à montrer aux hommes du bord l'exemple de la vaillance, contrôlaient les leurs du mieux qu'ils pouvaient. On aura une idée du mérite qui fut le leur si l'on songe que l'on se trouvait là en présence pour la toute première fois d'une créature qui n'était point terrienne, et que si de nombreux libellés, voire des traités fort abscons en avaient maintes fois débattu, on n'en avait jamais vu un seul dans la réalité. Était-il fait à l'image de Dieu, c'est-à-dire de l'homme, ou Dieu s'était-il plu à le modeler d'une pâte différente et à faire œuvre diverse, comme c'était Son Droit ? L'éloignement et la faible lumière ne permettaient point d'en juger avant que l'on ne débarquât, ce que Monsieur le Vicaire organisa avec une science qui en disait long sur le soin qu'il avait pris à le penser d'avance.

Il insista pour sortir du vaisseau avec un accompagnement réduit à cinq hommes, dont Monsieur le Médecin général, les quatre autres étant les guerriers de la taille la plus considérable et, pourvus d'un armement complet, afin que l'indigène estimât notre force à sa juste mesure. Par les sabords de la nef, monsieur le Vicaire fit pointer les fusils lasers du reste de la garnison, mais se pourvut lui-même, en tout et pour tout, d'une bannière aux armes du Vatican et d'un chapelet. Comme il faisait fort chaud, et qu'il semblait que l'air contînt plus de gaz nocifs que d'air respirable, les uns et les autres endossèrent leurs armures et s'équipèrent des mêmes réservoirs qui leur avaient fait bon usage sur la Lune. L'indigène n'avait toujours pas bougé quand le petit peloton au-dessus duquel flottait la Croix de Notre-Seigneur se dirigea vers lui en peinant dans le sable rouge qui tapissait le sol.

Arrivé à faible distance, Monsieur le Vicaire s'adressa au Martien dans le Transvox, machine ingénieuse conçue pour transformer n'importe quelle langue en bon latin, et dont il suffit de modifier le fonctionnement pour qu'il rende le service inverse.

Le Martien était assis sur un caillou, fort simplement, et il ressemblait à un très vieil homme vêtu de guenilles. Il était petit, les yeux profondément enfoncés dans les plis de part et d'autre d'un nez camus, et sa peau avait l'apparence cuivrée du paysage. Monsieur le Vicaire se présenta, présenta Monsieur Caron et, montrant le majestueux astronef peint en vert avec de petits filets blancs, et sur les flancs duquel étincelaient les mots WAGONS-LITS COOK, déclara qu'ils venaient de très loin, d'au-delà de l'espace dans la direction du Soleil, et que Sa Sainteté envoyait au peuple de Mars les marques de sa bonté et de son attachement. Sur ce, et comme le Martien ne bougeait toujours pas, Monsieur le Vicaire étala sur le sol quelques-unes des pacotilles dont il s'était pourvu : un transistor en forme de Mickey, deux presse-purée d'aluminium, un jeu de cartes à jouer, et une

gamme complète de stylos, à plume, à pointe feutre, à bille, quelques-uns pourvus en leur centre d'un œillette dans lequel on voyait le Sacré-Cœur sous la neige ou la Vierge à Lourdes. Monsieur le Vicaire ajouta qu'il espérait que cela satisferait le peuple de Mars, ce à quoi le vieux répondit qu'il n'y en avait plus, qu'il était seul, et que les étrangers avaient bien fait de venir cette année, car lui-même n'était pas sûr de vivre encore bien longtemps, à cause de son grand âge et des maux de poitrine dont il était atteint.

Comme Monsieur le Médecin général s'étonnait, le Martien expliqua d'une voix très douce qu'ils étaient encore quelques centaines le siècle précédent, mais que tous étaient morts de soif, à part lui-même. De fait, il ressemblait plus à une momie qu'à un être vivant, à cause de ce que les plis, les rides et les avatars de sa peau aussi sèche avaient transformé son visage en un masque effrayant. Le sauvage l'expliqua par la permanence des vents qui charriaient d'un bout à l'autre de l'année des quantités considérables de matière et la différence de température que l'on constatait entre l'aube et le crépuscule. Il croassa un rire cathartique quand Monsieur le Vicaire, qui n'en voulait qu'à son âme et que son apparence importait peu, pensa le rassurer en lui disant que sur Terre, les esprits les plus simples inclinaient à le représenter sous la forme d'un petit homme vert, voire d'une machine prolongée d'un œil et pourvue de très longues jambes.

Poussant son avantage, Monsieur le Vicaire lui exposa alors que la proximité de son trépas devait l'incliner à s'occuper de la vie qui l'attendait au-delà, ce à quoi le Martien répondit qu'il ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir après la mort. Sans se laisser distraire par le murmure horrifié de ses voisins, Monsieur le Vicaire poursuivit en souriant un discours qui avait fait merveille sous d'autres latitudes et en des temps plus reculés : qu'il importait que le sauvage se préoccupât de son Créateur, au moment même où ce dernier décidait de le rappeler à lui, et qu'à cette fin, Sa Sainteté lui avait expédié son serviteur, ainsi que les meilleurs Chrétiens qui soient. Ils l'aideraient à préparer son passage dans une vie meilleure, ce à quoi le Martien l'interrompit en lui demandant si cette vie meilleure était une vie avec de l'eau.

Encore que fort étonné par la question du primitif, Monsieur le Vicaire répondit que dans l'autre monde, l'abondance était là où était la pénurie dans le monde précédent, et que le Martien aurait de l'eau à satiété. Le Martien posa alors une autre question qui emplit les soldats de stupeur et Monsieur le Médecin d'un embarras qui confinait au rire : Pourquoi l'eau n'avait-elle pas été donnée en ce monde-ci, et pourquoi il (il parlait de Monsieur le Vicaire) la gardait pour le monde à venir ? Monsieur le Vicaire, sans se démonter, s'empressa de préciser qu'il n'était lui-même que l'humble serviteur de Dieu, lequel était le

maître de toutes choses, et donc de la planète Mars, puisqu'il lui avait plu de les créer. Il démontra que l'espoir en un monde meilleur où luiraient les étangs, murmurerait les sources et déferlerait les vagues, ne pouvait être raisonnablement dissocié de la croyance en ce Créateur, et que lui et ses compagnons avaient fait ce long voyage pour le lui révéler et le sauver *in extremis*.

Le Martien réfléchit, et l'on vit bien que toutes ces vérités étaient plus que n'en pouvait contenir sa pauvre tête. À la fin, il s'exprima d'un ton fourbu, mais avec une détermination qui ne laissait rien augurer de bon. Montrant la plaine de ferrite jonchée de blocs fracassés et l'horizon désert, il parla de sa planète du temps où il était enfant (l'on apprit alors que les Martiens vivaient trois millions d'années) et où le sol n'était pas ce que lui-même était devenu, vieillard desséché, grêlé de trous, où chaque ride disparaissait en croisant une ride contraire. En ce temps-là, raconta-t-il, son visage était frais et lisse, irrigué par les flux de la vie. Pareillement, il pleuvait sur les plateaux et les plaines, lesquelles étaient organisées autour d'immenses fleuves larges chacun de plusieurs lieues qui ne se jetaient pas dans la mer, mais dans des bassins où la terre buvait leur eau pour la restituer sous forme de plantes, de fleurs, d'animaux et de formes de vie plus complexes dont il était l'ultime représentant. Et montrant le croissant bleuté de la Terre qui scintillait dans le lointain, il affirma que Mars avait été ce qu'était aujourd'hui notre planète, et que seule une formidable injustice avait pu présider à la disparition de l'eau. Qu'il était reconnaissant de ce qu'on lui ait donné le nom du responsable, et qu'il mourrait en le maudissant.

Monsieur Caron de Louvres sentit bien que la discussion était mal engagée, et qu'il y avait quelque péril à soutenir au Martien qu'il fallait croire en Celui qui avait décidé de sa perte. Monsieur le Vicaire s'obstina pourtant, brandissant les mots et les images d'un Monde meilleur avec la conviction que lui donnait une longue habitude, et soutenant qu'il suffisait pour que celui-ci fût donné au Martien que le Martien y crût. Ce à quoi le Martien répondit que les Terriens étaient de bien grands magiciens, et que, s'ils étaient capables de faire que les choses soient rien qu'en y croyant, pourquoi ne donneraient-ils pas l'eau qui manquait à Mars sans attendre ? Il s'engageait alors à rejoindre Monsieur le Vicaire dans ses croyances, ce à quoi Monsieur le Vicaire répondit que l'eau était dans l'autre monde, et qu'il suffisait d'un mince viatique pour la rejoindre. Le Martien demanda si ce viatique consistait en ce qu'il mourût et Monsieur le Vicaire, laissant transparaître quelque agacement, rétorqua qu'on lui demandait tout simplement de se convertir.

La conversation s'éternisa ainsi, car il fallut expliquer en quoi consistait cette conversion, ce à quoi elle donnait droit et ce qu'elle

exigeait en échange, un peu à la façon d'un marchand passant un marché avec un autre. L'âme de ce pauvre diable était la marchandise, et le Martien s'en rendait compte. Il ne voulait point la lâcher sans obtenir quelque certitude en échange, ce que Monsieur le Vicaire était bien incapable de promettre, puisque cette certitude était dans les cœurs et non pas dans la réalité. À la fin, le Martien déclara tout de go qu'il refusait l'échange, à moins qu'on ne fit couler devant lui un fleuve bordé de fleurs et d'herbes grasses, et que ne filât au-dessus de sa tête un ciel chargé de gros nuages pansus. C'est du moins ce que rapporta Monsieur Caron, que l'on sait porté au lyrisme. La nuit tombait et un fort vent glaciaire commençait à percer sous les épaisseurs de l'armure.

Inquiets de le perdre de vue, Monsieur le Comte et Monsieur le Vicomte firent braquer sur Monsieur le Vicaire de puissants phares, de sorte que la scène prit une dimension qui ne fut pas sans impressionner le gros de l'équipage : Monsieur le Vicaire, dans son armure frappée d'une grande croix rouge et brandissant l'étendard dont le faite était un crucifix, exhortait le sauvage avec une fougue redoublée, le menaçant des feux de l'enfer s'il ne se rendait pas à ses arguments. Encore que les perturbations électriques qui accompagnent là-bas l'arrivée de la nuit perturbassent l'enregistrement de ses paroles, il resta clair néanmoins que le Martien ne se rendrait pas : à la Grâce divine, il opposait l'injustice divine, au royaume des Cieux il rétorquait par ce royaume abandonné du créateur, et quant au Fils de Dieu, il marqua du coup une telle incompréhension du rôle qu'Il avait tenu sur Terre et qu'Il pouvait jouer sur Mars que Monsieur le Vicaire en abandonna purement et simplement l'usage.

Il rentra au vaisseau comme il était minuit passé, fort marri et très fatigué, ainsi que Monsieur le Médecin général et les trois soldats. Audehors, les pierres craquaient sous l'effet d'un froid considérable, et la tempête faisait rage. Monsieur le Vicaire prit une frugale collation, et l'on vit bien à son air sombre qu'il méditait d'employer d'autres moyens pour convertir le Martien. Il s'enquit de ce qu'il y avait du plomb à bord du vaisseau, et demanda à ce qu'on tînt prêt un chaudron plein de ce métal fondu. Puis il fit venir le charpentier du bord et lui commanda un chevalet propre à l'estrapade, ainsi que divers instruments que les forgerons devaient façonner pour les premières heures de l'aube. Après une dernière messe dans la chapelle, promptement expédiée, chacun se retira dans sa cabine.

Le lendemain, Monsieur le Vicaire ressortit, cette fois-ci escorté de dix hommes en prévision de la résistance que le vieillard pourrait manifester. Chantant à voix forte le *Gloria Dei*, ils se dirigèrent vers la frêle silhouette qui n'avait pas bougé, et autour de laquelle le vent avait accumulé force sédimentations. D'une voix forte, Monsieur le

Vicaire demanda au Martien s'il acceptait de rejoindre les rangs des Serviteurs de Dieu, de Le servir et de placer sa planète sous l'autorité de Sa Sainteté. Et comme le Martien ne répondait pas, il le frappa de l'extrémité de sa bannière en prononçant à voix haute l'*Ave Verum*.

C'était là bonne manière de mettre cet indigène qui ne croyait pas en Dieu dans la position délicate de celui qui l'outrage en frappant l'image de son Fils. N'avait-il pas heurté Notre-Seigneur dans une intention que tout le monde s'accorderait à trouver maligne ? Dès lors, n'était-on pas en droit de l'inculper d'athéisme, de blasphème exécrable prononcé à l'égard de la Religion et de discours iniques tenus la veille, en cette même place, et enregistrés par Monsieur le Vicomte sur les machines du bord ? Monsieur le Vicaire, dans sa grande bonté, voulait bien oublier ces sacrilèges, les mettant sur le compte de l'ignorance et se faisant fort d'obtenir le pardon du pécheur par une manifestation appuyée du remords de celui-ci. Pour éviter au sauvage le plomb fondu dans la bouche, les cordes trempées de sel et le supplice de l'estrapade, moyens qui s'étaient révélés sûrs quand il s'était agi de convaincre les Indiens et les nègres, on ne demandait à celui-ci que le baptême. Déjà Monsieur le Vicaire lui tendait dans sa main gainée d'aluminium l'hostie sacrée, quand le Martien s'inclina en avant et tomba dans la poussière. Les oripeaux dont il était couvert, retroussés par la bourrasque, laissèrent apparaître une enveloppe charnelle en si mauvais état qu'elle se déchira aussitôt, et sous laquelle on vit des organes atrophiés qui se mêlèrent au sable de l'atmosphère jusqu'à s'y dissoudre. En un instant, il ne restait rien du dernier habitant de la planète Mars. Vivant, il avait été seul, confiera plus tard Monsieur le Médecin général. Mort, il rejoignait les âmes perdues de son peuple, et cette double cruauté était l'image même du destin de l'athée.

Cela ne satisfait point Monsieur le Vicaire, qui fit sur l'heure repartir la nef. On ne pouvait en effet se prévaloir d'apporter Mars au Saint-Siège, puisque le seul Martien qui eût pu faire allégeance avait disparu. On laissa donc la planète rouge derrière soi, et elle ne tarda point à disparaître à mesure que le *Fiat-Lux* s'enfonçait dans les abysses.

La prochaine étape était Jupiter, qui n'est point à parler franc une planète, mais un soleil qui ne s'est pas allumé. Monsieur Caron de Louvres expliqua qu'il s'agissait d'une bulle de gaz de dimensions considérables puisqu'elle excédait plus de trois cents fois celles de la Terre. D'inimaginables pressions et températures maintenaient cet ensemble cohérent, et l'on espérait trouver quelque race inconnue sur les nombreux satellites qui l'entourent. Auparavant, on aurait à traverser une ceinture d'astéroïdes, qui sont des morceaux de rochers de taille parfois considérable, et que les savants tiennent soit pour les

fragments d'une planète aujourd'hui disparue, soit pour des blocs retenus prisonniers par l'attraction lointaine de Mars.

Nous épargnerons au lecteur la fastidieuse énumération des noms de ces astéroïdes. Que l'on sache qu'ils étaient plusieurs milliers, et que notre route croisait fatalement la leur, de sorte que le vaisseau fut pris dans une effroyable tempête. Chacune de ses parties, bien que souplement articulée à l'autre par des soufflets, souffrit tant de l'impact de ces astres volants qu'il sembla un instant qu'elle allait se détacher de l'ensemble, et le convoi éclater en morceaux. Les parois d'acier vibraient et résonnaient sous les heurts des plus petits rochers, pliaient en gémissant en se frottant aux plus gros, tandis que Monsieur le Vicomte Marcel nous guidait dans l'inferral labyrinthe. Le toit souffrit aussi, ainsi que les délicats mécanismes qui faisaient reposer le vaisseau sur des rails quand nous étions encore sur Terre. Plusieurs hommes disparurent dans la brusque dépression causée par la disparition d'une vitre, d'autres se fracturèrent bras et jambes dans les formidables secousses qui ébranlaient le plancher. Dieu eût-il voulu nous punir d'avoir laissé s'échapper l'âme du Martien qu'il ne s'y fût pas pris autrement. Mais grâce à l'habileté de notre pilote, nous sortîmes enfin de la tourmente le soir du troisième jour.

La nef était dans un piteux état, mais chaque soldat ayant aussi quelque lumière sur un autre métier, chacun se mit à l'ouvrage pour la réparer. Monsieur le Médecin général usa de ses onguents, de ses élixirs et de ses fioles, pansant les plaies et posant des attelles. Chacun s'était plus ou moins remis quand dans le ciel noir apparut Jupiter, spectacle digne de Dieu qui inspira à Monsieur Caron de Louvres quelques vers joliment tournés. Pour notre part, qu'il nous soit accordé de raconter simplement ce que l'on vit, car c'était là une grâce semblable à celle accordée à Bernadette dans la grotte de Lourdes.

Jupiter est l'astre le plus gros du système solaire. Ses couleurs violentes et criardes, disposées en bandes régulières, brillaient comme des huiles sur le feu. Elles étaient séparées par des ceintures plus sombres, et de furieux combats se nouaient à leurs points de jonction. Du blanc au gris-bleu en passant par toutes les nuances du rouge, du jaune et de l'orange, l'astre colossal semblait quelque volcan en fusion malaxé par sa prodigieuse rotation. Devenu magma circulaire à la surface duquel des mouvements giratoires inverses brassaient d'immenses cyclones, il arborait bien la fameuse tache rouge sous sa ceinture équatoriale sud. Il suffit, pour donner une idée des dimensions du phénomène, de rappeler que cette tache est assez grande pour englober la Terre, et que chacune des fumerolles dont elle était bordée eût recouvert un continent.

Ces cyclones démesurés, ces orages interminablement étirés d'un bord à l'autre de l'énorme gong astral, ces langues gazeuses mêlant

leurs éclatants pastels s'accompagnaient du plus profond silence. S'il y avait du bruit, il était étouffé par les couches d'hydrogène, d'hélium, d'hydrocarbures et d'oxyde de carbone épaisses de plusieurs milliers de kilomètres qui formaient la majeure partie du phénomène. Dessous bouillait quelque marmite du diable, une étoile à demi-morte ou à demi-vivante qui n'en finissait pas d'exploser. Monsieur le Vicomte Marcel avait mis le vaisseau en orbite et s'extasiait comme les gueux, tandis que Monsieur le Vicaire fouillait le mystère jovien de ses yeux de braise avec l'impatience de qui ne perd pas de vue l'objet de sa mission. Il fit taire Monsieur Caron, lequel soulignait en termes émouvants qu'au dire des astronomes Jupiter émettait plus d'énergie qu'elle n'en recevait et que cela signifiait que quelque chose en son sein, une machine nucléaire emballée, la saignait à blanc depuis des millions d'années et pour des millions d'années encore. Cela prouve, démontra Monsieur le Vicaire, que Dieu n'est pas comptable de Sa puissance, et qu'il peut la dispenser ici ou là sans que cela nuise à son œuvre. Jupiter n'était qu'une goutte de peinture tombée de sa palette, et l'on devait mesurer l'immensité du Créateur à l'immensité de celle-ci. Sur ce, se penchant, Monsieur le Vicaire demanda à Monsieur le Vicomte quelle était cette ombre ovale qui courait à la surface de Jupiter, et Monsieur le Vicomte répondit que c'était celle d'un satellite, allant même jusqu'à en montrer trois autres de tailles inégales.

La carapace luisante de l'un des douze satellites joviens apparut alors entre la nef et le creuset flamboyant de sa planète mère. C'était Io la sulfureuse, une lune percée de volcans brûlants qui jetaient dans l'espace de grandes traînées de gaz. Couverte de glace dans sa plus grande partie, elle n'en recelait pas moins des forces primaires d'une redoutable intensité. On descendit voir mais on ne vit rien d'autre que ce qu'on avait vu d'en haut. Semblablement étaient les trois autres satellites galiléens (ainsi nommés parce qu'ils furent découverts par Galilée, mais que l'on évitait de nommer ainsi, pour ne pas déplaire à Monsieur le Vicaire, lequel tenait toujours dans le secret de son cœur rancune à Galilée d'avoir eu raison contre la religion, même si celle-ci avait admis depuis lors que le Soleil ne tournait pas autour de la Terre, s'en tenant à l'idée maîtresse que tout tournait autour de Dieu). Après avoir exploré Ganymède, Callisto et Europe, satellites de jolies dimensions et de conformations originales, on explora les autres, dont quatre tournaient en sens rétrograde. Mais soit qu'il y fût un froid mortel, soit qu'ils fussent dépourvus des ferments propres à l'éclosion d'une vie élémentaire, il apparut qu'aucun n'hébergeait de tribus ou de peuples susceptibles d'être sauvés.

La chose prit beaucoup de temps, et Monsieur le Vicaire laissait voir une mine de trois pieds de long. Il avait espéré, comme chacun, qu'un

système aussi riche recèlerait au moins une race, mais il ne semblait point que ce fût le cas jusqu'au jour où nous croisâmes Amalthée.

Amalthée était un caillou affectant la forme d'une tête de hache préhistorique, ce à quoi il fit penser parce qu'il était gris-bleu, taillé improprement et d'une extrémité plus grosse que l'autre, la plus fine étant tournée en permanence vers Jupiter. Il mesurait trois cents kilomètres de long pour cent dans sa plus grande épaisseur. Un mince feu brillait dans une anfractuosité et attira l'œil d'un de nos guerriers.

Une famille vivait là, que l'on nomma les Amalthéens. Elle comprenait une petite dizaine de personnages qui faisaient penser à de gros lézards pourvus de fortes pattes, d'aspect agile, encore que nous ne les vîmes jamais courir, et qui vivaient nus sous une sorte de dolmen grossièrement équarri. Leur faciès, fort bizarre, était pourtant avenant, et ils accueillirent Monsieur le Vicaire et son peloton, auquel s'étaient joints Monsieur le Comte de La Carrée et l'inévitable Monsieur Caron, avec amabilité. Amalthée n'ayant pas d'atmosphère, il sembla à Monsieur Caron que les Amalthéens respiraient en mangeant le rocher et en digérant les bulles de gaz qui y étaient encloses, lesquelles étaient sans doute métabolisées dans un système sanguin bien particulier. Monsieur Caron nous les décrivit comme extrêmement misérables : ils n'avaient point d'habit, comme cela a été dit, couchaient à même la pierre, mangeaient des cailloux et n'avaient point de livres. La caverne qui les abritait ne recelait aucune statue de divinité, ce qui mit Monsieur le Vicaire de bonne humeur. Leur activité principale semblait être d'arrondir des rochers jusqu'à ce qu'ils aient une forme parfaite, ce à quoi ils passèrent l'essentiel du temps que dura leur conversation avec Monsieur le Vicaire.

Celui-ci avait été frappé de leur pauvreté, et il n'est point exagéré de dire qu'il s'en réjouit, parce que les pauvres ont davantage recours à la religion que les riches et qu'ils se contentent ordinairement de peu tout en se montrant extrêmement obligeants envers leur Créateur. Aussi Monsieur le Vicaire engagea-t-il la conversation sur les rudes conditions d'existence des Amalthéens et le secours qu'il leur apportait. Il leur parla de Sa Sainteté, du Christ et enfin de Dieu, comme on le fait pour les enfants afin que leur esprit naïf suive bien la graduation du Salut. Il expliqua Jupiter, les satellites et jusqu'aux anneaux que l'on voyait briller par la tranche comme étant une partie de l'œuvre du Très-Haut, parla de la Terre en termes fleuris et alla même jusqu'à dessiner dans la poussière l'ébauche du système solaire. Tant de science induisait dans son esprit que ces pauvres gens se sentiraient moins seuls et ne demanderaient qu'à se rapprocher du Christ.

Le lézard qui semblait régner sur le petit groupe d'Amalthéens l'écouta fort poliment, sans l'interrompre d'aucune façon. Il semblait à

la vérité davantage conquis par la machine à transformer le latin en amalthéen que par la riche vêtue de son vis-à-vis, sa bannière et ses armes. Monsieur le Vicaire ayant terminé, il prit la parole à son tour :

— Vous semblez, Monsieur, plaindre les miens et moi-même de ce que nous n'eussions rien de ce que vous avez, vous. Votre esprit établit une relation de cause à effet entre ce que vous appelez notre dénuement et le secours qu'apporterait l'Être dont vous vous dites le disciple et le serviteur, lequel serait si puissant qu'il dispenserait à volonté les objets dont vous nous faites présent (il parlait du réveil-matin nickelé, des porte-couteau en inox et des porte-clés que Monsieur le Vicaire avait offerts aux plus petits des sauvages). Mais il ne me paraît point, à moi, que l'absence de votre dieu soit cause des maux dont vous nous plaignez, et ceci parce que nous ne ressentons pas ces maux. Nous sommes très heureux ici, Monsieur, et notre monde est un monde aussi parfait que la boule que je polis devant vous. Certes, nous n'arborons pas de vêtue brillante ni ne nous déplaçons dans des wagons-lits Cook. Mais nous avons Amalthée, laquelle est source à profusion de plaisirs et de joies intérieures.

Et comme Monsieur le Vicaire marquait de l'incrédulité, le lézard montra la colossale arcade de Jupiter, jetée sur la moitié du ciel comme un arc-en-ciel.

— C'est d'Amalthée que l'on voit le mieux ce spectacle égal à nul autre, Monsieur, lequel résume à lui seul ainsi que vous l'avez dit la merveilleuse mécanique de l'univers. Nous contemplons ces rouages d'or et de charbon sans nous lasser, comme vous-mêmes contemplez l'image de votre Dieu ou de Son fils, et nous en tirons la même ardeur de sentiment. Notre dieu à nous est rond, Monsieur, ainsi que vous le voyez sur les représentations que nous en faisons dans la pierre. Les malheureux ne sont jamais aussi malheureux qu'on l'imagine puisqu'ils ont toujours l'espoir de s'en sortir et d'aller là où ils voient la beauté. Les gens heureux n'ont pas cela : ils sont assis sur leur bonheur comme sur une chaise et l'ont perdu de vue. Aussi, nous vous prions de nous laisser à notre contemplation et d'aller répandre votre parole sous d'autres cieux : elle ne saurait en aucun cas combler un vide que nous ne connaissons pas, tant Jupiter nous tient lieu de tout.

Monsieur le Vicaire blêmit fort sous la tirade. Il n'avait pas pensé que des malheureux puissent se passer des secours de sa religion comme le font, sur Terre, les agnostiques, les anarchistes et les communistes. La simplicité du Dieu qu'adoraient les panthéistes amalthéens décourageait toute polémique : ils aimaient une boule et eussent aimé un cône si Jupiter avait eu la forme d'un cône. Monsieur le Vicaire tenta bien de leur faire entendre que ce dieu n'était lui-même qu'une des images du Dieu Unique et Universel que lui et ses compagnons faisaient connaître d'un bout à l'autre du système solaire,

et qu'il y avait de l'erreur à se contenter d'une mauvaise copie plutôt que de l'original. Ce à quoi l'Amalthéen riposta que le Dieu des chrétiens n'était peut-être lui-même qu'une copie de Jupiter. Monsieur le Vicaire s'en montra fort heurté mais prit sur lui de n'en rien montrer. Il aiguilla habilement la conversation sur le Bien et le Mal, ce à quoi l'Amalthéen répondit qu'il ne voyait ni l'un ni l'autre dans leurs actes. Monsieur le Vicaire prit alors l'air que nous lui connaissons bien quand il veut entendre l'un de nous en confession et se trouve assuré par avance qu'on lui parlera de pensées impures et de pollutions nocturnes. Il demanda finement si l'acte qui rapprochait les époux la nuit n'était point entaché d'autres buts que celui, le seul qui trouve grâce aux yeux de Sa Sainteté, d'assurer la survie de l'espèce. Il ajouta que là était la limite du Bien et du Mal, mais qu'il y en avait d'autres, et que l'état d'innocence dans lequel vivaient les Amalthéens l'était peut-être moins qu'il n'y paraissait.

L'Amalthéen avait suivi les arguties et le long développement de Monsieur le Vicaire sans cesser de frotter et de refrotter son rocher. Il répondit qu'il ne voyait point où voulait en venir Monsieur le Vicaire puisque lui-même et jusqu'au plus petit de ses congénères se reproduisaient par scissiparité. On en resta là pour la journée, et monsieur Caron expliqua à ceux qui voulaient bien l'entendre que les Amalthéens ne semblaient pas connaître le Mal, puisqu'ils ignoraient le désir charnel, se reproduisant en se divisant en deux comme une paramécie.

Les jours suivants (nous employons le terme de jour par commodité, car ils ne correspondaient évidemment à rien sur ce rocher inondé de clarté orange), Monsieur le Vicaire retourna voir les Amalthéens. Ils étaient en fait plusieurs centaines sur le satellite, mais correspondant par la pensée de si exacte manière que Monsieur le Vicaire n'était jamais sûr de parler au même interlocuteur que la veille. Quoi qu'il en soit, les uns et les autres pratiquaient la casuistique de si habile façon, avec une telle ressource d'invention et de langage que l'envoyé de Sa Sainteté y perdait son latin. Ces gueux étaient bien les païens les plus bornés qu'il lui avait été donné de convertir, et ils lui retournaient imparablement ses arguments, arguant par exemple que ce n'était point pécher contre Dieu que d'adorer sa création et que, semblablement, il ne leur semblait point que Monsieur le Vicaire péchât contre Jupiter du moment qu'il ne remettait point en question sa forme cylindrique à laquelle ils semblaient tenir en priorité. Là-dessus, ils lançaient vers le ciel les sphères rocheuses qu'ils avaient sculptées à l'image du géant jovien, et celles-ci s'éloignaient lentement en tournant sur elles-mêmes.

Ils n'avaient nul besoin d'être sauvés, n'étaient pas soumis au péché originel et ne blasphémaient pas. Et le temps avançait, hasarda

Monsieur le Vicomte de Rosny. Il n'était en effet prévu qu'une halte de huit jours sur chaque astre et tout dépassement risquait de faire perdre au vaisseau le bénéfice des courants attractifs puissants dus à la position optimale de chaque planète par rapport à ses voisines. C'est ainsi que l'on abandonna les Amalthéens à leur sort aux premiers jours de juin, se contentant de répandre sur eux de l'eau bénite dont on ne sait si elle leur parvint, à cause du vide qui régnait au-dehors et de l'absence de gravité du satellite. Monsieur le Vicaire s'en consola en disant qu'elle serait capturée par Jupiter, et que l'on pouvait légitimement revendiquer l'ensemble du système jovien comme possession chrétienne. Personne ne s'avisa d'avancer le contraire et l'on s'enfonça dans la longue allée noire qui menait à Saturne, 650 millions de kilomètres plus loin.

Saturne présenta un problème : c'est une planète géante à peu près conformée comme Jupiter, mais cerclée d'un si grand nombre d'anneaux qu'il était matériellement impossible de les explorer tous. Très étroits, d'une vingtaine de kilomètres en moyenne et très minces (il apparut que la magnifique couronne n'était pas plus épaisse d'un kilomètre), ils sont néanmoins en telle profusion qu'ils forment un dédale inouï dans lequel pouvaient se cacher bien des populations. En nous en approchant, nous vîmes qu'il y avait des particules minuscules comme des blocs plus épais, et qu'ils formaient un flux continu, tournant autour du centre gazeux à des vitesses variables, à la façon d'une de ces galettes de plastique sur laquelle les chanteurs enregistrent les refrains dont sont friandes les foules. Cette ressemblance était d'autant plus frappante qu'il existe plusieurs séparations au sein de cette immense étendue de rochers, dont la plus grande, nommée division de Cassini, n'était pas sans évoquer l'intervalle séparant deux chansons sur le même disque. C'est ce qui avait dû donner aux savants réunis autour de Sa Sainteté l'idée dont Monsieur le Vicaire nous exposa les détails et qui, par sa simplicité comme par la perfection de sa technique, nous emplit tous d'admiration.

Il s'agissait de poser sur le disque géant une géante aiguille, laquelle recueillerait toutes les impulsions que ne manqueraient pas de lui donner les rocs en passant à son contact. À la manière d'un saphir lisant les minuscules détails d'un microsillon, les impulsions seraient alors converties non pas en signaux acoustiques – puisque le vide manque d'air et ne conduit pas les sons – mais en signaux électromagnétiques sur la fréquence universelle de l'hydrogène. C'était là un excellent moyen de contacter les extraterrestres de Saturne, s'il y en avait, pour peu que ceux-ci possédassent la technologie nécessaire au décryptage.

À cet effet, le dernier wagon du convoi fut détaché et l'on comprit

alors pourquoi il avait la forme d'un crayon et pourquoi Monsieur le Vicaire avait interdit que l'on y entrât. Il contenait tous les appareils nécessaires et quelques valeureux guerriers sortirent pour le mettre en orbite au ras du disque, réglant sa course pour qu'il en parcoure l'étendue en quelques années et soit renvoyé automatiquement au bord pour reprendre son homélie. Monsieur le Vicaire avait enregistré un prêche, lequel serait répété à satiété entre deux chants saturniens.

Cela fait, on explora les planètes proches de Saturne, à savoir Titan, Phobé, Janus et quelques autres, sur lesquelles on ne trouva rien. La chose ayant pris beaucoup de temps, on quitta enfin Saturne pour voguer vers Uranus.

Le voyage durait déjà depuis trois mois, et l'on dut instaurer un système de rationnement de la nourriture et de la boisson. Monsieur le Comte eut à mater quelques humeurs mauvaises de l'équipage, et l'on pendit quelques meneurs pour l'exemple. C'est que la discipline à bord du *Fiat-Lux* ne laissait pas d'être très rude, et Monsieur le Vicaire insistait pour qu'on la renforçât. Le plus grave fut un cas de sodomie, pour lequel les deux coupables furent poussés dans le vide devant la garnison assemblée. Enfin apparut Uranus, terne géante qui avait la particularité de tourner non pas autour d'un axe vertical, mais horizontal. Ce mouvement est très lent puisqu'il dure quarante-deux ans, ce qui fait un jour ou une nuit de la même longueur, ainsi qu'un été ou un hiver. Cinq satellites d'inégale grosseur et des anneaux très sombres gravitaient autour de lui.

C'est sur l'un de ces satellites que l'on trouva le premier peuple réunissant les qualités nécessaires à son édification religieuse : un sens du sacré, de nobles aspirations, un cœur aussi accueillant que naïf, et peu d'armée. L'arrivée d'un convoi de wagons-lits Cook fit sensation, encore que ceux-ci arborassent les marques et la fatigue d'un long voyage. La sortie de Monsieur le Vicaire, étincelant dans son armure frappée de la Croix, des hommes de qualité qui l'entouraient et de plusieurs centaines de soldats richement harnachés fit une grande impression sur les indigènes, lesquels tombèrent immédiatement à genoux en signe de soumission et de respect.

C'étaient des êtres dépourvus d'yeux, phénomène que Monsieur Darwin se fût empressé d'expliquer par sa maudite théorie de l'adaptation au milieu ambiant. Le Soleil était en effet fort loin, si loin qu'il n'était pas plus gros qu'une tête d'épingle, et la lueur vineuse d'Uranus de si faible intensité qu'elle laissait Miranda (c'était le nom du satellite) dans une pénombre soutenue. Pour le reste, les Mirandiens étaient soit hommes, soit femmes, uniformément couverts d'une épaisse fourrure et pourvus de longs bras. Leur humeur était joyeuse, leur ouïe délicate, et ils constituaient une société primitive fondée sur la chasse et la pêche. Ils adoraient des dieux informes,

taillés à l'image de leurs proies, sortes de bisons à six pattes ou de gazelles rampantes, l'un et l'autre fades de goût mais riches en graisse.

Ils acceptèrent immédiatement et de fort bonne grâce l'existence d'un Dieu unique et omnipotent, de son fils, de la mère de celui-ci qui n'était pourtant pas sa femme et d'une histoire sainte qui ne les concernait en rien puisqu'elle s'était déroulée voici vingt siècles et fort loin et organisèrent aussitôt une grande fête où l'on se saoula d'herbes marinées, de venaisons et de pipes d'un opium très fort. Monsieur le Vicomte fit visiter le vaisseau au Grand Chef mirandien, lequel marqua une curiosité vive et une admiration de bon aloi pour les nombreux perfectionnements de la technique terrienne, bien qu'il n'en vît rien.

On allait pour ressortir et se joindre à la fête quand Monsieur Caron, averti par on ne sait quelle prémonition, retint Monsieur le Vicaire par la manche et pria le Grand Mirandien de passer devant. Celui-ci se refusa, signifiant qu'il ne saurait s'y plier car c'était là un manque de politesse. Monsieur Caron insista, et le Mirandien refusa tout net de se conformer à ses vœux. Monsieur Caron ouvrit alors la porte du vaisseau et fit mine de descendre. Au dernier moment, il se recula et poussa en avant le grand chef. Aussitôt, vingt lances affilées percèrent le Mirandien de part en part, tandis qu'une quantité d'autres ricochaient sur les parois du vaisseau.

Monsieur le Comte de La Carrée sonna l'alerte générale mais celle-ci n'eut que peu d'effet car la majorité de la garnison était au-dehors, le vaisseau ayant été laissé à la garde d'une vingtaine d'hommes. Après un bref instant d'émotion, Messieurs le Vicaire, le Comte de La Carrée, le Vicomte Marcel et Monsieur le Médecin général montrèrent à quel point la vaillance leur était une vertu naturelle. Ils contre-attaquèrent aux cris de « Gloire à Dieu », taillant et hachant la masse des agresseurs au canon laser. Cette peuplade sournoise étant dépourvue d'yeux ne pouvait riposter qu'en localisant ces personnes de qualité à l'oreille. Ce que comprenant, Monsieur le Comte et Monsieur le Vicomte, aidés de quelques soldats, contournèrent le gros de l'ennemi, lequel était figé sur la roche basaltique dans des positions toutes plus grotesques les unes que les autres et brandissait ses armes grossières au hasard. Un tir croisé acheva de les disperser. En moins d'une heure, on en avait tué près de cinq mille. Les survivants, qui n'étaient plus que deux à trois cents, implorèrent merci, ce que Monsieur le Vicaire accorda dans sa grande bonté en les baptisant et en leur faisant détruire leurs dieux. Il interdit aussi que l'on mangeât du poisson le vendredi.

Mais l'essentiel de l'équipage du *Fiat-Lux* avait été décimé. On releva pas moins de huit cent vingt-sept corps, les malheureux ayant été égorgés par-derrière lors des libations et des jeux donnés

prétendument en leur honneur. Cette ruse, pour grossière qu'elle fût, avait eu les plus tragiques conséquences et Monsieur le Comte de La Carrée réclama que l'on pendît pour l'exemple les adultes mirandiens qui avaient survécu à la contre-attaque. Monsieur le Vicaire accéda à sa demande, et l'on choisit dans le troupeau apeuré les hommes faits, au cou desquels on passa du fil électrique torsadé. La gravité étant tout juste suffisante pour qu'ils flottassent au bout de leur corde, il fallut se pendre à leurs pieds et tirer vers le bas, de sorte que les barbares moururent lentement, et au prix de grandes souffrances. Néanmoins, Monsieur le Comte ne décolérait pas et parlait de lancer sur Miranda les bombes atomiques dont il avait été pourvu par Sa Sainteté. Il fallut à monsieur Caron de Louvres tout son art de la persuasion pour le faire revenir sur sa décision. Monsieur le Vicaire, tout heureux d'avoir évangélisé deux centaines d'extraterrestres, abonda dans ce sens.

À la fin juillet, l'on repartit donc, laissant derrière nous un grand cimetière dont chaque croix était surmontée d'un casque d'argent. Nous avions payé un lourd tribut à la religion du Christ, mais nous ne doutions pas que le carnage que nous avions fait des traîtres laisserait dans l'esprit des survivants un salutaire respect.

Deux mois plus tard, car les distances augmentaient dans de phénoménales proportions, on vit Neptune. L'équipage du *Fiat-Lux* était réduit à vingt-cinq personnes, et Monsieur le Vicaire crut bon de les réunir pour leur affermir le moral. Il rappela l'exemple des Espagnols qui conquièrent d'immenses royaumes incas et toltèques avec cinquante hommes et dix chevaux, et montra que pour ces intrépides voyageurs, le Mexique ou les côtes d'Amérique centrale n'étaient pas moins mystérieux que les confins du système solaire, que Dieu les avait conduits là et qu'il les avait ramenés, ce qu'il ne manquerait pas de faire pour le *Fiat-Lux*. Ainsi rassérénés, on put contempler Neptune et sa funèbre beauté.

Nous étions les premiers à le faire. Cette planète est à 4,5 milliards de kilomètres du Soleil, dans une obscurité épaisse. Depuis sa découverte, cent soixante-treize ans plus tôt, elle n'avait eu le temps que d'effectuer une seule révolution, tant elle se déplace lentement à la périphérie du système solaire.

De loin, c'était un disque verdâtre. De près, il en était de même. Monsieur Caron dit qu'il la chérissait particulièrement parce qu'elle avait été découverte par le calcul et non par l'observation. Il y voyait là une marque de l'Ordre divin, mais plus probablement une preuve de l'intelligence dont les gens de sa sorte sont pourvus. Sachant par expérience qu'aucune race intelligente ne pouvait vivre à la surface de cette boule de méthane et d'hélium, on se dirigea vers les deux satellites qui ont pour nom Triton et Néréide. Sur Néréide, il n'y avait

personne, mais nous trouvâmes des traces prouvant que l'on était venu. Sur Pluton, on trouva des Plutoniens.

La planète était solide, d'un diamètre de 4000 kilomètres, et donc l'un des corps les plus gros que nous ayons observés chez les satellites. Elle se rapproche inexorablement de Neptune et est promise à l'éclatement dans les 100 millions d'années à venir. Aussi est-elle parcourue de courants tectoniques, de déformations et de fortes tensions qui truffent sa surface gelée de volcans et lui assurent une atmosphère riche en méthane. C'est dans cette atmosphère que nous attendaient des êtres étranges, assez semblables à de grosses limaces et dotés d'un visage expressif. Ils s'étaient rassemblés en un comité d'accueil et nous dirent plus tard qu'ils savaient que nous venions parce qu'ils avaient capté les signaux émanant de Saturne.

Leur civilisation était en effet avancée, dans un état assez proche de ce qu'elle était en Amérique du Nord au début des années 50. Ils avaient inventé le panier à essorer la salade et tâtonnaient encore dans le domaine des radiotélescopes. Ils habitaient des villes souterraines où il faisait chaud et où ils cultivaient des légumes hydroponiques de toutes sortes. Ils voyageaient en train, ceux-ci étant pourvus de rampes afin qu'ils y pénétrassent sans mal et en descendissent de même. Enfin, ils ne couraient en rien.

Notre arrivée dans un véhicule en apparence semblable aux leurs fit qu'ils prêtèrent une oreille attentive à Monsieur le Vicaire. L'idée d'un Dieu, c'est-à-dire d'un être surnaturel dont l'existence expliquerait tout, du panier à salade à la présence de Neptune, leur plut fort, tant par sa simplicité que par son maniement aisé. Pourtant, objectèrent-ils, comment Dieu, principe unificateur du cosmos, tolérerait-il que certaines de ses créatures blasphémassent et le couvrissent d'injures ? Et comme Monsieur le Vicaire les pressait de s'expliquer, les limaces dirent qu'ils captaient parfois des obscénités venant de leur voisin, la planète Pluton, qu'elles se rapportaient toutes au Dieu dont on leur disait maintenant grand bien, et qu'il ne semblait pas qu'elles eussent jamais reçu la moindre punition. Dieu était-il sourd ? demandèrent les Tritons.

Ici, Monsieur Caron de Louvres nous expliqua que Pluton était la neuvième et dernière planète du système solaire mais que par suite de son orbite très excentrique, elle était en ce moment plus proche du Soleil que Neptune. Les habitants de la planète Triton l'éclairèrent sur la curieuse alliance qui harmonisait les trajectoires du satellite neptunien et de Pluton, dirent qu'elles étaient en résonance stable et que leurs mouvements ne se contrariaient pas mais qu'ils s'influençaient. Et que, pour cette raison, ils ne se rencontreraient jamais, ce qui était heureux puisque les Plutoniens étaient leurs ennemis.

Monsieur le Vicomte s'étonna de ce que n'ayant jamais été en rapport, les deux peuplades ne puissent se souffrir, ce à quoi son interlocuteur répondit que cela datait de 22 000 ans, quand Pluton les avait offensés pour une raison qui depuis lors s'était perdue dans la mémoire de chaque limace, mais que nul ne s'en plaignait ici. Il était en effet très intéressant d'avoir des ennemis, car cela entretient la vigilance, donne un sens à l'attente et un point d'appui aux pensées. Que si les Plutoniens avaient été leurs amis, chaque Triton aurait été fort amer de les voir si peu, car le mieux qu'ils s'approchaient était de 2,5 milliards de kilomètres, une fois tous les 495 ans. Que pour cette raison et pour d'autres, il leur semblait plus profitable que les Plutoniens fussent leurs ennemis, et qu'ils donnaient à chacun un sujet de conversation tout trouvé : Qu'a fait l'ennemi aujourd'hui, qu'en penserait l'ennemi, où est passé l'ennemi ? Que peut-on lui préparer pour qu'il enrage ? Et la limace confia que la dernière fois, on leur avait pissé dessus, et que les Plutoniens leur avaient très probablement montré leurs fesses, mais que l'on n'en était pas bien sûr car cela remontait déjà à plusieurs siècles. Bref, comment ce Dieu dont les Terriens avaient plein la bouche pouvait-il tolérer de semblables butors ?

Monsieur le Vicaire se sentit obligé de dire que lui-même et sa troupe étaient là pour convertir jusqu'à ces rebelles, ce à quoi les Tritons répondirent qu'ils se convertiraient aussitôt après, et l'on comprit alors qu'il s'agissait d'un test et que les limaces désiraient éprouver la force de Dieu à travers la nôtre. On s'embarqua donc et l'on vogua vers la minuscule boule de méthane perdue dans les confins.

On était fin novembre, et ce voyage qui, vu de la Terre, ne durait que depuis six mois, risquait d'excéder en fait plusieurs années, par une loi que Monsieur Einstein a en son temps exposée, et qui parle de la distorsion du Temps selon la vitesse d'un vaisseau. Cela pour dire que l'équipage, déjà fort éprouvé par la perte de huit cent quatre-vingt-deux hommes sur un total de neuf cent quatre ressentait les atteintes conjuguées de l'âge, de l'ennui, de la peur et du mal du pays. S'il fallait prouver aux Plutoniens qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'on le fit sans trop s'embarrasser de scrupules, et que l'on reprit de la Terre au plus tôt, murmurait-on. Ce fut donc dans un mélange d'impatience et de précipitation que l'on aborda Pluton, laquelle possède un satellite grand comme le tiers d'elle, Charon.

Pluton était intéressante à plusieurs autres titres, professa Monsieur le Médecin général, mais il n'eut pas le temps de finir sa péroraison : Monsieur le Vicomte perça résolument les nuages de haute altitude, piqua à travers l'atmosphère criblée de pluies de méthane et déboucha au ras des flots de ce qui semblait être un océan immense, sans début

ni fin.

On en fit trois fois le tour : Pluton était entièrement recouverte d'une mer de méthane, sous de lourds nuages qu'un effet de serre faisait s'élever jusqu'à ce qu'ils se refroidissent et lâchent leur liquide sous forme de pluies, bruines, brumes et brouillards. Et là, sur l'océan de bronze ourlé d'écume, s'offrait le plus inattendu des spectacles : un bateau.

Il n'avait ni voile ni propulsion mécanique. Sa coupe était ancienne, les bordés très hauts, presque droits, offrant une telle prise au vent qu'il roulait lourdement. Enfin, il était entièrement fermé. Les planches épaisses dont il était fait ne laissaient passer aucune lumière. Il évoquait davantage un cercueil livré à l'errance des flots qu'un navire marchand. Et pourtant, son pont plat battu de bourrasques, sa proue rustique prolongée d'un bout-dehors tronqué et le grossier gouvernail qui battait à l'arrière attestaient qu'il avait été fait pour flotter. Par qui, pourquoi ?

La même pensée frappa chacun de ceux qui le contemplaient par les hublots tribord du *Fiat-Lux*. Seigneur Dieu ! marmonna Monsieur de La Carrée, d'une voix si étranglée qu'elle surprit ses voisins. Monsieur le Vicomte fixait la nef avec stupéfaction. Monsieur Caron de Louvres bavait légèrement et il n'y avait que Monsieur le Vicaire à arborer une expression triomphale. Se tournant vers les autres, il dit d'une voix forte ce que chacun n'osait s'avouer à lui-même : qu'il s'agissait bien de l'Arche de Noé, celle-là même où le seul homme que Dieu avait voulu épargner avait entassé deux prototypes de chaque espèce vivante afin qu'après les quarante jours du Déluge, se reconstituât dans sa pureté originelle le paradis terrestre. Cette mer de méthane, c'était le résultat de ce déluge. Ce bateau noir, l'arche. Un caprice de l'espace temps, ou quelque volonté secrète du Très-Haut, avait recréé sur Pluton un chapitre entier de la Genèse terrestre !

Monsieur le Vicomte apponta sur le dessus du navire, lequel était suffisamment grand et dégagé pour que cela n'offrît aucune difficulté. Le commandant du *Fiat-Lux* se trouva bien aise de débarquer avec les autres personnes de qualité, privilège dont il avait été privé jusqu'ici, tant sur Amalthée que sur Miranda. On laissa une dizaine de soldats en sentinelle sur le pont, l'autre dizaine dans le train du cosmos, et l'on frappa à une écoutille, unique ouverture visible sur le pont du navire.

La plus étrange des créatures apparut alors. De l'homme, elle avait le beau visage ceint d'une épaisse couronne de poils blancs qui étaient à la fois sa barbe et ses cheveux. Mais cette face altière était à la place de la poitrine, et de hanches ni de ventre il n'y avait point. Par contre, elle possédait six bras pareils aux nôtres, et quatre jambes. L'ensemble évoquait une pieuvre ou l'un de ces monstres dont les navigateurs

d'antan rapportaient d'effrayants croquis. Il parut très surpris de découvrir des visiteurs bottés et revêtus de matières réfléchissantes, et qui lui parlaient par l'intermédiaire d'une machine magique. Monsieur le Vicaire s'employa à calmer ses alarmes, se présenta et présenta l'astronef. Il offrit ses dernières verroteries et jusqu'à une montre Made-in-Taïwan dont les aiguilles brillaient dans l'obscurité. Puis il demanda à descendre et à s'entretenir avec le capitaine du navire à l'intérieur de celui-ci.

La créature maritime accepta sans trop se faire prier et un petit équipage mené par Monsieur le Vicaire s'engouffra à sa suite dans la pénombre étouffante du navire. Décrire notre émotion nécessiterait des mots et des images qui sont au-dessus de notre talent : Chrétiens, nous étions admis dans les pages mêmes du Livre Saint, dans cette arche prodigieuse qui fit rêver tant d'entre nous !

Elle était divisée en dix ponts, chacun organisé en boîtes d'inégales grosseurs selon les invités qu'ils logeaient. Il y avait là toute la faune de Pluton, avant que la surface ne disparaisse sous les flots. Nous y vîmes des animaux tout droit sortis de l'imagination démente d'un Jérôme Bosch ou d'un Dürer. Chacun d'entre eux était à lui seul un démenti cinglant aux théories de Monsieur Darwin et de Cuvier : à quelle évolution correspondaient en effet ces pachydermes pourvus d'ailes sous le ventre, ces sauriens avec un œil au bout de la queue, ce couple de volatiles squameux vivant dans de l'éther ? Nous ne parlons pas des millions d'insectes, tous plus étranges les uns que les autres, des poissons et des reptiles, encore qu'aucun ne répondît vraiment à la définition que nous en donnons sur terre, mais parût l'hybride plus ou moins réussi d'espèces disparates. Chacun d'eux avait sa nourriture en abondance, celle-ci défiant toute description.

Notre hôte introduisit ces Messieurs dans ce qui était sa cabine, laquelle était dans un état inimaginable de désordre et de malpropreté. Il ressortit pour apaiser quelque querelle entre un anaconda à voile caudale et un tigre à queue de marmotte puis nous accorda toute l'attention nécessaire.

Monsieur le Vicaire, se cramponnant aux bordés tant la houle était grosse et le bateau gîtait, commença par les premières pages de la Bible, disant que c'était là l'histoire qui nous reliait à notre hôte. Mais quand il en vint au passage où Dieu punit l'homme en faisant pleuvoir pendant quarante jours et quarante nuits, l'homme qui jusqu'ici avait écouté sans rien dire éclata en imprécations. Faisant sienne l'histoire – n'était-ce point là l'idée de Monsieur le Vicaire ? – le voilà qui devint furieux et se leva comme un ressort de son siège. La colère empourprait ses traits, et il dit d'une voix forte qu'il était bien aise qu'on lui apprît qui était le responsable de ce gâchis, qu'il allait le retrouver incontinent et lui administrer la plus phénoménale des

rossées. Qu'il n'avait point été prévenu du déluge, ni par un signe et encore moins par un mot, que le phénomène avait commencé d'un coup et qu'il n'avait eu que le temps de se réfugier dans cette coque abandonnée dans un quelconque chantier. Que les animaux que l'on avait vus l'y avaient rejoint, car l'eau montait et qu'ils ne trouvaient plus d'endroit pour rester au sec, et qu'il les avait fait embarquer, craignant de manquer de vivres. Qu'il en avait déjà mangé plusieurs, dont certaines espèces fort rares, et que bien que conformé pour boire du méthane comme nous de l'eau, il ne supportait plus cette inondation qui lui avait ôté femme, enfants, amis et compagnons, ainsi que les paysages auxquels il était accoutumé.

L'appelant mon fils et employant toutes les ressources de la dialectique, Monsieur le Vicaire tenta de replacer les choses dans leur contexte et lui expliqua qu'il s'agissait là d'une punition divine contre laquelle il était malvenu de se rebeller, puisqu'il était le seul qu'elle eût épargné. Que cela prouvait par le moins qu'il était homme de vertu, ce à quoi le Plutonien éclata d'un rire sarcastique et prétendit qu'il sodomisait sa femme, se faisait apaiser par la main de sa fillette, recourait aux femmes de ses voisins quand ni l'une ni l'autre n'étaient là, et qu'il avait tué deux ou trois passants qui refusaient de se faire voler. Il énuméra ainsi un certain nombre de forfaits de l'air de celui à qui ils n'ont jamais posé aucun problème de conscience, ce à quoi Monsieur le Vicaire répondit calmement qu'il était sans doute un homme de Bien au fond de son cœur, et que Dieu avait su lire en lui. Il me semble, moi, rétorqua notre hôte, qu'il a voulu me punir en tuant tous les autres, ce qui prouve que votre Dieu est un triste sire et que la lâcheté est son lot. Je ne serais pas étonné, ajouta-t-il avec une clairvoyance qui nous fit tous frémir, qu'il n'intervînt jamais dans vos affaires, laissât les enfants mourir de faim, les hommes s'étriper, les pauvres travailler pour les riches et les riches pour eux-mêmes. Et il conclut par quelques vigoureuses épithètes qui disaient le peu d'estime dans laquelle il tenait ce Dieu, et que puisque Monsieur le Vicaire se disait son serviteur, il lui donnait trois minutes pour arrêter la pluie. Et d'un geste prompt, il sortit une vieille pétoire qu'il appuya sur la gorge d'icelui.

Monsieur le Vicaire ne perdit point son calme, et tenta de raisonner le dément. Mais les trois minutes étant passées, il ordonna à Monsieur le Comte de La Carrée de faire exploser au-dessus de l'océan une bombe atomique, à une distance telle que personne n'en subirait les effets. Monsieur de La Carrée remonta sur le pont, et quelques instants plus tard, envoya une fusée à plusieurs dizaines de lieues. Elle explosa dans les nuages, dégageant une chaleur et une lumière intenses. Elles suffirent à bouleverser la chimie de l'air dans cette région-là du globe, et quand le Plutonien monta à son tour, un grand carré de ciel

émeraude se dessinait à l'horizon, gagnant peu à peu sur la pluviosité générale. Noé relâcha le Vicaire en lui bottant le fondement et nous ordonna de remonter et de partir pour aller porter à Dieu la nouvelle qu'il – nous le citons – n'était qu'un fils de pute, un absentéiste et une belle crapule. Monsieur le Vicaire ne se fit pas prier pour embarquer, et nous le suivîmes sans rien dire. Nous avions pitié de sa mine défaite et du tremblement nerveux de ses mains.

Une fois loin de Pluton, nous vîmes l'ouverture par où entrait la chiche lueur des étoiles et du soleil se refermer, et il nous sembla entendre l'ire du Plutonien, vociférant sur le pont de sa nef et donnant du pied dans les cadeaux que nous lui avions abandonnés. C'est ainsi que se termina notre mission, sur un échec d'autant plus douloureux que ce que Pluton avait en abondance avait manqué à Mars, que nous ne pouvions revenir sur Neptune sans avouer notre défaite aux limaces, et qu'il ne nous restait qu'une chance d'évangéliser une planète du système solaire et de rapporter à Sa Sainteté les résultats tangibles de notre action : c'était Vénus. Vénus était l'ultime étape de notre voyage, après que nous fûmes passés près du Soleil et eûmes bouclé la boucle du Grand Tour.

On passa donc près du Soleil, ce qui fut éprouvant et nous donna une bonne idée de l'enfer. Le vingt-cinq décembre, nous débarquâmes sur Vénus, un mois juste avant notre retour sur Terre.

Sur Vénus, il y avait du monde, oui.

Il y avait des protestants. Des parpaillots !

Doit-on préciser qu'ils se gaussèrent fort de nous, et qu'ils étaient en nombre suffisant pour nous repousser, car ils ne faisaient qu'entreprendre le même voyage *mais dans l'autre sens* ! Ils avaient converti à leur croyance quelques centaines de millions de Vénusiens, et le pays était tout entier couvert de temples.

Le *Fiat-Lux* revint sur Terre à la fin du mois de janvier 1986, en vérité aux alentours de l'an 2000 pour la raison que nous avons avancée plus haut. Monsieur le Vicomte le posa sur ses rails entre Villeneuve-Saint-Georges et Paris, et nous gagnâmes la Gare centrale par nos propres moyens. En débarquant, nous vîmes que les agnostiques, les anarchistes et les communistes étaient en nombre encore plus grand que par le passé. Monsieur le Vicaire eut une rapide entrevue avec le nouveau Pape, lequel ne le crut pas ou affecta de ne pas le croire, tant le bilan de l'expédition était désastreux. Un peu plus tard, Monsieur le Vicaire rendit sa robe et se vêtit en clochard.

Il hante depuis lors la salle des pas perdus de la Gare centrale, croisant de temps à autre Monsieur de La Carrée qui est devenu chef du planning ou Monsieur le Vicomte Marcel qui conduit des trains. L'un et l'autre ne le saluent point et font semblant de ne pas le

connaître. Il n'y a que Monsieur Caron de Louvres qui vienne de temps en temps lui porter du vin bénit.

En route pour la chaleur !

J'écoute la radio : elle ne dit pas grand-chose, à part des chiffres, des chiffres. Je regarde la télévision, moins souvent mais je la regarde, elle ne montre pas grand-chose. Rien en tout cas que je ne sache déjà. Les journaux... enfin le quotidien auquel je suis abonné, et que je reçois toujours, ne fait rien d'autre que mixer chiffres et images, une alchimie abstraite qui ne m'apprend rien.

L'actualité ne se trouve pas dans la radio, ni dans la télé, ni dans les journaux. Elle est dans la rue, elle est dehors, il n'y a même pas besoin de descendre dans la rue pour la rencontrer, il n'y a qu'à se pencher à la fenêtre. Il niaka.

Mon voisin de palier, justement, m'a dit hier... Ou est-ce déjà avant-hier ? Peu importe. Mon voisin de palier m'a dit : Vous croyez qu'il faudra y aller ? C'est un jeune homme, peut-être trente ans, il est marié avec une petite blonde, ils ont une fille, je crois. Je lui ai demandé : Aller où ? Il ne m'a pas répondu, ou alors il a répondu quelque chose que je n'ai pas compris, ou pas entendu. De toute façon je ne vois pas pourquoi j'entamerais des conversations à n'en plus finir avec mon voisin de palier, ou avec n'importe qui. La situation est déjà assez pénible sans...

La situation ? C'est vrai qu'elle a quelque chose de militaire, la situation. Pas dans sa matérialité, non, mais ses développements, dans la manière surtout dont les médias l'approchent, la cernent, la harcèlent, la... Tiens, qu'est-ce que je disais ! On parle du front qui se déplace, des lignes de résistance que la nation a su dresser, du recul des positions. On fait des gros titres sur l'Offensive du froid, sur les Batailles perdues et la Guerre à gagner, sur les Premiers Assauts de la banquise, le gros des Forces de la glace, l'Arrière-garde du gel. En tout petit, on écrit sur un repli stratégique momentané, en très gros : NOUS VAINCRONS !

Des mots, des mots. Comme pour les guerres, les vraies, ils ne changent rien. Ils trompent seulement les plus crédules, et encore, pour un temps. Ils ne changent rien : il fait froid. Il fait froid, c'est la seule réalité.

Chez moi il fait froid. Le chauffage au fuel : mort depuis longtemps. Fuel gelé, tuyaux éclatés. Heureusement il y a encore du courant

électrique, un miracle. Heureux sont ceux qui se chauffent avec des radiateurs électriques. Moi, j'ai juste pu arracher un petit Calor de rien du tout, que je branche sur le secteur. Les magasins ont tout de suite été dévalisés. Je veux dire : ils étaient déjà dévalisés quand je me suis préoccupé de m'acheter un chauffage d'appoint. Et ils n'ont pas été réapprovisionnés. Les lignes d'Intendance sont coupées, sans doute.

Mais ce Calor me rend bien service. Je l'allume, je m'assieds devant sa bouche grillagée, j'écoute le ronronnement de son ventilateur, je tends mes mains, paume perpendiculaire au vent de chaleur, je regarde la lueur orange des deux boudins, derrière la grille. Je la bois, cette lueur. Elle m'hypnotise. C'est le symbole de la chaleur enfuie.

Je crois que je reste des heures devant ce petit parallélépipède beige qui ronronne. C'est mieux que la télévision, finalement. Et puis lui, au moins, il possède une odeur : l'odeur âcre des circuits qui chauffent, du métal, de la peinture. Le froid a une caractéristique dont personne ne parle : le froid tue les odeurs. Le bois du parquet tiédissant au soleil du matin, des pêches tachées ou un citron partagé qui restent trop longtemps dans le compotier, le pain qui sort de chez le boulanger, même les pages d'un livre qu'on a laissé ouvert devant la fenêtre ouverte, même son odeur à soi, quand on a chaud, quand on transpire, quand on se passe la main sous l'aisselle et qu'on renifle cette humidité aigre au bout des doigts.

Maintenant, plus rien. Le froid a tué les odeurs, il les a étouffées. Il faut les provoquer artificiellement, mon radiateur, ou alors le café. Le café, je m'en fais à toutes les heures du jour, et même la nuit. C'est pour ça sans doute que je ne dors plus beaucoup, mais tant pis : le café, ça aide. C'est odorant, c'est brûlant à l'intérieur de soi, c'est aussi une couleur, un beau marron si marron qu'il en est presque noir, ou alors un noir intensément coloré.

Mais combien me reste-t-il de café ? Je n'ose pas y penser, moins encore vérifier dans les réserves de mon cagibi à bouffe. Quand il n'y en aura plus...

Alors je reste devant la lueur orange de mon petit radiateur, devant sa brise de chaleur, devant ses odeurs de métal qui cuit. Les nouvelles ? Il me semble bien n'avoir pas ouvert la radio, aujourd'hui. Ni la télé. Qu'est-ce que je pourrais bien y apprendre ? Il suffit de regarder par la fenêtre pour...

La fenêtre n'est qu'un rectangle noir. Il fait nuit, le ciel est bouché, les façades des maisons sont calfeutrées, aucune lumière n'en filtre, la guerre, la guerre. Et l'éclairage public a été supprimé depuis des jours, ou alors des semaines, les économies d'énergie. Les restrictions, quoi, la guerre – la guerre du froid.

Je vais aller me coucher. Il doit être... Oh ! tard, de toute façon. Et

puis je ne peux pas rester debout toute la nuit, je veux dire assis. Je vais me lever, je vais aller dans ma chambre, je vais me glisser entre les draps froids. J'ai mis toutes les couvertures sur le lit, même la vieille molletonnée qui date de...

Je me couche tout habillé maintenant, c'est-à-dire que j'enlève juste mes chaussures, mon manteau et mon chapeau. Parfois je me fais une bouillotte avec une bouteille remplie d'eau chaude. Mais ce soir je n'en ai pas le courage. Je crois que le froid fige aussi la volonté. D'ailleurs une fois au lit, avec toutes les couvertures, avec tous ces vêtements sur moi, la chaleur gagne. Oui, elle gagne, pas la guerre, mais au moins une bataille, celle de la nuit. Après...

Les façades des immeubles, de l'autre côté de la rue, sont blanches du haut en bas. La neige s'y est accrochée, elle tient, elle tapisse. Les toits aussi sont blancs, débordant au-delà des gouttières d'un épais chevron. Les cheminées ont presque entièrement disparu, il n'en dépasse que les petits chapeaux noirs coniques, des noyés verticaux. Au fond de la rue, j'habite au quatrième, au fond de la rue, dans le canyon, c'est aussi tout blanc. On ne voit plus la différence entre la chaussée et les trottoirs, la rencontre entre le trottoir et le bas des façades ne fait plus un angle à 90° mais une courbe douce, la plupart des magasins sont colmatés de congères, papillotés de dentelle de givre. Les voitures abandonnées le long des trottoirs ne sont plus que des tumulus indifférenciés, des coccinelles enkystées.

C'est vrai – et c'est d'une telle banalité de le dire ! –, le froid a aussi tué les couleurs. Même le ciel est blanc, un blanc terne, sans transparence, sans rien derrière. Comment pourrait-on dire ? Un ciel étal, un plafond d'étain, une banquise à l'envers, clichés. Avant il neigeait, il neigeait. Maintenant, depuis des jours, ou peut-être des semaines, même plus. Il ne neige plus, et pourtant il me semble que l'épaisseur de la glace sur les toits, et dans le canyon de la rue, augmente insensiblement, comme si...

Je ne sais pas : comme si le froid se condensait, grignotant l'atmosphère, l'air libre, ajoutant nuit après nuit, couche après couche, un peu plus de gel entassé. Grignote, grignote. Le froid nous grignote, il grignote nos positions, il nous mange l'espace. Est-ce une banalité ? Le froid n'est pas seulement une sensation, c'est surtout quelque chose de matériel, c'est du solide, c'est un obstacle contre lequel on se heurte.

Il y a une mince couche de glace sur le parquet de mon salon, où je ne vais plus, que je ne chauffe pas. L'autre jour j'ai glissé, je me suis étalé, je me suis fait très mal au coccyx, un gag de film muet, ou de bande dessinée, les Dupond. Il y a aussi de la glace tout le long des tuyaux des radiateurs, de la glace qui pend, des stalactites (ou des

stalagmites, je ne sais jamais). L'évier : un bac de glace, avec une fontaine solidifiée qui grimpe jusqu'au robinet. C'est cette glace que je casse au marteau et fais fondre sur la cuisinière électrique, pour mon café et les bouillottes. Il y a aussi de la glace dans l'escalier, c'est très difficile de descendre sans se rompre le cou. L'ascenseur ne marche plus, bien entendu. Un matin la porte d'en bas a paraît-il refusé de s'ouvrir, la glace. Pour pouvoir sortir, des gens, des voisins, je ne sais pas, ont dû l'attaquer au chalumeau. Mais moi je ne sors plus depuis des jours, ou alors des semaines. Pourquoi ? J'ai des provisions, et les magasins sont fermés, enfin presque tous, il reste juste d'ouverts les boutiques indispensables, la bouffe, l'outillage, qui reçoivent une aide technique de la ville pour casser le froid – je veux dire : la glace.

Mais dans la rue, rien. Tout est fermé, et il me semble qu'il y a des jours, je n'ose penser des semaines, que de mes fenêtres je n'ai vu passer âme qui vive. Âme qui vive... Encore un cliché, ça. Avec toujours le petit à-côté militaire : Qui vive ? J'aurais pu dire aussi : que je n'ai pas vu un chat. C'est vrai, ça : même les chats sont partis, même eux, ces ombres complices, ces compagnons de silence, ont été avalés par le froid, ils ont déteint au contact de la neige, tous, même le mien.

Je ne sais pas où il est allé, le mien. Vers le sud, peut-être. Ou... Mais un chat, ça se débrouille toujours. Un chat a neuf vies, ou sept, je ne sais plus. Le mien, cela fait des jours, ou plutôt des semaines... En fait ce n'était pas vraiment mon chat, il n'avait pas de nom particulier, juste minou minou quand je l'appelais de mon balcon pour lui donner à manger. Il venait par les toits. Je ne le voyais jamais arriver. Je faisais minou minou et il était là, queue droite, regard d'or, il se frottait au bas de mon pantalon, une ou deux fois, en me tournant autour, il allait majestueusement vers son assiette, il reniflait, il hésitait, il me regardait encore, et alors seulement il commençait à manger. Et puis il partait, hop les toits, et je ne le voyais plus pendant deux jours, ou trois. C'était un chat tigré, banal, beau comme tout. C'était mon chat, malgré tout. Aujourd'hui...

Aujourd'hui je ne vais plus sur le balcon. Le balcon n'est plus qu'un boudin de neige, qui a englouti la rambarde en fer forgé. Même si je voulais je ne pourrais pas ouvrir les fenêtres. Le bas est pris par la glace, jusqu'au premier carreau. Je me contente de coller mon nez froid contre la vitre froide, à un endroit où le givre n'est pas assez épais pour distordre complètement les perspectives. Mais il n'y a rien à voir qui vaille la peine d'être vu. Que du blanc. Rien à entendre non plus. Que du bl... Oui : le silence aussi ça s'écoute, et pareil, c'est blanc. Encore une banalité, encore un cliché. Drôle de fin du...

Au-dessus des toits, vers le nord, on voit les icebergs. Ou les collines

de glace, les falaises. Mais c'est iceberg que je préfère dire, parce que ça bouge. Les collines de glace, les falaises de glace avancent vers la ville, elles arrivent par la vallée, elles arrivent du nord. Le front du froid. Je ne sais pas combien elles peuvent faire en hauteur. Plusieurs centaines de mètres, sûrement. Peut-être un millier. C'est une barrière de glace, haute comme le monde, qui nous retient prisonniers, nous coupe de la vie. Banalités, banalités. C'est une tenaille de glace, qui va se refermer sur la ville et la broyer. Clichés, clichés. Mais barrière, tenaille, je préfère dire iceberg. Et puis ça me fait penser au *Titanic*. La ville n'est qu'un paquebot de terre ferme, un *Titanic* dont les flancs sont labourés par les dents des icebergs de terre ferme. Est-ce que nous allons couler ? La ville ? Toutes les villes, le pays, le monde ?

Je ne sais pas quand les icebergs sont apparus. Des semaines, des mois ? Je ne sais plus. De jour on les voit à peine, juste un grattage de l'ongle sur le blanc sale du ciel. La nuit, bizarrement, ils sont plus nettement visibles, un coup de pinceau au blanc délavé dans le fond gris du décor, une luisance qui flotte. Il y a quand même à voir, finalement, par la fenêtre.

Le plus étrange, dans cette guerre, quand on y pense, c'est qu'on soit en juillet. Le 20 ? Le 25 ? Je ne tiens plus le compte des jours, et depuis que je ne descends plus à la boîte chercher le journal... Mais c'est vrai que le journal, il y a belle lurette qu'il ne doit plus être distribué. Ou même plus imprimé. Les facteurs, les imprimeurs, les... On est peut-être même déjà en août, si ça se trouve. Il faudrait que je me remette à écouter les nouvelles. En août. L'été du froid.

J'ai voulu me faire du café. Il n'y en a plus. J'ai bien cherché dans la réserve, et dans tous les placards de la cuisine, il n'y en a plus. Je n'aurais pas dû être si négligent, descendre chez... Total, je me suis servi du vieux dépôt dans le filtre pour m'en refaire un bol, avec la glace fondue. C'était amer, dégueulasse. J'ai tout versé dans l'évier, qui n'est même plus concave, qui est devenu convexe, une petite colline de glace, chez moi. Le café a coulé sur la glace, il s'est répandu par terre, sur le carrelage. Mais dans la cuisine le sol est maintenant recouvert par une couche de givre. Il y a du givre partout, de la glace partout. Même dans le placard aux provisions, je m'en suis aperçu en cherchant le café : du givre sur les étagères, des coulées de glace aux angles, les biscottes pleines de cristaux dans leur emballage, et l'huile ! – une bouteille de neige jaune.

J'ai essayé de gratter avec un couteau, après j'ai branché le Calor devant le placard. La glace a fondu, l'eau a coulé d'étagère en étagère, jusque sur le sol où elle s'est figée tout de suite. Une belle cochonnerie ! Et cinq minutes après, il y avait des stalagmites ou stalagtites entre les planchettes, entre les boîtes et les paquets. Est-ce qu'il fait vraiment de plus en plus froid ? Je n'ai pas de thermomètre

pour vérifier.

Plus de café ! C'est ça qui va me manquer davantage que n'importe quoi. J'ai grignoté des biscottes, avec un reste de confiture. J'ai senti les cristaux de glace sous mes dents. Bientôt on va manger de la glace, chier de...

Coucher.

Mon Calor ne fonctionne plus. C'est ce matin, quand j'ai voulu... Il ne fonctionne plus, il ne chauffe plus, plus de ronronnement, de souffle sur mes mains, plus d'odeur de peinture qui se réveille. J'ai essayé plusieurs prises, toutes les prises. Il ne marche plus. La lumière au-dessus de mon lit non plus. Je m'en suis rendu compte en me recouchant, je voulais lire un peu, je lis encore un peu, et bernique ! J'ai regardé l'ampoule, rien d'extraordinaire. Après j'ai voulu me faire du caf... J'ai voulu faire chauffer de l'eau pour du thé, sur ma cuisinière. Je suis allé regarder les icebergs de ma fenêtre (ils se sont rapprochés, ou non ?), et quand je suis revenu l'eau ne bouillait pas. J'ai touché la plaque. Froide. J'ai touché la plaque. Froide, froide, froide.

Je suis retourné voir les icebergs. Ils se sont rapprochés. Ce ne sont plus des icebergs, c'est une véritable muraille, on dirait qu'elle est juste derrière les toits de ma rue. Mais c'est une impression.

Il faut que j'écoute les nouvelles, quand même. Ils diront peut-être que la coupure de courant, c'est simplement une... Il faut que j'écoute les nouvelles. J'ai sorti ma main droite de la poche de mon manteau, j'ai deux paires de gants, une en cuir, une en laine l'une par-dessus l'autre, et j'ai poussé le bouton de la télé. C'est vrai, il n'y a pas de courant. Alors j'ai allumé la radio, je veux dire le transistor. C'était faible, très faible, avec des grésillements, mais j'ai pu finir par comprendre. D'ailleurs ils répétaient constamment le même message. Il tient en peu de phrases. La ville est déclarée sinistrée, il est demandé à toute la population qui se trouve encore dans ses murs de la quitter. Le froid avance, il faut reculer. Les sources d'énergie sont mortes, il faut fuir. Tout le monde doit se rendre d'urgence à la Gare centrale. Là, des trains...

Oui oui, on a compris. Il faut reculer devant l'avance de l'ennemi. C'est un mouvement de repli stratégique à la McArthur. Mais je ne sais même plus s'ils ont dit qu'on reviendrait. Je ne sais même plus. Je regarde mes murs, mes plafonds, mes sols. Glace, glace, glace. Avec mes gros doigts pleins de gants, je fais cliqueter des commutateurs sous leur rond capuchon de laiton. Mais la lumière ne revient pas. Pas même une petite ampoule de rien du tout, une 60 watts, qui s'éclairerait juste pour moi, qui m'enverrait dans la figure sa lumière de rien du tout, jaune, sa chaleur de rien du tout, jaune, pour

emmerder tout ce blanc. Mais non, pas un erg.

Est-ce que je vais me rendre coupable de refus d'obéissance ? Est-ce que je vais rester, au milieu de mes chers souvenirs, comme un capitaine qui coule avec son navire, son *Titanic*, dans son poste de pilotage du quatrième étage deuxième porte à droite ? Demeurer ici, avec mon Calor qui ne chauffe plus, mes biscottes en cristaux, mon huile figée, mon café qui... Je vais foutre le camp, oui. C'est bien simple, je vais faire comme tout le monde, je vais foutre le camp. Juste emporter...

Je regarde dans ma chambre, je regarde dans la cuisine. Rien. Dans le salon ? Je ne peux pas ouvrir la porte. La salle de bains ? Mais pourquoi emporter quoi que ce soit ? Je n'ai besoin de rien, de rien. Peut-être un livre de poche, dans ma poche. Autrement, rien. Quand je reviendrai, tout sera en place. Des vêtements, quand même ? Au fond du placard de ma chambre, mes costumes, mes pulls, mes chemises sont encroûtés de glace, durs comme du bois, craquants comme du plastique. Je ne vais rien emporter, finalement.

Dans le sombre miroir du vestibule, mon reflet craquelle la gangue où je glisse. Je m'arrête, juste le temps de me dire au revoir. Les bords de mon chapeau me mangent le regard, le haut de mon écharpe me hache le nez, le gros manteau, avec en dessous le blouson fourré et les trois pulls me gonflent la silhouette, à craquer. Je ressemble à un éléphant empaillé, à un arbre mort au bord d'une rivière gelée, un saule, ébranché. Au revoir au revoir. Et à bientôt. La porte palière je la laisse ouverte, on ne sait jamais. Quand je reviendrai... quand je reviendrai, point à la ligne.

La porte palière de mon voisin, le trentenaire avec une femme blonde et une petite fille mignonne, est ouverte elle aussi. Je pénètre d'un pas dans le miroir – je veux dire dans le chambranle. Son appartement est comme le mien, glacé et désert. Lui aussi a fichu le camp, avant moi, laissant tout en plan, pour quand il reviendra.

Au revoir, au revoir.

Dans la rue, je me suis aperçu que j'avais oublié de prendre le livre. Tant pis. J'ai aussi pensé au chat. Mais le chat...

La rue est blanche, concave, silencieuse sous le ciel éteint. J'ai marché, en tombant peu. Le premier signe de vie, ça a été un engin sur chenilles, avec deux vrilles grondantes à l'avant, qui cassait la neige au centre d'une grande avenue. J'ai reconnu l'avenue, elle conduit à la gare. Derrière l'engin, des gens marchaient, quelques personnes dans mon genre, éléphants empaillés, saules ébranchés. J'ai pris place parmi eux, sans le vouloir vraiment. Nous avons échangé des signes, mais seulement du fond des yeux, sous les chapeaux, au-

dessus des écharpes, derrière les passe-montagnes. Les mains : dans les poches, peu de bagages, ou pas.

La gare a vite été là, d'abord au bout de l'avenue, avec sa tour jaune, et puis à l'extrémité de l'esplanade, comme un château en biscuit recouvert de sucre glace. Dure à traverser, l'esplanade, à cause du vent charriant des épines de glace qui s'incrustaient dans... Dure à traverser, j'ai vu quelqu'un tomber, peut-être une vieille dame, mais on l'a relevée, pas moi, j'étais trop loin.

Le hall de la gare, il est vaste, résonne comme l'intérieur d'une cathédrale. Même si c'est un cliché, même s'il y a des années que je n'ai pas pénétré dans une cathédrale. L'impression, pour moi : une cathédrale. Après toute cette solitude, il y a du monde. Au moins cent personnes, non, plus, sûrement plus, au moins mille personnes, tous ces éléphants empaillés ! – qui vont et viennent, qui... J'en ai la tête qui me tourne.

Après tout ce silence, il y a du bruit. Des voix qui montent, qui appellent, qui gémissent, qui rauquent, qui crissent, qui aboient, qui se croisent et se mêlent, qui se déploient et se fondent. Et puis des bruits de métal, des bruits de chariots qui roulent, des bruits de portes qui claquent, des bruits de moteurs qui bêlent, des bruits, des bruits et, au-dessus, les annonces claironnantes des haut-parleurs qui disent je ne sais pas quoi – j'en ai la tête qui se gondole.

Après tout ce blanc, de la couleur : le rouge des rampes chauffantes à infrarouges, le jaune des projecteurs qui vous épinglent les yeux, le marron du bois brut des baraquements d'accueil, le bleu des tentures isolantes, le vert vibrant des reflets qui se coulent de vitre à vitre, de verrière à verrière. De la couleur ! J'en ai la tête qui chavire.

Et après ce désert olfactif, les odeurs : la vieille laine, le vieux tissu, le vieux cuir qui se détendent sous la chaleur des rampes, le suint humain des corps pas lavés qui tiédisent, les relents de nourritures qui, quelque part, cuisent au charbon de bois, des saucisses, des crêpes, des... J'en ai la tête qui explose. Et les yeux qui papillonnent, et les oreilles qui cornent, et le nez qui coule, et les papilles qui s'humectent. Et la peau qui fourmille : il fait chaud, ici. Chaud. À la gare, il fait chaud. C'est la vie, il fait chaud.

Je quitte ma première paire de gants, je quitte la seconde. Je dénoue un peu mon écharpe. Il fait chaud. Je déboutonne mon manteau et, par-dessous le manteau, je descends de quelques centimètres la fermeture Éclair de mon blouson. Il fait chaud, je quitte mon chapeau. J'ai envie de prendre les gens... de prendre le premier venu à bras-le-corps et de le serrer contre moi, et de l'embrasser, et de lui hurler il fait chaud ! Il fait chaud ! Bien sûr je ne le fais pas. Bien sûr il ne fait pas si chaud que ça. Mais à côté de... Et au bout d'un moment je recoiffe mon chapeau et je remets une paire de gants, les

laines.

Il ne fait pas si chaud que ça, oui. Mais enfin, il ne fait pas si froid. La gare, c'est la vie. Trop de vie pour moi, sans doute, trop brutalement. Mais je m'habituerai. Ou je ne m'habituerai pas : la gare n'est qu'un passage. Ensuite le Sud. Ensuite, la chaleur !

Le Sud ? La chaleur ? Les annonces des haut-parleurs, on finit par les distinguer, les trier. Les annonces, c'est du genre les populations originaires de tel quartier sur tel quai, les populations de telle banlieue vers tel centre de triage, les... Et puis des indications sur des lieux de distribution de nourriture, et où est l'infirmerie, et où sont les w.-c. Des choses comme ça.

Un mot revient souvent : attente. C'est un mot qui pèse son poids d'inertie, de lourdeur administrative. Ces gens, ces éléphants qui me semblaient si mobiles, je vois bien maintenant qu'ils tournent en rond, qu'ils s'agitent, une fourmilière. Où vont-ils ? Nulle part. Dix fois, cent fois, je revois passer ce même homme en survêtement de ski bleu vif, cette même femme engoncée dans de la fourrure, qui traîne un gosse plus large que haut. Je voudrais demander... Je ne demande rien. Je sais ce qui se passe : la désorganisation, la pagaille, les ordres et les contrordres, les départs différés, les plans contradictoires élaborés par un état-major qui s'emmêle les pinceaux. La guerre, cette simili-guerre que je croyais avoir laissée derrière moi, je la retrouve autour de moi, ici, à la gare.

Mais l'important c'est de trouver un train, n'importe lequel. Je m'enfonce dans les couloirs, vers les quais, en suivant ce panneau qui porte tout à la fois du rêve et de l'espoir : GRANDES LIGNES. J'en trouverai bien une. Mais attention : une ligne de fuite, pas une ligne de front. Ici, c'est encore septembre 39, c'est la mobilisation, la drôle de guerre. Moi : directement en Afrique ! (Je ne veux pas dire : du Nord). Alors je marche à travers cette foule fourmilière, j'écarte ces corps ballants, je repousse sur mon chemin ces gens, tous ces gens curieusement atteints de dysfonctionnement, ces marionnettes pachydermiques qui semblent prendre plaisir à piétiner, à m'empêcher d'avancer.

Pardon ! Pardon ! J'avance, je pousse. GRANDES LIGNES ! Je crois que je souris, je crois même que je ris. Les coins de ma bouche s'écartent, tirent vers mes oreilles les plis figés de ma peau. Mes yeux larmoient, mon nez coule. C'est la chaleur, la chaleur, c'est toute cette glace en moi qui fond, qui devient eau. Pardon, pardon.

Plus j'approche du but, plus mon avance est difficile. Plus j'approche des quais, plus les gens sont nombreux, plus la masse est dense. Une mer presque figée de corps en vagues léthargiques, une mer de chapeaux et de bonnets, de cagoules et de casquettes, une

surface pointilliste de couleurs vives, des atomes flottants brassés avec mollesse. Pardon. Combien peuvent-ils être, ici ? Dix mille ? Bien plus. Même en tenant compte des départs échelonnés des derniers jours, des dernières semaines, c'est toute la ville ou presque qui est ici. Cent mille personnes. Deux cent mille, trois cent mille, pardon, pardon.

J'ai enfin pu franchir le dernier porche, entre les chicanes rouges des composteurs. Je suis sur le quai principal, GRANDES LIGNES. La foule ici est... Mais qu'importe la foule. Devant moi, au-dessus des têtes, il y a la grande trouée de ciel pâle qui plonge vers le Sud, striée de caténaires, des portées, pour y inscrire une douce musique. Les panneaux électroniques indicateurs des trains en partance sont aveugles, mais qu'importe. Les annonces des haut-parleurs sont une cacophonie de parasites, mais qu'importe. Je m'approche de la bordure du quai, je suis un bloc, un soc qui fend la foule, j'approche, j'y suis, j'y suis !

Devant moi, au bout de mon pied, les rails... Les rails à l'infini de la trouée, à l'infini du gouffre horizontal qui plonge vers les confins sans transparence du monde. Les rails, ces fins cheveux argentés peignés sur le front du froid, les rails, ces parallèles de mercure jetées dans un tunnel de verre translucide, les rails se perdant, s'éteignant au tain du givre, les rails, et pas de trains.

J'ai appris à m'installer dans l'attente. Comme les autres, tous ces gens pressés ou léthargiques, mais léthargiques surtout, je tends l'oreille (cliché ! cliché !) à la moindre annonce des haut-parleurs. Mais elles se font de plus en plus rares, et on n'y parle jamais de trains. On nous suggère de dégager tel secteur trop encombré pour gagner de lointains hangars à marchandises ou d'inaccessibles rotondes de triage, on nous apprend que tel centre de distribution de vivres est provisoirement fermé, que les baraquements d'accueil numéros tant et tant sont complets et qu'il est inutile de..., que les w.-c. du buffet ont été remis en service et que nous sommes priés... Mais jamais de trains. On nous dit seulement : les populations en attente doivent... En attente. Et jamais de trains. Alors on n'écoute plus guère, ou plus du tout. Je n'écoute plus guère, ou plus du tout, je me contente de suivre le mouvement, quand mouvement il y a.

Mouvement pour s'aligner au bout d'une queue menant à une roulante ou à un poste fixe qui distribue le matin un café à couleur de thé et à goût de rien, à midi des patates ou des fayots en sauce épaisse et déjà froide, toujours, quand c'est votre tour, le soir une soupe où nagent de pauvres légumes noirs. Quand on arrive à temps, bien sûr. Quand on arrive à être servi.

Mouvement pour prendre la file qui mène aux toilettes, je veux dire aux chiottes, pour faire à la hâte un besoin pressant sous l'œil agacé

de celui ou celle qui suit, et avec tous ces vêtements, tous ces vêtements, ce n'est pas facile ! Mais naturellement, on commence à voir des gens s'accroupir un peu partout.

Et mouvement, le soir venu, la nuit tombée, pour essayer d'avoir une place dans un des baraquements d'accueil édifiés un peu partout, dans le grand hall et sur les quais. Mais ils sont pleins, toujours, pleins de ceux qui étaient là avant, et ne veulent plus s'en déloger, et en interdisent l'accès aux nouveaux, parfois avec les poings, parfois avec des bâtons. Alors mouvement vers les couloirs, les pas perdus, les salles d'attente (d'attente !), les cagibis et les annexes désertés par le personnel. Mais là encore c'est plein, plein de corps entassés, de regards hargneux, de bouches mauvaises. Plein de poings fermés. Il faut reculer, aller se chercher une place sous une des rampes à infrarouges, trop rares, dressées contre certains pylônes, accrochées à certaines parois. Mais sous les rampes ça s'agglutine, ça s'englue : des grappes de gens, des montagnes, mains et visages levés vers la rouge chaleur. Pourquoi toujours les autres ? Pourquoi jamais moi ? Parfois je tourne toute la nuit, toute la nuit, jusqu'au matin, jusqu'à la queue pour le café, pour l'eau chaude, enfin – l'eau tiède.

J'ai remis ma deuxième paire de gants, j'ai reboutonné jusqu'en haut mon pardessus, j'ai bien serré mon écharpe autour de mon menton où ma barbe pousse, pousse. Il ne fait plus si chaud, dans la gare. Il fait froid, froid comme...

Il fait froid. L'offensive du froid, nous en subissons les assauts, les rudes coups, ici, en pleine guer... en pleine gare. J'allais dire la guerre ? Mais ce n'est plus tant la guerre qu'évoque désormais la situation, c'est sa suite logique, inévitable : la captivité. Nous sommes prisonniers de la gare, la gare est devenue un immense camp, un stalag, un goulag, avec ses lois, ses rites, son inébranlable immobilisme surtout.

Oui, un camp, mais où il n'y a pas de gardiens, pas de matons, un camp où nous sommes tous prisonniers de nous-mêmes, du froid, de ce froid qui encrasse nos rouages, pétrifie nos pensées, ce froid qui nous écrase la nuque, nous tasse, nous tire vers le sol.

Pas de matons, pas de gardiens, non. Les rares uniformes repérables dans la foule, longs manteaux bleu marine, casquettes plates, n'abritent que des faces creuses, des regards hébétés. Parfois on les accroche encore, pas moi mais d'autres, que j'ai vus, on les interroge, d'autres, que j'ai entendus, et ils ne répondent rien, rien, ils ne savent rien, juste un haussement d'épaules désolé, un mouvement des bras impuissant, une moue apathique. Les employés de la gare ne peuvent rien de plus que nous, ils ne savent rien de plus que nous, ils sont comme nous, comme moi, ici tout le monde est pareil, nous nous ressemblons tous, grisaille. Où sont passées les couleurs qu'il me

semblait avoir vues au début ? Les bonnets jaunes, les cirés orange, les capuches rouges, les blousons bleus et violets ? Maintenant tout a tourné au noir, au gris, à l'indifférencié anthracite, au camouflage charbon. Mais c'est peut-être à cause des vieilles couvertures dont on s'enveloppe, à ces matelassages de vieux journaux que certains arborent, à ces jambières et à ces cuirasses en vieille mousse à matelas sous lesquelles d'autres se calfeutrent.

Malgré tout, à force de tourner, à force de piétiner, d'aller et venir et de revenir, certaines silhouettes vous deviennent familières, certains discours, parce qu'il y en a qui parlent, vous sont reconnaissables. Il y a ce sombre jeune homme agité de tics qui prétend avoir déjà connu le froid de près parce qu'il aurait survécu au naufrage d'un train alpestre, il y a cet homme entre deux âges, moustaches et lunettes ovales, qui n'en finit pas de discourir sur la vie considérée comme un voyage en chemin de fer, il y a le fou dont l'idée fixe est d'évangéliser le monde entier et même l'univers, il y a ce couple d'auteurs inséparables et sans doute homosexuels, un grand chauve massif et un brun basané, qui n'arrêtent pas de bavasser sur des ouvrages à faire ou des livres refusés, il y a ce pseudo-cadre agaçant, ce minet que je n'appelle pas autrement que le « jeune con » et qui ne cesse de se lamenter sur tout et sur rien, le militaire qui connaît tout parce qu'il aurait fait je ne sais quelle guerre dans les trains, un type louche qui ne cesse de rôder autour des casiers de la consigne automatique, un gentil petit couple dont l'homme paraît toujours promis à un sort désespérant...

Et il y a moi, moi que je vois parfois venir à ma rencontre dans une surface réfléchissante, et que je ne reconnais toujours qu'au dernier moment.

Tout un monde – disons toute une ville, soudée, grelottante, rabâchante. À l'extrémité d'un quai, j'ai même cru apercevoir mon voisin de palier, le trentenaire pâle, collé à sa petite épouse blonde et à leur mignonne gamine. Mais je n'ai pas cherché à vérifier, à forcer l'épaisseur humaine pour les rejoindre. Pourquoi ? Nous attendons. C'est bien tout ce qu'il y a à faire : nous attendons, j'attends.

Parfois j'entends quelqu'un qui interroge : Il y a combien de temps que vous êtes là, vous ? Ou alors, variante : Ça fait combien de temps que vous attendez ? Les réponses me surprennent toujours : Moi ? Ça doit bien faire trois semaines. Moi ? Ça doit bien faire un mois, ça doit bien faire deux mois.

Tant que ça ? Tant que ça, apparemment. Et si quelqu'un m'interrogeait à mon tour, moi ? Je dirais quoi ? Quelques jours, quelques semaines ? Non : quelques jours, une semaine tout au plus. Et puis je ne sais plus. Vraiment, je ne sais plus.

Pousse pousse, ma barbe.

Au milieu de l'immobilité de glace, de la pétrification générale, la marche crissante du temps ne peut se mesurer qu'aux encoches que creusent dans sa durée sans dimension des incidents sournois. La roulante à café du quai F qui n'est plus là un matin, et qui ne réparait pas. Et le poste fixe de distribution de soupe du hall aux marchandises qui ferme définitivement, et on ne sait pas pourquoi. Et les chiottes du sous-sol qu'un mur de glace condamne sans espoir. Et cette rampe chauffante, là, accrochée au portique du quai B ? Elle ne fonctionne plus. Et cette autre, contre le pylône de signalisation ? Non plus. Et cette batterie de projecteurs, qui éclairait de nuit la perspective des voies désertes ? Elle ne s'allume plus.

Par pans entiers, notre univers s'effondre. On ne s'en aperçoit pas tout de suite. Et puis quand on fait le compte... On a soif, et on se voit en train de lécher un soc de glace dans lequel un visage gris, et sale, et barbu, se reflète en vous tirant la langue. On a faim, et on écoute la bave aux lèvres ceux qui se chuchotent de bouche à oreille ces histoires de chien errant, de chat perdu, de rats bien gras. On a froid, et...

On a froid. On a froid, vos mains ne quittent plus vos poches, on se surprend à battre interminablement des pieds pour qu'ils ne se soudent pas à tout jamais au sol de glace, pour que le sang continue à circuler dans vos jambes. On a froid. On attend.

Quand a-t-on vu le premier mort ? Qui l'a vu, et où ? Aucune importance. En bout de quai, au petit matin, sûrement, au sortir d'une nuit à la fois exactement pareille aux autres, et en même temps plus terrible puisque c'était celle du premier mort. Mais quelle importance ? Quelle importance, puisqu'après le premier mort il y en a eu un second, et un troisième, et...

Au bout d'un moment, la découverte d'un corps ne produit même plus ce flux concentrique de silhouettes grises. Au bout d'un moment, au bout de quelques jours... Qu'est-ce que c'est, un mort, qu'est-ce que c'est ? Un petit tumulus replié sur le sol, un arc de cercle maladroit, une virgule que le givre enrobe vite, que la glace enkyste vite, vite, un virus, qu'un leucocyte englobe et dissout.

Un mort, ce n'est rien du tout. Et puis que dire, que faire, à qui se plaindre ? Il y a longtemps qu'on ne voit plus aucun employé de la gare mêlé à la foule, longtemps que les haut-parleurs se sont tus.

Longtemps que les roulantes, que les centres de distribution de nourriture ont disparu. Dissous, eux aussi. Et que la plus petite rampe à infrarouges, que le moindre projecteur...

Quand a-t-on découvert qu'un premier cadavre avait été... avait été touché ?

Après on s'y fait. Vite – au bout de quelques jours, ou de quelques heures. On voit les carcasses évidées, les arceaux bien nets de la cage thoracique, les masses d'arme élégantes des fémurs abandonnés, le rond caillou d'une rotule, la scolopendre d'une colonne vertébrale, qui paraît ramper. On contourne, ou on enjambe. On se dit... On se dit eux au moins ils bouffent. Mais qui, eux ? On ne les voit jamais. Ça se fait de nuit, sûrement, de nuit, dans les recoins. Eux ils bouffent.

De nuit ? Ce matin, j'ai vu un groupe penché. Je me suis approché, ils m'ont regardé mauvais. J'ai tourné le dos. Mais un peu plus loin...

Pourquoi ils se gênaient ? Pourquoi ils se cacheraient ? Des morts, ce n'est pas ça qui manque. Des morts, il y en a, il y en a... Une plaine jonchée, un champ de bataille, après l'attaque à la baïonnette. Un garde-manger horizontal, où il n'y a qu'à piocher : la viande est fraîche.

La viande est fraîche. Cette nuit, j'ai entendu crier.

Maintenant je regarde les autres avec suspicion. Et les autres me rendent mon regard avec le même doute au fond des yeux, la même crainte. La même haine, peut-être.

On frôle quelqu'un par inadvertance, il hurle. Quelqu'un vous heurte, la terreur vous plante par avance son poignard glacé dans la gorge.

Maintenant ils font ça de jour, ils font ça n'importe où, devant n'importe qui. Et n'importe qui peut le faire. À coups de couteau, à coups de pioche, à coups de pelle. Et ça commence à manger, tout chaud le sang, tout chaud, parfois encore tout vivant, et hurlant, hurlant...

Nous sommes devenus des bêtes. Ce n'est même plus le camp de la mort, c'est la jungle de glace, c'est l'âge des cavernes revenu, la guerre totale, chacun contre tous.

J'ai faim. J'ai faim. Je regarde les autres, avec au fond des yeux...

Est-ce la faim qui me trouble à ce point la vue, qui me trouble les sens ? Cette nuit, vers le sud, dans la trouée des voies, j'ai cru voir flotter des ombres blanches.

Ce matin elles sont encore là. Des ombres blanches, des griffures dans la peau sans transparence du ciel. Les glaciers. Les icebergs. Au sud.

La glace nous cerne. La glace est partout. L'hiver est partout, partout autour de nous, et en nous, en nous, dans nos cerveaux de brutes, de bêtes. J'ai empoigné quelqu'un. Quelqu'un m'a empoigné. Entre les crins d'une barbe gelée, je lis la faim, le sang, le meurtre sur

l'éclat des dents. Et mes dents se crispent sous mes lèvres écartées. Je vais mordre. On me mord. Je mords. Partout ça hurle, ça souffle, ça aboie, ça grogne, ça rugit. Et puis un cri. Un cri au milieu des bruits de bête : Là-bas ! Et un autre cri : Il arrive ! Et dix autres, cent autres cris : Il arrive !

Il arrive ? Qui arrive ? Je lâche celui ou celle que je mordais. Celui ou celle qui me mangeait l'oreille m'abandonne. Je me tourne vers le sud, vers la trouée. Tout le monde se tourne vers le sud, tout le monde regarde vers le sud, tout le monde tend le bras vers le sud. Tout le monde crie : Il arrive ! Je me hausse sur la pointe des pieds, tout le monde veut être plus grand que son voisin. Pour voir. Pour voir qui arrive. Et enfin je vois. Enfin je vois. Tout le monde voit.

Là-bas, au bout de la trouée, au fond du tunnel gelé qui s'ouvre vers le sud, à l'extrémité des voies, à cet endroit magique où les parallèles se rejoignent et se confondent, où les cheveux d'argent se nattent sur la blancheur d'une nuque, où les rivières de mercure se perdent dans la mer de glace, un point noir est né.

Et le point noir grossit, enfle, se précise. C'est un train.

Sur les rails vides depuis des semaines, depuis des mois, un train arrive. Il vient du Sud, il a pu franchir les montagnes de glace, il a fracassé les icebergs, il arrive.

On le voit qui s'inscrit dans l'espace délimité par les hangars et la tour d'aiguillage, il heurte au passage un portique à signaux qui s'abat en travers des voies, il écorne la marquise du buffet, il s'engage sur la voie numéro UN, quai A. Le quai où je suis.

Il avance le long du quai, il ralentit, il s'arrête contre le butoir. Il s'est arrêté. Il est là ! Le train du Sud !

Tout à l'heure ça grognait, ça hurlait, ça trépignait. Maintenant tout le monde se tait, tout le monde est immobile, tout le monde regarde, attend. Le train est là. Il est gigantesque. Il est entièrement noir. C'est un train à vapeur. Lorsqu'il s'est immobilisé, un coup de sifflet suraigu, longtemps prolongé, et venu percer nos tympanes. J'en ai encore la tête qui bourdonne et les oreilles assourdies. En même temps un jet fusant de vapeur blanche a jailli des tuyères d'échappement avant, noyant la foule autour de moi dans un brouillard de lait.

Ce train est énorme. La locomotive doit facilement faire cinq ou six mètres de haut, peut-être dix mètres, je ne me rends pas bien compte. Elle peut faire vingt mètres de long, peut-être trente, peut-être plus encore. Les tampons sont gros comme des troncs de cèdres. Les roues motrices ont un diamètre supérieur à la taille moyenne d'un homme, les bielles sont épaisses comme des moellons, le pare-fumée ressemble au carénage d'un navire, le soc triangulaire du chasse-neige pointe

comme un museau de cachalot. C'est un train énorme. Il est tout noir. Et là-haut, là-haut, sa cheminée, qui surplombe les toits de la gare, déverse à la face gelée du ciel les flocons gras d'une fumée de volcan.

Le train s'est arrêté, mais je sens qu'il vit d'une existence souterraine, féroce, forcenée. La locomotive bruit, elle tremble, elle soubresaute, elle cliquète. Elle souffle, elle halète, elle crache, elle siffle par tous ses pores, elle m'envoie au visage son brûlant message, son message de chaleur.

Parce que c'est un train de chaleur. Il est noir, noir, mais c'est un train de chaleur, qui exhale sa chaleur. Si bonne, si bonne ! Les flancs bombés de la chaudière se gondolent dans la chaleur et, sur leur courbure, le réseau serré des tuyaux de prise de vapeur expectore cent, mille souffles chuintants, chantants, qui me bombardent, qui nous bombardent de chaleur. Et là-bas, tout là-bas à l'extrémité de la locomotive, le foyer, sous son bouclier de protection, est rouge, rouge de chaleur concentrée.

Chaleur. Chaleur ! La chaleur venue du train passe sur moi en vagues pulsantes, répétées, qui nous lavent, qui me lavent de tout ce froid accumulé. J'ai déjà quitté mon chapeau, et la première paire de gants, et ma deuxième paire de gants. Je déboutonne mon manteau, je dénoue mon écharpe, je descends la fermeture Éclair de mon blouson. Il fait chaud. Il fait chaud ! Et autour de moi, dans la chaleur blanche de la vapeur sans cesse expulsée, tout le monde se débarrasse des vêtements superflus. Les bonnets et les casquettes volent, les matelassages de vieilles couvertures et de vieux journaux sont piétinés, les parkas, les canadiennes, les survêtements s'ouvrent. Les bibendums, les éléphants empaillés redeviennent des hommes, des femmes à la poitrine creuse, mais qui se sourient.

Je souris à mon voisin, et à ma voisine, et mon voisin, ma voisine, me sourient. Est-ce lui, est-ce elle, qui tout à l'heure était prêt à me dévorer vif, et moi, moi qui allais lui rendre la pareille ? Qu'importe ! Qu'importe, nous nous sourions, nous rions, nous poussons des cris de joie, nous parlons, nous parlons. L'attente a pris fin. Le train est arrivé. Nous allons embarquer, le train va reculer, il va repartir vers le sud, nous tous à son bord, il va crever le rempart de glace, il va pulvériser les murailles du froid, il va nous emmener vers la chaleur.

Et la chaleur est là, déjà, le train noir l'a apportée avec lui. La chaleur est dans nos doigts qui se dénouent, nos jambes qui craquent sous l'afflux du sang et nos pieds qui suent dans nos chaussures, elle est sur nos épaules qui se redressent, nos fronts moites, nos joues qui rosissent. La chaleur est là, autour de nous et en nous, la glace sous nos pieds commence à fondre, nous piétinons dans une fondrière, dans une mare, un lac, un torrent. La chaleur s'étend, la chaleur du train, elle va envahir la gare, la ville, le monde. Et on rit, et on s'embrasse,

et j'embrasse des visages mâchurés, des joues qui sont des dévalements de larmes et de sueur, j'embrasse des bouches qui n'ont été si longtemps que des gerçures d'angoisse et de haine et de désespoir, et qui maintenant sont des puits de vie.

Nous allons embarquer. Nous allons embarquer... Mais pourquoi le personnel du train ne vient-il pas à nous, pour nous guider vers nos places, pour nous introduire dans les flancs noirs de...

Je ne sais pas qui s'en est aperçu le premier. D'ailleurs ça n'a aucune importance, et puis tout le monde a dû s'en apercevoir à peu près en même temps. Là-bas, là-bas, derrière le tender avec sa trémie à charbon et sa soute à eau, derrière le tender, le train de chaleur ne comporte qu'un seul wagon. Il doit faire... je ne sais pas. Sûrement vingt mètres de long, ou plus. Peut-être trente, si ce n'est pas trente-cinq ou quarante. Mais il n'y a qu'un seul wagon. Bien sûr, il est haut. Aussi haut que la locomotive : il doit comporter trois compartiments superposés, quatre peut-être. Il peut contenir... Oh ! beaucoup de monde, beaucoup. Mais il n'y a qu'un wagon. Et, insensiblement, tout le monde se met à avancer vers le wagon, à converger vers le wagon, à se serrer autour du wagon, moi au milieu des autres.

Pourquoi les portières ne s'ouvrent-elles pas ? Pourquoi aucun signe, aucun geste ? En bout de la chaudière, la cabine est massive, close, bouclée comme un blockhaus. Et derrière les fenêtres de la cabine, dont les carreaux sont rouges, rouges comme les flancs du bouclier de la chaudière, aucune silhouette ne bouge.

Plaquées sur la paroi lisse et noire du wagon, les fenêtres des compartiments sont rouges, elles aussi. Et personne ne s'y montre, personne, et les portes ne s'ouvrent pas. On va bien monter, pourtant ? On va bien monter ! Déjà des poings cognent contre les portes, mais elles sont solides, elles ne s'ouvrent pas. Ils vont ouvrir, ou non ? Ils vont nous laisser monter ou non ?

Et au fond de ces interrogations, qui se lisent dans tous les regards, dans ceux de mon voisin, de ma voisine, dans le mien, sûrement, je sais que des calculs s'élaborent. Je le sais, parce que je calcule moi aussi. Combien de personnes peut contenir le wagon ? Il est si grand... Certainement plus de mille. Oui, plus de mille, et sans doute même plus de deux mille. Et pourquoi pas cinq mille ? Il est si grand, si grand... Mais combien sont-ils, tous ceux-là, autour de moi ? Il y a toute la ville, toute la ville. Même en décomptant les quelques centaines ou les quelques milliers de gens qui sont morts ces derniers jours, il reste encore cent mille personnes, ou deux cent mille, peut-être trois cent mille.

Trois cent mille, qui se pressent sur le quai, qui avancent vers le wagon. J'avance vers le wagon. Lentement, lentement, en piétinant dans la glace qui fond. J'avance, enkysté dans ces corps qui fondent.

Vers le wagon. Autour de moi on ne rit plus. Autour de moi je retrouve les éclairs ternes des yeux qui surveillent, le pli affaissé des bouches qui mâchent l'insulte, qui aiguisent la morsure. Et moi : mêmes yeux, même bouche. On piétine, les poings se serrent, les mains se crispent sur les manches des pioches et des couteaux. Qui va monter ? Qui va partir ? Je connais bien la réponse de chacun, la réponse de tous, parce que c'est la mienne : je vais monter. Je vais partir.

J'aperçois l'officier qui a fait la guerre dans le Train : il a un revolver d'ordonnance à la main. Je repère l'homme à lunettes pour qui la vie est un voyage vers la mort : il serre un gourdin contre sa poitrine. Même le jeune con brandit comme une arme son ridicule parapluie, même le couple de jeunes gens sympathiques qui furent mes voisins s'agrippe l'un à un marteau de cantonnier, l'autre à un barreau de chaise. Moi ? Une barre de fer. J'avance. Soudé à la foule, j'avance. Enfin... j'essaie. Mais j'y arriverai. J'y arriverai, ça ne fait aucun doute. J'atteindrai cette porte. Elle s'ouvrira pour moi. J'aurai ma place, dans mon compartiment.

J'y arriverai. Et alors... En route pour la chaleur !

DENOËL, coll. Présence du futur n° 424, juin 1986

Version électronique :

rel.1 / avril 2014

Scan : **Capitaine Cosmos**

Numérisation : **deathpurple**

Relecture : **klebs**

L'objet de la gare, c'est de vous mettre en train
mais l'objet du train, c'est de vous emporter :
pour la guerre, pour les étoiles,
vers un salut hypothétique, toujours en fin de compte
pour le terminus. C'est pourquoi la gare centrale
est un lieu tragique où se nouent tous les destins.
Gare centrale, les consignes débordent
d'effroyables secrets, la banquise pointe son museau
hideux au bout des voies. Gare centrale,
votre jeunesse finit dans les déserts de sel,
les ambitieux sont jetés au Tyrannosaure,
un prophète s'embarque pour Jupiter
et le plus grand train du monde s'ébranle
pour le sommet du mont Blanc.
L'aventure est là, à chaque pas, effarante ou banale,
pleine de cataclysmes ou de petites misères.
Vous survivrez peut-être à la lecture de Gare centrale.
Vous en reviendrez, mais dans quel état !
C'est que le temps aura passé,
et que tout s'en sera allé, les trains comme votre vie.
C'est pourquoi il fait froid gare centrale.
Il fait froid depuis toujours.



Les auteurs :

Jean-Pierre Andrevon est l'auteur français
le plus publié en "Présence du Futur".

Philippe Cousin se voue depuis quelque temps
au roman de politique-fiction

mais ils poursuivent l'un et l'autre leur série inaugurée il y a trois ans
avec L'immeuble d'en face puis Hôpital-Nord.

Voici le troisième volume consacré au fantastique
des lieux quotidiens, un cocktail détonant d'humour,
de cruauté, d'angoisse et de fantaisie.



ISBN 2-207-30424-8

Illustration de couverture
Philippe Cousin

6-86

CATÉGORIE 8